

Une Joute de Chevaliers

Morgan Rice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

UNE
JOUTE
DE
CHEVALIERS

TOME 16 DE L'ANNEAU DU SORCIER

MORGAN RICE

UNE J O U T E DE C H E V A L I E R S

(TOME 16 DE L'ANNEAU DU SORCIER)

MORGAN RICE

À propos de Morgan Rice

Morgan Rice est l'auteur à succès n°1 et l'auteur à succès chez USA Today de la série d'épopées fantastiques L'ANNEAU DU SORCIER, qui compte dix-sept tomes, de la série à succès n°1 SOUVENIRS D'UNE VAMPIRE, qui compte onze tomes (pour l'instant), de la série à succès n°1 LA TRILOGIE DES RESCAPÉS, thriller post-apocalyptique qui contient deux tomes (pour l'instant) et de la nouvelle série d'épopées fantastiques ROIS ET SORCIERS. Les livres de Morgan sont disponibles en édition audio et papier, et des traductions sont disponibles en plus de 25 langues.

[TRANSFORMATION](#) (Livre # 1 de Mémoires d'une vampire), [ARÈNE UN](#) (Livre # 1 de la Trilogie des rescapés) et [LA QUÊTE DE HÉROS](#) (Livre # 1 dans L'anneau du sorcier) et [LE RÉVEIL DES DRAGONS](#) (Livre # 1 de Rois et sorciers) sont disponibles en téléchargement gratuit sur Amazon!

Morgan adore recevoir de vos nouvelles, donc n'hésitez pas à visiter www.morganricebooks.com pour vous inscrire sur la liste de distribution, recevoir un livre gratuit, des cadeaux gratuits, télécharger l'appli gratuite, lire les dernières nouvelles exclusives, vous connecter à Facebook et à Twitter, et rester en contact !

Sélection de critiques pour Morgan Rice

« L'Anneau du Sorcier a tous les ingrédients pour un succès immédiat : intrigue, contre-intrigue, mystère, de vaillants chevaliers, des relations s'épanouissant remplies de cœurs brisés, tromperie et trahison. Cela vous tiendra en haleine pour des heures, et conviendra à tous les âges. Recommandé pour les bibliothèques de tous les lecteurs de fantasy. »

--Books and Movie Review, Roberto Mattos

« [Un ouvrage] de fantasy épique et distrayant. »

--KirkusReviews

« Le début de quelque chose de remarquable ici. »

--San Francisco Book Review

« Rempli d'action... L'écriture de Rice est respectable et la prémisse intrigante. »

--PublishersWeekly

« [Un livre de] fantasy entraînant... Seulement le commencement de ce qui promet d'être une série pour jeunes adultes épique. »

--Midwest Book Review

Livres de Morgan Rice

DE COURONNES ET DE GLOIRE

ESCLAVE, GUERRIERE, REINE (Tome n°1)

ROIS ET SORCIERS

LE RÉVEIL DES DRAGONS (Tome n°1)

LE RÉVEIL DU VAILLANT (Tome n°2)

LE POIDS DE L'HONNEUR (Tome n°3)

UNE FORGE DE BRAVOURE (Tome n°4)

UN ROYAUME D'OMBRES (Tome n°5)

LA NUIT DES BRAVES (Tome n°6)

L'ANNEAU DU SORCIER

LA QUÊTE DES HÉROS (Tome 1)

LA MARCHE DES ROIS (Tome 2)

LE DESTIN DES DRAGONS (Tome 3)

UN CRI D'HONNEUR (Tome 4)

UNE PROMESSE DE GLOIRE (Tome 5)

UN PRIX DE COURAGE (Tome 6)

UN RITE D'ÉPÉES (Tome 7)

UNE CONCESSION D'ARMES (Tome 8)

UN CIEL DE SORTILÈGES (Tome 9)

UNE MER DE BOUCLIER (Tome 10)

UN RÈGNE D'ACIER (Tome 11)

UNE TERRE DE FEU (Tome 12)

UNE LOI DE REINES (Tome 13)

UN SERMENT FRATERNEL (Tome 14)

UN RÊVE DE MORTELS (Tome 15)

UNE JOUTE DE CHEVALIERS (Tome 16)

LE DON DE BATAILLE (Tome 17)

TRILOGIE DES RESCAPÉS

ARÈNE UN: SLAVERSUNNERS (Tome n°1)

ARÈNE DEUX (Tome n°2)

SOUVENIRS D'UNE VAMPIRE

TRANSFORMÉE (Tome n°1)

AIMÉE (Tome n°2)

TRAHIE (Tome n°3)

PRÉDESTINÉE (Tome n°4)

DÉSIRÉE (Tome n°5)

FIANCÉE (Tome n°6)

VOUÉE (Tome n°7)

TROUVÉE (Tome n°8)

RENÉE (Tome n°9)

ARDEMENT DÉSIRÉE (Tome n°10)

SOUMISE AU DESTIN (Tome n°11)

OBSESSION (Tome n°12)

Tous droits réservés. Sauf dérogations autorisées par la Loi des États-Unis sur le droit d'auteur de 1976, aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, distribuée ou transmise sous quelque forme que ce soit ou par quelque moyen que ce soit, ou stockée dans une base de données ou système de récupération, sans l'autorisation préalable de l'auteur.

Ce livre électronique est réservé, sous licence, à votre seule jouissance personnelle. Ce livre électronique ne saurait être revendu ou offert à d'autres personnes. Si vous voulez partager ce livre avec une tierce personne, veuillez en acheter un exemplaire supplémentaire par destinataire. Si vous lisez ce livre sans l'avoir acheté ou s'il n'a pas été acheté pour votre seule utilisation personnelle, vous êtes prié de le renvoyer et d'acheter votre exemplaire personnel. Merci de respecter le difficile travail de cet auteur.

Il s'agit d'une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les entreprises, les organisations, les lieux, les événements et les incidents sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés dans un but fictionnel. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, n'est que pure coïncidence.

Image de couverture : Copyright Razumovskaya Marina Nikolaevna, utilisée en vertu d'une licence accordée par Shutterstock.com.



TABLE DES MATIÈRES

Chapitre un	
Chapitre deux	
Chapitre trois	
Chapitre quatre	
Chapitre cinq	
Chapitre six	
Chapitre sept	
Chapitre huit	
Chapitre neuf	
Chapitre dix	
Chapitre onze	
Chapitre douze	
Chapitre treize	
Chapitre quatorze	
Chapitre quinze	
Chapitre seize	
Chapitre dix-sept	
Chapitre dix-huit	
Chapitre dix-neuf	
Chapitre vingt	
Chapitre vingt-et-un	
Chapitre vingt-deux	
Chapitre vingt-trois	
Chapitre vingt-quatre	
Chapitre vingt-cinq	
Chapitre vingt-six	
Chapitre vingt-sept	
Chapitre vingt-huit	
Chapitre vingt-neuf	
Chapitre trente	
Chapitre trente-et-un	
Chapitre trente-deux	
Chapitre trente-trois	
Chapitre trente-quatre	

Chapitre un

Thorgrin se tenait à la proue du navire aux lignes racée, agrippant le bastingage, les cheveux repoussés en arrière par le vent, et il scrutait l'horizon avec une profonde appréhension. Leur bateau, pris aux pirates, naviguait aussi vite que le vent pouvait le porter, Elden, O'Connor, Matus, Reece, Indra et Selese manœuvraient les voiles, Ange debout à ses côtés, et Thor, tout aussi impatient qu'il fût, savait qu'ils ne pouvaient aller plus vite. Pourtant, il le voulait. Après tout ce temps, il était enfin certain que Guwayne était juste là, juste au-delà de l'horizon, sur l'Île de Lumière. Et avec une égale certitude, il sentait que Guwayne était en danger.

Thor ne comprenait pas comment cela était possible. Après tout, la dernière fois qu'il les avait quittés, Guwayne était en sécurité sur l'Île de Lumière, sous la protection d'Argon, un sorcier aussi puissant que son frère. Argon était le sorcier le plus redoutable que Thor ait jamais connu – avait même protégé l'Anneau tout entier – et Thor ignorait comment un quelconque mal pourrait arriver à Guwayne pendant qu'il était sous la garde de Ragon.

À moins qu'il n'y ait un pouvoir là dehors dont Thorgrin n'avait jamais entendu parler, le pouvoir d'un sorcier ténébreux qui pouvait égaler celui de Ragon. Se pouvait-il qu'un domaine existe, une force obscure, un sorcier malfaisant, à propos duquel il ne savait rien ?

Mais pourquoi prendraient-ils son fils pour cible ?

Thor repensa au jour où il avait fui l'Île de Lumière dans une telle précipitation, sous l'influence de son rêve, tellement poussé à quitter ce lieu à l'aube. Rétrospectivement, Thor prit conscience qu'il avait été trompé par une force obscure qui tentait de l'attirer loin de son fils. C'était seulement grâce à Lycoples, qui volait encore en cercle autour de son navire, poussant des cris stridents, disparaissant à l'horizon et revenant, qu'il avait fait demi-tour vers l'Île, se dirigeait finalement dans la bonne direction. Les signes, réalisa Thor, avaient été sous ses yeux pendant tout ce temps. Comment les avaient-ils ignorés ? Quelle force obscure l'induisait-il en erreur pour commencer ?

Thor se remémora le prix qu'il avait dû payer : les démons libérés de l'enfer, la malédiction du seigneur ténébreux, que chacun impliquerait un châtiment sur sa tête. Il savait que plus de fléaux, plus d'épreuves l'attendaient, et il était certain que ceci était l'un d'entre eux. Quels autres tests, se demanda-t-il, le guettaient ? Récupèrerait-il un jour son fils ?

« Ne t'inquiète pas », dit une voix douce.

Thor se tourna et baissa les yeux pour voir Ange tirer sur sa chemise.

« Tout ira bien », ajouta-t-elle avec un sourire.

Thor lui sourit et posa une main sur sa tête, rassuré comme toujours par sa présence. Il en était arrivé à aimer Ange comme sa fille, la fille qu'il n'avait jamais eue. Il était rasséréné par sa présence.

« Et sinon », ajouta-t-elle avec un sourire, « je m'occuperais d'eux ! »

Elle leva fièrement le petit arc qu'O'Connor avait taillé pour elle, et montra à Thor comment elle pouvait le bander. Thor sourit, amusé, tandis qu'elle levait l'arc contre sa poitrine, plaçant en tremblant une flèche de bois, et commençait à tirer sur la corde. Elle libéra la corde, et sa petite flèche de bois s'envola, mal assurée, par-dessus bord et dans l'océan.

« Est-ce que j'ai tué un poisson ? » demanda-t-elle avec excitation tout en courant vers le bastingage, et elle regarda par-dessus avec allégresse.

Thor se tint là, les yeux baissés sur les eaux écumeuses de la mer, et n'en était pas si certain. Mais il sourit quand même.

« Je suis sûr que oui », dit-il, rassurant. « Peut-être même un requin. »

Thor entendit un cri distant, et fut soudain à nouveau sur le qui-vive. Son corps tout entier se figea tandis qu'il saisissait la garde de son épée et regardait au loin sur l'eau, étudiant l'horizon.

Les épais nuages gris s'éclaircirent lentement, et ce faisant, ils révélèrent un horizon qui fit s'arrêter le cœur de Thor : au loin, des panaches de fumée s'élevaient dans le ciel. Alors que plus de nuages disparaissaient, Thor put voir qu'ils provenaient d'une île distante – pas seulement une île quelconque, mais une île avec des falaises escarpées, s'élevant haut vers le ciel, un large plateau au sommet. Une île qu'il ne pouvait confondre avec aucune autre.

L'Île de Lumière.

Thor ressentit une douleur dans sa poitrine en voyant le ciel noir de créatures maléfiques, ressemblant à des gargouilles, décrivant des cercles autour de ce qu'il restait de l'île, tels des vautours, leurs cris perçants emplissant l'air. Il y en avait une armée, et en dessous, l'île tout entière était en feu. Pas un recoin n'était laissé indemne.

« Plus vite ! » cria Thor, hurlant dans le vent, tout en sachant que c'était futile. C'était le plus grand sentiment d'impuissance de sa vie.

Mais il ne pouvait rien faire de plus. Il contempla les flammes, la fumée, les monstres sur le départ, entendit Lycoples pousser des cris au-dessus, et il sut qu'il était trop tard. Rien ne pouvait avoir survécu. Tout ce qu'il restait sur l'île – Ragon, Guwayne, n'importe quoi – était sûrement, sans aucun doute, mort.

« Non ! » cria Thorgrin, maudissant les cieux, les embruns de l'océan frappant son visage tandis qu'ils le portaient, trop tard, vers l'île de la mort.

Chapitre deux

Gwendolyn se tenait debout seule, de retour dans l'Anneau, dans le château de sa mère, elle regarda les environs autour d'elle et réalisa que quelque chose n'allait pas vraiment. Le château était abandonné, sans meubles, tous ses biens enlevés ; ses fenêtres avaient disparu, ses magnifiques vitraux qui les avaient autrefois ornées perdus, ne laissant que des découpes dans la pierre, la lumière du coucher de soleil coulait à flots à l'intérieur. De la poussière tourbillonnait dans l'air, et cet endroit paraissait ne pas avoir été habité pendant mille ans.

Gwen regarda dehors et vit le paysage de l'Anneau, un endroit qu'elle avait jadis connu et aimé de tout son cœur, désormais désolé, tordu, grotesque. Comme s'il ne restait rien de bon dans le monde.

« Ma fille », dit une voix.

Gwendolyn pivota et fut stupéfaite de trouver sa mère là debout, la dévisageant, le visage tiré et maladif, à peine la mère qu'elle avait autrefois connu et dont elle se souvenait. C'était la mère dont elle se souvenait sur son lit de mort, la mère qui semblait avoir pris trop d'âge pour une seule vie.

Gwen eut la gorge serrée et se rendit compte, malgré tout ce qu'il s'était passé entre elles, de combien elle lui manquait. Elle ne savait pas si elle se languissait d'elle, ou seulement de voir sa famille, quelque chose de familier, l'Anneau. Que ne donnerait-elle pas pour être à nouveau chez elle, de retour dans le connu.

« Mère », répondit Gwen, qui avait de la peine à croire la vue qui s'offrait à elle.

Gwen tendit la main vers elle, et ce faisant, elle se retrouva soudain ailleurs, debout sur une île, au bord d'une falaise, l'île était carbonisée, venait juste d'être réduite en cendres. L'odeur lourde de la fumée et du soufre planait dans l'air, brûlait ses narines. Elle fit face à l'île, et tandis que les vagues de fumée se dissipaient dans le vent, elle regarda au loin et vit un berceau fait d'or, calciné, le seul objet dans cette étendue de braises et de cendres.

Le cœur de Gwen palpita tandis qu'elle s'avavançait, si nerveuse de voir si son fils était dedans, s'il allait bien. Une part d'elle était remplie de joie de tendre les mains et de le tenir, de le serrer contre sa poitrine et de ne plus jamais le laisser partir. Mais une autre redoutait qu'il puisse ne pas être là – ou pire, qu'il puisse être mort.

Gwen se précipita en avant, se pencha et regarda dans le berceau, et son cœur s'arrêta en voyant qu'il était vide.

« Guwayne ! » s'écria-t-elle, angoissée.

Gwen entendit un cri strident, haut dans les airs, faisant écho au sien ; elle leva les yeux et vit une armée de créatures noires, ressemblant à des gargouilles, qui s'éloignait en volant. Son cœur s'arrêta en voyant, dans les serres de la dernière, un bébé se balancer, en pleurs. Il était emporté dans des cieux obscurs, hissé par une armée de ténèbres.

« Non ! » hurla Gwen.

Gwen se réveilla en criant. Elle s'assit dans son lit, cherchant partout Guwayne, tendant les mains pour le sauver, pour le serrer contre sa poitrine.

Mais il n'était nulle part.

Gwendolyn s'assit dans son lit, haletante, tentant de déterminer où elle était. La lumière faible de l'aube se répandait à travers les fenêtres, et il lui fallut plusieurs instants pour réaliser où elle se trouvait : la Crête. Le château du Roi.

Gwen sentit quelque chose sur sa paume et baissa les yeux pour voir Krohn léchant sa main, puis posant sa tête sur ses genoux. Elle lui caressa la tête tout en s'asseyant au bord de son lit, essoufflée, s'orientant lentement, le poids de son rêve pesant sur elle.

Guwayne, pensa-t-elle. Le songe avait paru si réel. C'était plus, elle le savait, qu'un rêve – cela avait été une vision. Guwayne, où qu'il soit, avait des ennuis. Il avait été enlevé par une force obscure. Elle pouvait le sentir.

Gwendolyn se mit debout, agitée. Plus que jamais, elle éprouvait une urgence à trouver son fils, à trouver son mari. Elle voulait plus que tout le voir et le tenir. Mais elle savait que ce n'était pas censé arriver.

Essuyant des larmes, Gwen enroula sa robe de soie autour d'elle, traversa rapidement la pièce, les pavés lisses et froids sous ses pieds nus, et s'attarda près de la grande fenêtre cintrée. Elle poussa le panneau fait de vitrail, et ainsi, il laissa rentrer la douce lumière de l'aube, le premier soleil se levant, inondant le paysage d'écarlate. C'était à couper le souffle. Gwen regarda dehors, admirant la Crête, la capitale immaculée et les étendues infinies tout autour, des collines ondoyantes et des vignes luxuriantes, la plus grande abondance qu'elle ait jamais observée en un seul endroit. Au-delà de cela, le bleu étincelant du lac éclairé par le matin – et au-delà encore, les sommets de la Crête, en forme de cercle parfait, encerclant l'endroit, enveloppés de brume. Cela ressemblait à un lieu dans lequel ne pouvait s'introduire aucun mal.

Gwen pensa à Thorgrin, à Guwayne, quelque part au-delà de ces pics. Où étaient-ils ? Les reverrait-elle un jour ?

Gwen alla au réservoir d'eau, éclaboussa son visage, et s'habilla rapidement. Elle savait qu'elle ne trouverait pas Thorgrin et Guwayne en restant assise ici dans cette pièce, et elle avait plus que jamais le sentiment qu'elle en avait besoin. Si n'importe qui pouvait l'aider, c'était peut-être le Roi. Il devait avoir un moyen.

Gwen se remémora sa conversation avec lui, pendant qu'ils arpentaient les sommets de la Crête et observaient le départ de Kendrick, se rappelait des secrets qu'il lui avait révélés. Son déclin. Celui de la Crête. Il y en avait plus, aussi, plus de secrets qu'il était sur le point de révéler – mais ils avaient été interrompus. Ses conseillers l'avaient emmené pour une affaire urgente, et en partant il lui avait promis de lui en dévoiler plus – et de lui demander une faveur. Qu'elle était-elle ? s'interrogeait-elle. Que pouvait-il vouloir d'elle.

Le Roi lui avait demandé de le rencontrer dans sa salle du trône quand le soleil se lèverait, et Gwen se hâtait maintenant de s'habiller, sachant qu'elle était déjà en retard. Ses rêves l'avaient laissée sonnée.

Tandis qu'elle se précipitait à travers la pièce, Gwendolyn ressentit la douleur de la faim, le jeûne de la Grande Désolation se faisant encore sentir ; elle jeta un œil vers la table de mets délicats disposés pour elle – pains, fruits, fromages, puddings – et elle en prit rapidement un peu, mangeant en chemin. Elle en attrapa plus que ce dont elle avait besoin, et en marchant, elle se baissa et donna la moitié de ce qu'elle avait à Krohn, qui gémissait à côté d'elle, le prenant de ses mains, impatient de se rattraper. Elle était si reconnaissante pour cette nourriture, ce refuge, ces appartements fastueux – elle avait l'impression, en quelque sorte, d'être de retour à la Cour du Roi, dans le château où elle avait été élevée.

Des gardes claquèrent des talons alors que Gwen sortait de sa chambre, ouvrant les lourdes portes de chêne. Elle les dépassa à grands pas, le long des couloirs de pierre du château faiblement éclairés, des torches de la nuit brûlant encore.

Gwen atteignit la fin du couloir et grimpa une volée de marches de pierre en spirale, Krohn sur ses talons, jusqu'à ce qu'elle atteigne l'étage supérieur, où elle savait que la salle du trône du Roi se trouvait, se familiarisant déjà avec le château. Elle se hâta le long d'un autre hall, et était sur le point de passer à travers une ouverture cintrée dans la pierre quand elle détecta un mouvement du coin de l'œil. Elle tressaillit, surprise de voir une personne debout dans l'ombre.

« Gwendolyn ? » dit-il, la voix douce, trop maîtrisée, émergeant des ténèbres en arborant un petit sourire suffisant sur son visage.

Gwendolyn cligna des yeux, décontenancée, et il lui fallut un moment pour se souvenir de qui il était. On lui avait présenté tant de personnes ces derniers jours, que tout était devenu embrouillé.

Mais c'était un visage qu'elle ne pouvait pas oublier. C'était, réalisa-t-elle, le fils du Roi, l'autre jumeau, celui avec les cheveux, qui s'était élevé contre elle.

« Vous êtes le fils du Roi », dit-elle, se rappelant à haute voix. « Le troisième le plus âgé. »

Il esquaissa un grand sourire, un sourire rusé qu'elle n'aima pas, tout en faisant un autre pas en avant.

« Le deuxième le plus âgé, en fait », corrigea-t-il. « Nous sommes des jumeaux, mais je suis venu en premier. »

Gwen l'examina de la tête aux pieds tandis qu'il s'approchait d'un pas, et remarqua qu'il était impeccablement habillé et rasé, ses cheveux coiffés, sentait le parfum et l'huile, vêtu des habits les plus fins qu'elle ait jamais vus. Il arborait un air suffisant, et il empestait l'arrogance et la suffisance.

« Je préfère qu'on ne me considère pas comme le jumeau », poursuivit-il. « Je suis ma propre voie. Mardig est mon nom. C'est seulement mon lot

dans la vie que d'être né avec un jumeau, un que je ne pouvais pas contrôler. Le lot, pourrait-on dire, des couronnés. »

Gwen n'aimait pas être en sa présence, elle n'avait pas encore digéré son traitement la veille, et elle sentait Krohn tendu à ses côtés, les poils sur sa nuque se hérissant tandis qu'il se frottait contre sa jambe. Elle était impatiente de savoir ce qu'il voulait.

« Vous attardez vous toujours dans la pénombre de ces couloirs ? » demanda-t-elle.

Mardig esquissa un sourire narquois tout en s'approchant, un peu trop près pour elle.

« C'est mon château, après tout », répondit-il, territorial. « Je suis connu pour y errer. »

« Votre château ? » demanda-t-elle. « Et pas celui de votre père ? »

Son expression s'assombrit.

« Chaque chose en son temps », répondit-il de manière énigmatique, et il fit un pas de plus en avant.

Gwendolyn se retrouva à faire involontairement un pas en arrière, n'aimant pas la sensation de sa présence, tandis que Krohn commençait à grogner.

Mardig baissa les yeux sur lui avec mépris.

« Vous savez que les animaux ne dorment pas dans notre château ? » répliqua-t-il.

Gwen fronça les sourcils, ennuyée.

« Votre père n'avait pas d'inquiétude. »

« Mon père n'applique pas les règles », répondit-il. « Moi oui. Et la garde du Roi est sous mon commandement. »

Elle fronça les sourcils, frustrée.

« Est-ce ce pour quoi vous m'avez arrêtée ici ? » demanda-t-elle, contrariée. « Pour faire appliquer le contrôle des animaux ? »

Il fronça les sourcils, réalisant, peut-être, qu'il avait trouvé son égal. Il la dévisagea, les yeux rivés sur les siens, comme s'il la cernait.

« Il n'y a aucune femme dans la Crête qui n'ait pas envie de moi », dit-il. « Et pourtant je ne vois pas de passion dans tes yeux. »

Gwen resta bouche bée devant lui, horrifiée, tandis qu'elle prenait enfin conscience de quoi il retournait.

« De la *passion* ? » répéta-t-elle, mortifiée. « Et pourquoi en éprouverais-je ? Je suis mariée, et l'amour de ma vie sera bientôt de retour à mes côtés. »

Mardig rit tout haut.

« Est-ce ainsi ? » demanda-t-il. « D'après ce que j'ai entendu, il est mort depuis longtemps. Ou si perdu et éloigné de toi, qu'il ne reviendra jamais. »

Gwendolyn se renfroigna, sa colère augmentant.

« Et même s'il devait ne jamais rentrer », dit-elle, « je n'irais jamais

avec un autre. Et certainement pas vous. »

Son expression s'assombrit.

Elle se détourna pour partir, mais il tendit la main et agrippa son bras.

Krohn grogna.

« Je ne demande pas pour ce que je veux ici », dit-il. « Je le prends. Tu es dans un royaume étranger, à la merci d'un hôte étranger. Il serait plus sage pour toi d'obliger tes geôliers. Après tout, sans notre hospitalité, tu serais jetée dans le désert. Et il y a un grand nombre de circonstances malheureuses qui peuvent accidentellement arriver à un invité – même avec les hôtes les mieux intentionnés. »

Elle se rembrunit, ayant vu bien des menaces réelles dans sa vie pour être effrayée par ses avertissements insignifiants.

« Geôliers ? » dit-elle. « Est-ce ainsi que vous nous appelez ? Je suis une femme libre, au cas où vous n'auriez pas remarqué. Je peux quitter cet endroit immédiatement si je le veux. »

Il rit, un son désagréable.

« Et où irais-tu ? À nouveau dans la Désolation ? »

Il sourit et secoua la tête.

« Tu es peut-être en principe libre de partir », ajouta-t-il. « Mais laisse-moi te demander : quand le monde est hostile, quel endroit cela te laisse-t-il ? »

Krohn gronda méchamment, et Gwen pouvait le sentir prêt à bondir. Elle repoussa la main de Mardig de son bras avec indignation, se pencha et posa une main sur la tête de Krohn, pour le retenir. Ensuite, en jetant un regard furieux à Mardig, elle eut une idée soudaine.

« Dites-moi quelque chose, Mardig », dit-elle, la voix dure et froide. « Pourquoi n'êtes-vous pas là dehors, à combattre avec vos frères dans le désert ? Pourquoi êtes-vous le seul à rester derrière ? Est-ce la peur qui vous pousse ? »

Il sourit, mais sous son sourire elle pouvait sentir la couardise.

« La chevalerie est pour les idiots », répondit-il. « Des idiots commodes, qui ouvrent la voie pour que le reste d'entre nous obtienne tout ce que nous voulons. Faites miroiter le terme de "chevalerie", et ils peuvent être utilisés comme des marionnettes. Moi-même, je ne peux pas être manipulé si aisément. »

Elle le dévisagea, dégoûtée.

« Mon époux et notre Argent riraient d'un homme tel que vous », dit-elle. « Vous ne tiendriez pas deux minutes dans l'Anneau. »

Les yeux de Gwen allèrent de lui au passage qu'il bloquait.

« Vous avez deux choix », dit-elle. « Vous pouvez vous ôter de mon chemin, ou Krohn ici pourra obtenir le petit-déjeuner qu'il désire vivement. Je pense que vous êtes à peu près de la bonne taille. »

Il jeta un coup d'œil à Krohn, et elle vit ses lèvres trembler. Il fit un pas de côté.

Mais elle ne partit pas simplement. À la place, elle monta au créneau, près de lui, avec un sourire sarcastique, voulant bien se faire comprendre.

« Vous êtes peut-être aux commandes de votre petit château », ricana-t-elle sombrement, « mais n'oubliez pas que vous parlez à une Reine. Une Reine *libre*. Je ne répondrais jamais à vous, ne répondrais jamais à n'importe qui d'autre tant que je vivrais. J'en ai terminé avec ça. Et cela me rend très dangereuse – bien plus dangereuse que vous. »

Le Prince la dévisagea en retour, et à sa surprise, il sourit.

« Je vous apprécie, Reine Gwendolyn », répondit-il. « Bien plus que je ne le pensais. »

Gwendolyn, le cœur battant, le regarda pivoter et s'éloigner, se glissant à nouveau dans l'ombre, disparaissant le long du couloir. Tandis que ses pas résonnaient et s'estompaient, elle s'interrogea : quels dangers rôdaient dans cette cour ?

Chapitre trois

Kendrick chargeait à travers le paysage aride et désertique, Brandt et Atme à ses côtés, sa demi-douzaine de soldats de l'Argent près d'eux, tout ce qu'il restait de sa fraternité de l'Anneau, chevauchant ensemble comme au bon vieux temps. Pendant qu'ils avançaient, s'aventurant de plus profondément dans la Grande Désolation, Kendrick se sentit accablé par la nostalgie et la tristesse ; cela lui faisait repenser à son heure de gloire dans l'Anneau, entouré par l'Argent, par ses frères d'armes, chevauchant au combat, aux côtés de milliers d'hommes. Il avait chevauché avec la fine fleur des chevaliers que le royaume avait à offrir, chacun était un meilleur guerrier que l'autre, et partout où il était allé, des trompettes avaient sonné et des villageois s'étaient précipités pour l'accueillir. Lui et ses hommes étaient devenus les bienvenus partout, et ils étaient toujours restés éveillés tard dans la nuit, racontant des histoires de batailles, de courage, d'escarmouches avec des monstres qui émergeaient du canyon – ou pire, d'au-delà des étendues sauvages.

Kendrick cligna des yeux, de la poussière dedans, reprenant soudain ses esprits. Il était dans une période différente maintenant, un lieu différent. Il jeta un coup d'œil, vit les huit hommes de l'Argent, et s'attendit à en voir des milliers d'autres avec eux. Mais la réalité fit lentement son effet, et il se rendit compte que les huit d'entre eux étaient tout ce qu'il restait, et il prit conscience de combien les choses avaient changé. Ces jours glorieux seraient-ils un jour restaurés ?

L'idée de Kendrick quant à ce qui faisait un guerrier avait changé au fil des ans, et ces jours-ci, il se retrouva à penser que ce qui faisait le guerrier n'était pas seulement ses capacités et l'honneur – mais la persévérance. La capacité à poursuivre. La vie avait une manière de vous bombarder de tant d'obstacles, de calamités, de tragédies, de pertes – et plus que tout, de tant de changements ; il avait perdu plus d'amis qu'il ne pouvait en compter, et le Roi pour lequel il avait vécu n'était même plus en vie. Sa propre patrie avait disparue. Et pourtant il continuait, même s'il ignorait pourquoi. Il le cherchait, il le savait. Et c'était cette capacité à persévérer, peut-être plus que tout, qui faisait le guerrier, qui faisait qu'un homme résistait à l'épreuve du temps quand tant d'autres disparaissaient. C'était ce qui séparait les véritables guerriers de ceux qui étaient éphémères.

« Mur de sable devant ! » cria une voix.

C'était une voix étrangère, une à laquelle Kendrick était encore en train de s'habituer, et il jeta un regard pour voir Koldo, l'aîné du Roi, dont la peau noire se démarquait du reste du groupe, menant le groupe de soldats de la Crête. Durant le bref moment où Kendrick l'avait connu, il en était déjà arrivé à le respecter, voyant la manière dont il dirigeait ses hommes, et la manière dont ils levaient les yeux sur lui. Il était un chevalier aux côtés duquel Kendrick était fier de chevaucher.

Koldo désignait l'horizon du doigt, Kendrick regarda au loin et vit ce vers quoi il pointait – en fait, il l'entendit avant de le voir. C'était un sifflement perçant, comme une tempête, et Kendrick se rappela du temps passé dans la Désolation, d'avoir été trainé à travers, à moitié inconscient. Il se rappelait les sables violents, tourbillonnant comme une tornade qui ne s'éloignait jamais, formant un mur solide et s'élevant vers le ciel. Cela avait paru imperméable, comme un véritable mur, et cela aidait à dissimuler la Crête du reste de l'Empire.

Alors que le sifflement se faisait plus fort, Kendrick redoutait d'y pénétrer à nouveau.

« Écharpes ! » ordonna une voix.

Kendrick vit Ludvig, l'aîné des jumeaux du Roi, étirer une longue étoffe à mailles et l'enrouler autour de son visage. Un à un les autres soldats suivirent son exemple et firent de même.

Là arriva en chevauchant à côté de Kendrick le soldat qui s'était présenté comme étant Naten, un homme que Kendrick avait instantanément pris en grippe. Il était rebelle au à l'autorité attribuée à Kendrick, et irrespectueux.

Naten sourit d'un air suffisant à Kendrick tout en se rapprochant.

« Vous pensez diriger cette mission », dit-il, « juste parce que le Roi vous l'a assignée ? Mais vous n'en savez même pas assez pour protéger vos hommes du Mur de Sable. »

Kendrick lança un regard furieux à l'homme, voyant dans ses yeux qu'il éprouvait une haine gratuite envers lui. Au premier abord Kendrick avait pensé que peut-être il avait seulement été menacé par lui, un étranger – mais maintenant il pouvait voir que c'était juste un homme qui adorait détester.

« Donne-lui les écharpes ! » cria Koldo à Naten, impatient.

Après que quelques instants supplémentaires eurent passé, et que le mur se soit rapproché encore plus, Naten se pencha enfin et jeta le sac d'écharpes à Kendrick, le frappant durement au torse tandis qu'il chevauchait.

« Distribuez-les à vos hommes », dit-il, « ou finissez découpés par le mur. C'est votre choix – je ne m'en soucie pas vraiment. »

Naten s'éloigna, retournant à ses hommes, et Kendrick distribua rapidement les écharpes à ses hommes, chevauchant à côté de chacun d'eux, et il les leur tendit. Ensuite, Kendrick enroula sa propre écharpe autour de sa tête et de son visage, comme les autres de la Crête le faisaient, encore et encore, jusqu'à ce qu'il se sente en sécurité mais puisse encore respirer. Il pouvait à peine y voir à travers, le monde était obscurci, flou dans la lumière.

Kendrick se tint prêt tandis qu'ils se rapprochaient et que le bruit des sables tourbillonnants devenait assourdissant. Déjà, à cinquante mètres, l'air était emplí du son du sable rebondissant sur les armures. Un instant après, il le sentit.

Kendrick plongea dans le Mur de Sable, et ce fut comme pénétrer dans un océan de sable bouillonnant. Le bruit était si fort qu'il pouvait à peine

entendre le battement de son propre cœur dans ses oreilles, tandis que le sable englobait chaque centimètre de son corps, luttant pour rentrer, pour le déchiquter. Les sables tourbillonnants étaient si puissants, il ne pouvait pas même voir Brandt ou Atme, à quelques mètres de lui.

« Continuez à avancer ! » cria Kendrick à ses hommes, se demandant même si l'un d'eux pouvait l'entendre, se rassurant autant lui qu'eux. Les chevaux hennissaient comme des fous, ralentissaient, agissaient étrangement, et Kendrick baissa les yeux pour voir le sable aller dans leurs yeux. Il talonna plus fort, priant pour que son cheval ne s'arrête pas sur place.

Kendrick continua à charger et charger, pensant que cela ne se terminerait jamais – puis, enfin, avec soulagement, il en émergea. Il sortit à toute vitesse de l'autre côté, ses hommes à côté de lui, de retour dans la Grande Désolation, le ciel dégagé et le vide attendaient pour l'accueillir de l'autre côté. Le Mur de Sable se calma progressivement tandis qu'ils s'éloignaient, et alors que la quiétude était restaurée, Kendrick remarqua les hommes de la Crête qui le regardaient, lui et ses hommes, avec surprise.

« Vous ne pensiez pas que nous survivrions ? » demanda Kendrick à Naten alors qu'il demeurait bouché bée.

Naten haussa les épaules.

« Je ne m'en soucierais pas dans les deux cas », dit-il, et il s'élança avec ses hommes.

Kendrick échangea un regard avec Brandt et Atme, tandis qu'ils s'interrogeaient tous à nouveau à propos de ces hommes de la Crête. Kendrick sentait que ce serait un chemin long et difficile pour gagner leur confiance. Après tout, lui et ses hommes étaient des étrangers, et ils étaient ceux qui avaient créé cette piste et leur avaient causé des problèmes.

« Droit devant ! » cria Koldo.

Kendrick leva les yeux et vit là, dans le désert, la trace laissée par lui et les autres de l'Anneau. Il vit toutes leurs empreintes, maintenant durcies dans le sable, menant vers l'horizon.

Koldo s'arrêta où elles s'arrêtaient, fit une pause, et tous les autres firent de même, leurs chevaux essoufflés. Ils regardèrent tous par terre, les étudièrent.

« Je m'étais attendu à ce que le désert les efface », dit Kendrick, surpris. Naten ricana.

« Ce désert n'efface rien. Il ne pleut jamais – et il se souvient de tout. Ces empreintes, vos empreintes les auraient menées droit vers nous – et auraient mené à la chute de la Crête.

« Arrête de l'exclure », dit sombrement Koldo à Naten, la voix rendue sévère par l'autorité.

Ils se tournèrent tous pour le voir à côté, et Kendrick ressentit un élan de reconnaissance envers lui.

« Pourquoi le devrais-je ? » répondit Naten. « Ces gens ont créé ce problème. Je pourrais être à nouveau dans la Crête, sain et sauf, là

maintenant. »

« Continue », dit Koldo, « et je te renverrais immédiatement chez nous. Tu seras exclu de notre mission et expliquera au Roi pourquoi tu as traité son commandant désigné avec irrespect. »

Naten, enfin humilié, baissa les yeux et s'éloigna de l'autre côté du groupe.

Koldo jeta un coup d'œil à Kendrick, hoche de la tête avec respect, d'un commandant à un autre.

« Je m'excuse pour l'insubordination de mes hommes », dit-il. « Je suis certain que vous le savez, un commandant ne peut pas toujours parler pour tous ses hommes. »

Kendrick hocha de la tête en retour avec respect, admirant Koldo plus que jamais.

« Est-ce la piste des vôtres alors ? » demanda Koldo, les yeux baissés.

Kendrick acquiesça.

« Apparemment oui. »

Koldo soupira, tourna et la suivit.

« Nous la suivrons jusqu'à ce qu'elle se termine », dit-il. « Une fois que nous aurons atteint son extrémité, nous ferons marche arrière et l'effacerons. »

Kendrick était perplexe.

« Mais ne laisserons-nous pas une trace nous-mêmes en revenant ? »

Koldo fit un geste, et Kendrick suivit son regard pour voir, fixés sur le dos des chevaux de ses hommes, plusieurs outils qui ressemblaient à des râpeaux.

« Des nettoyeurs », expliqua Ludvig, venant à côté de Koldo. « Ils effaceront nos traces pendant que nous chevaucherons. »

Koldo sourit.

« C'est ce qui a gardé la Crête invisible pour nos ennemis depuis des siècles. »

Kendrick admira les dispositifs ingénieux, et un cri s'éleva tandis que les hommes éperonnaient tous leurs chevaux, tournaient et suivaient la piste, galopant à travers le désert, de retour dans la Désolation, vers un horizon de néant. Malgré lui, Kendrick jeta un regard en arrière pendant qu'ils avançaient, jeta un dernier coup d'œil au Mur de Sable, et pour une raison quelconque, fut submergé par le sentiment qu'il ne reviendrait jamais, jamais.

Chapitre quatre

Erec se tenait à la proue de son navire, Alistair et Strom à côté de lui, et regardait au-delà la rivière qui se rétrécissait avec inquiétude. Suivant non loin derrière se trouvait sa petite flotte, tout ce qu'il restait de ceux qui avaient appareillé depuis les Îles Méridionales, tous serpentant le long de cette rivière sans fin, de plus en plus profondément vers le cœur de l'Empire. À certains endroits cette rivière avait été aussi large qu'un océan, ses rives hors de la vue, et ses eaux claires ; mais à présent Erec voyait, à l'horizon, qu'elle se resserrait, se refermant en un goulot d'étranglement de peut-être environ vingt mètres de large, et ses eaux devenaient boueuses.

Le soldat professionnel à l'intérieur d'Erec était en alerte. Il n'aimait pas les espaces confinés quand il menait des hommes, et la rivière s'étrécissant, il le savait, laisserait sa flotte plus susceptible de tomber dans une embûche. Erec jeta un œil par-dessus son épaule et ne vit aucun signe de la grande flotte de l'Empire à laquelle ils avaient échappé en mer ; mais cela ne signifiait pas qu'ils n'étaient pas là dehors, quelque part. Il savait qu'ils n'abandonneraient jamais la poursuite jusqu'à ce qu'ils l'aient trouvé.

Mains sur les hanches, Erec se retourna et plissa les yeux, étudiant les terres abandonnées de l'Empire de chaque côté, s'étendant à l'infini, un sol de sable sec et de rocs, dépourvu d'arbres, dépourvu d'un quelconque signe de civilisation. Erec scruta les berges de la rivière et fut reconnaissant, au moins, de ne repérer aucun fort ou bataillon de l'Empire positionnés le long du cours d'eau. Il voulait faire remonter ses bateaux le long de la rivière vers Volusia aussi vite que possible, trouver Gwendolyn et les autres, et les libérer – et sortir de là. Il les transporterait ensuite à nouveau à travers les mers vers la sûreté des Îles Méridionales, où il pouvait les protéger. Il ne voulait pas de distractions en route.

Mais de l'autre côté, le silence menaçant, le paysage désolé, le laissaient aussi inquiet : l'Empire se cachait-il là, attendant en embuscade ?

Il y avait un danger encore plus grand, Erec le savait, qu'une attaque en suspens par l'ennemi, et c'était mourir de faim. C'était une affaire bien plus pressante. Ils traversaient ce qui était essentiellement une étendue désertique, et toutes leurs provisions en dessous étaient presque épuisées. Tandis qu'Erec se tenait là, il put sentir le gargouillement de son ventre, s'étant rationné, lui et les autres, à un repas par jour depuis bien trop longtemps. Il savait que si un lieu d'abondance n'apparaissait pas dans le paysage rapidement, ils auraient un problème bien plus grand sur les bras. Cette rivière se terminerait-elle un jour ? s'interrogea-t-il. Et s'ils ne trouvaient jamais Volusia ?

Et pire : et si Gwendolyn et les autres n'étaient plus là ? Ou déjà morts ?

« Un autre ! » s'écria Strom.

Erec se tourna pour voir un de ses hommes tirer brusquement une ligne de pêche, un poisson d'un jaune vif à l'extrémité, s'agitant sur le pont. Le

marin marcha dessus, Erec s'attroupa avec les autres autour et baissa les yeux. Il secoua la tête avec déception : deux têtes. C'était un autre des poissons empoisonnés qui semblait vivre en abondance dans cette rivière.

« Cette rivière est maudite », dit l'homme, lançant la canne à pêche.

Erec retourna au bastingage et étudia les eaux avec dépit. Il sentit une présence et se tourna pour voir Strom venir à côté de lui.

« Et si la rivière ne nous amène pas à Volusia ? » demanda Strom.

Erec remarqua l'inquiétude sur le visage de son frère, et il la partageait.

« Elle nous mènera quelque part », répondit Erec. « Et elle nous mène vers le nord. Si ce n'est pas à Volusia, alors nous traverserons la terre à pieds et combattrons en route. »

« Devrions-nous abandonner nos navires alors ? Comment pourrions-nous fuir cet endroit ? Retourner dans les Îles Méridionales ? »

Erec secoua lentement la tête et soupira.

« Il se pourrait que nous ne le puissions pas », répondit-il avec honnêteté. « Aucune quête d'honneur n'est sûre. Et est-ce que cela nous a déjà arrêtés, toi ou moi ? »

Strom se tourna vers lui et sourit.

« C'est ce pour quoi nous vivons », répondit-il.

Erec sourit et se tourna pour voir Alistair venir de l'autre côté, tenant le bastingage et regardant au loin la rivière, qui se rétrécissait pendant qu'ils naviguaient. Ses yeux étaient vitreux et avaient un air distant, et Erec pouvait sentir qu'elle était perdue dans un autre monde. Il avait remarqué que quelque chose d'autre avait changé à propos d'elle, aussi – il n'était pas sûr de quoi, comme s'il y avait un secret qu'elle retenait. Il mourait d'envie de lui demander, mais il ne voulait pas s'immiscer.

Un chœur de cors sonna, et Erec, alarmé, se tourna et regarda en arrière. Son cœur s'arrêta en voyant ce qui se profilait.

« En approche rapide ! » cria un marin depuis le sommet du mât, pointant du doigt frénétiquement. « La flotte de l'Empire ! »

Erec courut à travers le pont, retourna à la poupe, accompagné par Strom, se précipitant à travers tous ses hommes, tous prêts à se battre, apprêtant leurs arcs, se préparant mentalement.

Erec atteignit la poupe, agrippa le bastingage puis regarda au loin, et vit que c'était vrai : là, à un méandre de la rivière, à seulement quelques centaines de mètres, se trouvait une rangée de navires de l'Empire, déployant leurs voiles noires et dorées.

« Ils ont dû trouver notre piste », dit Strom à côté de lui.

Erec secoua la tête.

« Ils nous suivaient pendant tout ce temps », dit-il, en s'en rendant compte. « Ils attendaient juste pour se montrer. »

« Attendaient quoi ? » demanda Strom.

Erec se tourna et regarda par-dessus son épaule, vers le haut de la rivière.

« Ça », dit-il.

Strom pivota et étudia le cours d'eau qui se rétrécissait.

« Ils ont attendu jusqu'au point le plus étroit de la rivière », dit Erec.

« Jusqu'à ce que nous soyons obligés de naviguer en une seule ligne et trop avancés pour pouvoir faire demi-tour. Ils nous ont exactement là où ils nous veulent. »

Erec regarda à nouveau la flotte, et tandis qu'il se tenait là, il éprouva une incroyable concentration, comme souvent quand il menait ses hommes et se trouvait dans un temps de crise. Il sentit un autre sens s'activer et, comme cela se produisait souvent à des moments similaires, une idée lui vint à l'esprit.

Erec se tourna vers son frère.

« Occupe-toi de ce navire à côté de nous », ordonna-t-il. « Reprends l'arrière de notre flotte. Fais en sortir chaque homme – fais les embarquer sur le navire à côté. Tu m'entends ? Vide ce navire. Quand ce sera fait, tu seras le dernier à le quitter. »

Strom le dévisagea, confus.

« Quand le navire sera vide ? » répéta-t-il. « Je ne comprends pas. »

« Je projette de provoquer son naufrage. »

« De lui faire faire naufrage ? » demanda Strom, sidéré.

Erec opina.

« Au point le plus étroit, où les berges de la rivière se rejoignent, tu mettras le navire de travers et l'abandonnera. Cela créera un blocage – le barrage dont nous avons besoin. Personne ne sera capable de nous suivre. Maintenant pars ! » cria Erec.

Strom se mit en action, suivant les ordres de son frère, à son crédit, qu'il soit d'accord avec ou non. Erec plaça son navire le long des autres et Strom bondit d'un bastingage à l'autre. Quand il eut atterri sur la dernière embarcation, il commença à aboyer des ordres, et les hommes se mirent en mouvement, tous sautèrent, un à la fois, de leur bateau à celui d'Erec.

Erec était inquiet alors qu'il voyait qu'ils commençaient à s'éloigner un de l'autre.

« Utilisez les cordes ! » cria Erec à ses hommes. « Utilisez les grappins – maintenez les navires ensemble ! »

Ses hommes suivirent ses ordres, coururent vers le flanc du navire, soulevèrent les grappins et les lancèrent dans les airs, les accrochant au navire à côté d'eux et tirant de toutes leurs forces pour qu'ils cessent de s'éloigner. Cela accéléra le processus, et des dizaines d'hommes bondirent d'un bastingage à l'autre, tous saisissant leurs armes alors qu'ils abandonnaient en hâte leur navire.

Strom supervisait, hurlait des ordres, s'assurait que chaque homme quitte le navire, les rassemblant jusqu'à ce qu'il ne reste plus personne à bord.

Strom saisit le regard d'Erec, tandis que ce dernier observait avec approbation.

« Et qu'en est-il des provisions du navire ? » cria Strom par-dessus le tapage. « Et son surplus d'armement ? »

Erec secoua la tête.

« Laisse-le », cria-t-il en retour. « Occupe-toi juste de nos arrières et détruit ce navire. »

Erec se tourna et courut vers la proue, menant sa flotte tandis qu'ils le suivaient tous et naviguaient vers le goulot d'étranglement.

« Une seule ligne ! »

Tous ses navires se mirent en rang derrière lui alors que la rivière se rétrécissait jusqu'à son point le plus étroit. Erec passa à travers avec sa flotte, et ce faisant, il vit la flotte de l'Empire se rapprocher rapidement, maintenant à peine à une centaine de mètres. Il observa les centaines de troupes de l'Empire prendre leurs arcs et préparer leurs flèches en y mettant feu. Il savait qu'ils étaient presque à portée ; il y avait peu de temps à perdre.

« Maintenant ! » hurla Erec à Strom, juste quand le navire de ce dernier, le dernier de la flotte, passait le point le plus étroit.

Strom, qui observait et attendait, leva son épée et trancha la moitié des cordes attachant son bateau à celui d'Erec, au même moment il bondit du navire aux côtés d'Erec. Il les coupa juste quand l'embarcation abandonnée traversait le goulot d'étranglement, et il tourna immédiatement, à la dérive.

« Tournez-le sur le côté ! » ordonna Erec à ses hommes.

Ses hommes tendirent tous les mains, empoignèrent les cordes qui restaient sur un côté du navire et tirèrent aussi fort qu'ils le pouvaient, jusqu'à ce que le bateau, grinçant en réaction, tourne lentement à l'oblique contre le courant. Finalement, le courant le portant, il se logea fermement dans les rochers, coincé entre les deux berges de la rivière, son bois gémi et commença à craquer.

« Tirez plus fort ! » hurla Erec.

Ils tirèrent et tirèrent et Erec se hâta de les rejoindre, tous grognant tandis qu'ils tiraient de toutes leurs forces. Lentement, ils parvinrent à tourner le navire, le tenant fermement tandis qu'il se logeait de plus en plus profondément dans les rochers.

Alors que le bateau arrêta de bouger, fermement coincé, Erec fut enfin satisfait.

« Coupez les cordes ! » cria-t-il, sachant que c'était maintenant ou jamais, sentant son propre navire commencer à vaciller.

Les hommes d'Erec tranchèrent les cordes restantes, dégageant son embarcation – et il était temps.

Le navire abandonné commença à craquer et à s'effondrer, son naufrage bloquant solidement la rivière – et un instant après, le ciel fut noirci par une nuée de flèches enflammées de l'Empire descendant sur la flotte d'Erec.

Erec avait manœuvré ses hommes hors du danger juste à temps : les flèches atterrirent toutes sur le navire abandonné, tombant à vingt mètres de la flotte d'Erec, et ne servirent qu'à mettre le feu à l'embarcation, créant un autre

obstacle entre eux et l'Empire. Désormais, la rivière serait infranchissable.

« Droit devant à pleine voile ! » cria Erec.

Sa flotte avança avec tous leurs moyens, prenant le vent, mettant de la distance entre eux et leur blocus, et naviguant de plus en plus vers le nord, sans danger hors de portée des flèches de l'Empire. Une autre volée de flèches vint, et celles-là atterrirent dans l'eau, éclaboussant et sifflant tout autour du navire en pénétrant dans l'eau.

Tandis qu'ils continuaient à progresser, Erec se tint à la proue et observa, et il regarda au loin avec satisfaction en voyant la flotte de l'Empire s'arrêter devant le navire enflammé. Une des embarcations de l'Empire tenta intrépidement de l'enfoncer – mais tout ce qu'il obtint pour ses efforts fut de prendre feu ; des centaines de soldats de l'Empire poussèrent des cris, dévorés par les flammes, et sautèrent par-dessus bord – et leur bateau enflammé créa une mer de décombres encore plus grande. En le regardant, Erec se figura que l'Empire ne serait pas capable de le traverser avant plusieurs jours.

Erec sentit une main puissante serrer son épaule, et il jeta un œil pour voir Strom debout à côté de lui, souriant.

« Une de tes stratégies les plus inspirées », dit-il.

Erec sourit en retour.

« Bien joué », répondit-il.

Erec se retourna et regarda à nouveau vers l'amont de la rivière, les eaux qui serpentaient dans tous les sens, et il ne fut pas encore réconforté. Ils avaient gagné cette bataille – mais qui savait quels obstacles étaient à venir ?

Chapitre cinq

Volusia, portant ses robes dorées, se tenait en hauteur sur l'estrade, les yeux baissés sur les centaines de marches d'or qu'elle avait fait ériger comme une ode à elle-même, étendit les bras, et se délecta de cet instant. Aussi loin qu'elle pouvait voir, les rues de la capitale où s'alignaient des gens, des citoyens de l'Empire, ses soldats, tous ses nouveaux adorateurs, tous s'inclinant devant elle, touchant le sol de la tête dans la lumière de l'aube. Ils psalmodiaient tous à l'unisson, un son doux et persistant, participant à l'office du matin qu'elle avait créé, comme ses ministres et commandants leur avaient ordonné de faire : la vénérer, ou être condamné à mort. Elle savait qu'actuellement ils l'adoraient car ils le devaient – mais bientôt, ils le feraient car ce serait tout ce qu'ils connaîtraient.

« Volusia, Volusia, Volusia », scandaient-ils. « Déesse du soleil et déesse des étoiles. Mère des océans et héraut du soleil. »

Volusia regarda au loin et admira sa nouvelle cité. Érigées partout se trouvaient des statues d'elle en or, exactement comme elle avait ordonné à ses hommes de les construire. Chaque coin de la capitale avait une statue d'elle, étincelant d'or ; partout où quelqu'un regardait, il n'avait d'autre choix que de la voir, de la vénérer.

Enfin, elle était satisfaite. Enfin, elle était la Déesse qu'elle savait être censée devenir.

Les chants emplissaient l'air, tout comme l'encens, qui brûlait à chaque autel dédié à elle. Hommes, femmes et enfants occupaient les rues, épaules contre épaule, tous inclinés, et elle sentit qu'elle le méritait. Cela avait été une longue et difficile marche pour arriver là, mais elle avait marché tout le long jusqu'à la capitale, avait réussi à la prendre, à détruire les armées de l'Empire qui s'étaient opposées à elle. Maintenant, enfin, la capitale était à elle.

L'Empire était sien.

Bien sûr, ses conseillers avaient une autre opinion, mais Volusia ne se souciait pas vraiment de ce qu'ils pensaient. Elle était, elle le savait, invincible, quelque part entre le ciel et la terre, et aucun pouvoir dans ce monde ne pouvait la détruire. Non seulement ils tremblaient de peur – mais en plus, elle savait que ce n'était que le début. Elle voulait encore plus de pouvoir. Elle projetait de visiter chaque corne et pointe de l'Empire et d'écraser tous ceux qui s'opposaient à elle, qui n'accepteraient pas son pouvoir unilatéral. Elle amasserait une armée de plus en plus grande, jusqu'à ce que chaque recoin de l'Empire se soumette à elle.

Prête à commencer la journée, Volusia descendit lentement de son estrade, une marche après l'autre. Elle tendit les mains, et alors qu'ils se précipitaient tous en avant, ses paumes touchèrent leurs paumes, une foule de fidèles l'adoptant comme la leur, une déesse vivante parmi eux. Quelques adorateurs, en pleurs, tombèrent face contre terre, des vingtaines d'autres formaient un pont humain en bas, impatients qu'elle marche sur eux. Elle le

fit, posant le pied sur la chair moelleuse de leurs dos.

Enfin, elle avait son troupeau. Et à présent il était temps de partir en guerre.

*

Volusia se tenait haut sur les remparts entourant la capitale de l'Empire, regardant au-delà le ciel du désert avec un sentiment renforcé de destinée. Elle ne vit rien hormis des corps décapités, tous les hommes qu'elle avait tués – et un ciel de vautours, poussant des cris stridents, descendant en piqué, picorant leurs chairs. À l'extérieur de ces murs soufflait une légère brise, et elle pouvait déjà sentir la puanteur des chairs en décomposition, lourde dans l'air. Elle esquaissa un grand sourire face au carnage. Ces hommes avaient osé s'opposer à elle – et ils en avaient payé le prix.

« Ne devrions-nous pas enterrer les morts, Déesse ? » s'éleva une voix.

Volusia jeta un regard pour voir un commandant de ses forces armées, Rory, un humain, grand, au large torse, avec un menton ciselé et une beauté éblouissante. Elle l'avait choisi, l'avait élevé au-dessus des autres généraux, car il était plaisant aux yeux – et encore davantage parce qu'il était un commandant brillant et gagnerait à n'importe quel prix – tout comme elle.

« Non », répondit-elle, sans le regarder. « Je veux qu'ils pourrissent sous le soleil, et que les animaux se repaissent de leur chair. Je veux que tous sachent ce qui arrive à ceux qui s'opposent à la Déesse Volusia. »

Il contempla la vue, reculant.

« Comme vous le souhaitez », répondit-il.

Volusia scruta l'horizon, et ce faisant, son sorcier, Koolian, vêtu d'un capuchon et d'une cape noire, avec des yeux verts luisants et un visage recouvert de verrues, la créature qui avait aidé à diriger l'assassinat de sa propre mère – et un des quelques membres de son cercle de proches en qui elle avait encore confiance – avança à côté d'elle, le scrutant lui aussi.

« Vous savez qu'ils sont là dehors », lui rappela-t-il. « Qu'ils viennent pour vous. Je les sens venir maintenant même. »

Elle l'ignora, regardant droit devant.

« Tout comme moi », dit-elle finalement.

« Les Chevaliers des Sept sont très puissants, Déesse », dit Koolian. « Ils voyagent avec une armée de sorciers – une armée que même vous ne pouvez combattre. »

« Et n'oubliez pas les hommes de Romulus », ajouta Rory. « Des rapports disent qu'ils approchent de nos rives à ce moment même, de retour de l'Anneau avec ses millions d'hommes. »

Volusia regardait fixement, et un long silence plana dans l'air, interrompu par rien d'autre que le hurlement du vent.

Finalement, Rory dit :

« Vous ne pouvez pas tenir cet endroit. Rester ici signifiera la mort pour

nous tous. Qu'ordonnez-vous, Déesse ? Fuirons-nous la capitale ? Capitulerons-nous ? »

Volusia se retourna enfin vers lui et sourit.

« Nous célébrerons », dit-elle.

« Célébrer ? » demanda-t-il, stupéfait.

« Oui, nous célébrerons », dit-elle. « Jusqu'à la fin. Renforcez nos portes, et ouvrez la grande arène. Je déclare cent jours de fêtes et de jeux. Il se peut que nous mourions », conclut-elle avec un sourire, « mais nous le ferons avec le sourire. »

Chapitre six

Godfrey se ruait à travers les rues de Volusia, accompagné d'Ario, Merek, Akorth et Fulton, se hâtant d'arriver aux portes de la cité avant qu'il ne soit trop tard. Il était encore ravi par son succès à saboter l'arène, d'avoir réussi à empoisonner cet éléphant, à trouver Dray et à la lâcher dans le stade juste quand Darius avait le plus besoin de lui. Grâce à son aide, et à la femme Finienne, Silis, Darius avait gagné ; il avait sauvé la vie de son ami, ce qui soulageait au moins un petit peu sa culpabilité pour lui avoir tendu un piège dans les rues de Volusia. Évidemment, le rôle de Godfrey se déroulait dans l'ombre, où il était le meilleur, et Darius n'aurait pas pu sortir en tant que vainqueur sans son propre courage et son combat magistral. Tout de même, Godfrey avait joué un petit rôle.

Mais maintenant, tout tournait mal ; Godfrey s'était attendu, après le match, à pouvoir rencontrer Darius à la porte du stade pendant qu'on le faisait sortir, et à la libérer. Il ne s'était pas attendu à ce que Darius soit escorté hors de la porte arrière et conduit à travers la cité. Après qu'il ait gagné, la foule tout entière de l'Empire avait scandé son nom, et les contremaîtres de l'Empire avaient été menacés par sa popularité inattendue. Ils avaient créé un héros, et avaient décidé de l'emporter hors de la cité vers l'arène de la capitale aussitôt que possible, avant d'avoir une révolution sur les bras.

À présent Godfrey courait avec les autres, prêts à tout pour rattraper leur retard, pour atteindre Darius avant qu'il ne passe les portes de la cité et qu'il soit trop tard. La route vers la capitale était longue, désolée, menait à travers la Désolation et était lourdement gardée ; une fois qu'il aurait quitté la cité, ils ne pourraient l'aider d'aucune manière. Il devait le sauver, ou alors tous ses efforts auraient été vains.

Godfrey se précipitait à travers les rues, haletant, et Merek et Ario aidaient Akorth et Fulton tout le long, à bout de souffle, leurs gros ventres montrant la voie.

« Ne t'arrête pas ! » disait Merek à Fulton avec encouragement tandis qu'il tirait son bras. Ario se contentait de donner des coups de coude à Akorth dans le dos, le faisant grogner, aiguillonnant quand il ralentissait.

Godfrey sentait la sueur couler le long de sa nuque pendant qu'il courait, et il se maudit, une fois encore, pour avoir bu tant de pintes de bière. Mais il pensa à Darius et força ses jambes douloureuses à continuer à bouger, tournant le long d'une rue après l'autre, jusqu'à ce que finalement ils émergent tous d'une longue voûte de pierre dans un square urbain. Ce faisant, là au loin, à peut-être cent mètres, s'élevaient les portes de la cité, imposantes, d'une hauteur de quinze mètres. Alors que Godfrey y jetait un regard, son cœur s'arrêta en voyant ses barreaux être ouverts en grand.

« Non ! » s'écria-t-il involontairement.

Godfrey paniqua en voyant le charriot de Darius, tiré par des chevaux, gardé par des soldats de l'Empire, entouré de barres de fer – comme une

cage sur roues – passer à travers les portes ouvertes.

Godfrey courut plus vite, plus vite qu'il savait pouvoir le faire, trébuchant sur lui-même.

« Nous n'allons pas y arriver », dit Merek, la voix de la raison, posant une main sur son bras.

Mais Godfrey le repoussa et courut. Il savait qu'il s'agissait d'une cause désespérée – l'attelage était trop loin, trop lourdement gardé, trop fortifié, et pourtant il courut tout de même, jusqu'à ce qu'il ne le puisse plus.

Il se tint là, au milieu de la cour, la main ferme de Merek le retenant, et il se pencha en avant puis eut des hauts le cœur, mains sur les genoux.

« Nous ne pouvons pas le laisser partir ! » s'écria Godfrey.

Ario secoua la tête en venant à côté d'eux.

« Il est déjà parti », dit-il. « Épargne-toi. Nous devons nous battre une autre fois. »

« Nous le ramènerons d'une autre manière », ajouta Merek.

« Comment ? » demanda Godfrey avec désespoir.

Aucun d'eux n'avait une réponse, tandis qu'ils se tenaient tous là et regardaient les portes de fer claquer derrière Darius, comme des portes se refermant sur son âme.

Il pouvait voir le charriot de Darius à travers les portes, déjà loin, roulant dans le désert, mettant de la distance entre eux et Volusia. Le nuage de poussière sur leur passage s'élevait de plus en plus haut, les dissimulant bientôt à la vue, et Godfrey sentit son cœur se briser alors qu'il avait le sentiment d'avoir abandonné la dernière personne qu'il connaissait, et son dernier espoir de rédemption.

Le silence fut brisé par les aboiements frénétiques d'un chien sauvage, et Godfrey baissa les yeux pour voir Drake émerger d'une allée de la ville, aboyant et grognant comme un fou, s'élançant à travers la cour après son maître. Lui aussi était désespéré de sauver Darius, et quand il atteignit les portes de fer, il bondit et se jeta contre elles, tirant dessus, en vain, avec ses dents.

Godfrey observa avec horreur les soldats de l'Empire montant la garde repérer Dray et le signaler les uns aux autres. L'un d'eux tira son épée et approcha du chien, s'apprêtant à l'évidence à le massacrer.

Godfrey ne sut pas ce qui le submergea, mais quelque chose en lui craqua. C'en était simplement trop pour lui, trop d'injustice à supporter. S'il ne pouvait pas sauver Darius, au moins il pouvait sauver son chien bien aimé.

Godfrey s'entendit pousser un cri, se sentit courir, comme s'il était en dehors de lui-même. Avec une sensation surréelle, il se sentit dégainer son épée courte et se précipiter en avant vers le garde inconscient, et alors que ce dernier se retournait, il se regarda la plonger dans son cœur.

Le gigantesque soldat baissa les yeux sur Godfrey avec incrédulité, les yeux grands ouverts, tandis qu'il se tenait là, figé. Puis il tomba au sol, mort.

Godfrey entendit un cri et vit deux autres gardes de l'Empire se ruer sur

lui. Ils levèrent leurs armes menaçantes, et il sut qu'il ne faisait pas le poids contre eux. Il allait mourir là, à cette porte, mais au moins il mourrait dans un noble effort.

Un grognement déchira les airs, et Godfrey vit, du coin de l'œil, Dray se tourner et bondir en avant, sauter sur le garde menaçant Godfrey. Il plongea ses crocs dans sa gorge, et le cloua au sol, tirant sur lui jusqu'à ce que l'homme cesse de bouger.

Au même moment, Merek et Ario se précipitèrent en avant et utilisèrent chacun leurs épées courtes pour frapper l'autre garde dans le dos de Godfrey, le tuant avant qu'il ne puisse achever Godfrey.

Ils se tinrent tous là, dans le silence, Godfrey contemplant le carnage, choqué par ce qu'il venait juste de faire, stupéfait qu'il ait cette sorte de courage, tandis que Dray se précipitait et léchait le dos de sa main.

« Je ne pensais pas que tu avais ça en toi » dit Merek avec admiration. Godfrey se tint là, sonné.

« Je ne suis même pas sûr de ce que j'ai tout juste fait », dit-il en le pensant, les événements étant tous flous. Il n'avait pas voulu agir – il l'avait juste fait. Cela le rendait-il courageux ? s'interrogea-t-il.

Akorth et Fulton regardèrent de tous les côtés, terrifiés, à la recherche d'un signe de soldats de l'Empire.

« Nous devons sortir de là ! » cria Akorth. « Maintenant ! »

Godfrey sentit des mains sur lui et se sentit entraîné. Il se tourna et courut avec les autres, Dray à leur côté, tous quittant la porte, courant à nouveau vers Volusia, et vers Dieu savait ce que le destin avait en réserve pour eux.

Chapitre sept

Darius s'assit contre les barreaux de fer, les poignets enchaînés à ses chevilles par une longue chaîne lourde, le corps recouvert de blessures et de contusions, et il eut l'impression de peser mille tonnes. Pendant qu'il roulait, le charriot cahotant sur la route accidentée, il regarda dehors et contempla le ciel désert entre les barreaux, se sentant abandonné. Son attelage passait à travers un paysage sans fin, stérile, sans rien d'autre que de la désolation aussi loin que l'œil pouvait voir. Cela ressemblait à la fin du monde.

Son charriot était abrité, mais des rais de lumière du soleil se déversaient à travers les barreaux, et il sentit la chaleur oppressante du désert s'élever par vagues, le faisant transpirer même à l'ombre, ajoutant à son inconfort.

Mais Darius ne s'en souciait pas. Son corps tout entier brûlait et était douloureux des pieds à la tête, couvert de bosses, ses membres étaient durs à bouger, épuisés par les journées interminables de combats dans l'arène. Incapable de dormir, il ferma les yeux et tenta de faire disparaître ses souvenirs, mais chaque fois qu'il le faisait, il voyait tous ses amis mourant à ses côtés, Desmond, Raj, Luzi et Kaz, chacun de manière terrible. Tous morts pour qu'il puisse survivre.

Il était le vainqueur, avait réussi l'impossible – et pourtant cela signifiait peu pour lui à présent. Il savait que la mort approchait ; sa récompense, après tout, était d'être envoyé dans la capitale de l'Empire, de devenir un spectacle dans une arène plus grande, avec des ennemis encore pires. La récompense pour tout cela, pour tous ses actes de bravoure, était la mort.

Darius aurait préféré mourir immédiatement plutôt que de devoir revivre à nouveau tout cela. Mais il ne pouvait même pas le contrôler ; il était entravé, impuissant. Combien de temps encore cette torture devrait-elle se poursuivre ? Serait-il forcé de voir tout ce qu'il aimait mourir avant de pouvoir trépasser lui-même ?

Darius ferma les yeux à nouveau, essayant désespérément d'effacer ses souvenirs, et ce faisant lui vint une anecdote du début de son enfance. Il jouait devant la hutte de son grand-père, dans la poussière, maniant un bâton. Il frappait un arbre encore et encore, jusqu'à ce que son grand-père le lui arrache finalement.

« Ne joue pas avec des bâtons », le sermonna son grand-père. « Veux-tu attirer l'attention de l'Empire ? Veux-tu qu'ils pensent que tu es un guerrier ? »

Son grand-père brisa le bâton sur son genou, et Darius s'était hérissé d'indignation. C'était plus qu'un bout de bois : c'était son bâton tout puissant, la seule arme qu'il avait. Il avait signifié tout pour lui.

Oui, je veux qu'ils me connaissent en tant que guerrier. Je ne veux être connu en tant que rien d'autre dans la vie, avait pensé Darius.

Mais alors que son grand-père tournait le dos et s'éloignait comme un ouragan, il avait été trop effrayé pour le dire à haute voix.

Darius avait ramassé le bâton brisé et avait tenu les morceaux dans ses mains, des larmes coulant le long de ses joues. Un jour, jura-t-il, il se vengerait d'eux tous – sa vie, son village, sa situation, l'Empire, tout et n'importe quoi qu'il ne pouvait pas contrôler.

Il les écraserait tous. Et il ne serait connu qu'en tant que guerrier, rien d'autre.

*

Darius ignorait combien de temps s'était écoulé quand il se réveilla, mais il remarqua immédiatement que le soleil étincelant du matin était passé à l'orange terne de l'après-midi, allant vers le coucher de soleil. L'air était bien plus frais, aussi, et ses blessures s'étaient raidies, rendant plus difficile pour lui de bouger, de même se tourner dans le charriot inconfortable. Les chevaux heurtaient sans fin les pierres dures du désert, la sensation interminable du claquement du métal contre sa tête lui donnait l'impression qu'il lui fracassait le crâne. Il se frotta les yeux, enlevant la croute de poussière de ses cils, et se demanda à quelle distance se trouvait la capitale. Il avait le sentiment qu'il avait déjà voyagé jusqu'au bout du monde.

Il cligna des yeux plusieurs fois et regarda dehors, s'attendant, comme toujours, à voir un horizon vide, un désert désolé. Mais cette fois alors qu'il jetait un œil, il fut surpris de voir autre chose. Il se redressa pour la première fois.

L'attelage commença à ralentir, le vacarme des chevaux se calma un peu, les routes se firent plus lisses, et tandis qu'il étudiait le nouveau paysage, Darius vit une vue qu'il n'oublierait jamais : là, s'élevant du désert comme une civilisation perdue, se trouvait un mur massif, semblant se dresser vers les cieux et s'étirant à perte de vue. Il était marqué par de gigantesques portes d'or étincelantes, sur ses murs et ses parapets s'alignaient des soldats de l'Empire, et Darius sut à l'instant qu'ils y étaient arrivés : la capitale.

Le bruit de la route changea, devint un son creux, de bois, Darius baissa les yeux et vit que l'attelage était conduit sur un pont-levis cintré. Ils passèrent plusieurs centaines de soldats alignés au bord, tous se mettant au garde-à-vous pendant qu'ils avançaient.

Un grand gémissement emplit le ciel, et Darius regarda au-devant pour voir les portes dorées, incroyablement hautes, s'ouvrir en grand, comme pour l'êtreindre. Il vit une faible lueur derrière elles, de la cité la plus magnifique qu'il ait jamais vue, et il sut, sans aucun doute, qu'il s'agissait d'un lieu duquel il n'y aurait aucune échappatoire. Comme pour confirmer ses pensées, Darius entendit un vacarme distant, un qu'il reconnut immédiatement : c'était le grondement d'une arène, une nouvelle arène, d'hommes là pour le sang, et ce qui serait sûrement sa dernière demeure. Il ne le craignait pas ; il pria

juste Dieu p que ce soit sur ses pieds, une épée à la main, dans un dernier acte de courage.

Chapitre huit

Thorgrin tira une dernière fois sur la corde dorée, les mains tremblantes, Ange sur son dos, de la sueur coulant sur son visage, et il franchit enfin la falaise, ses genoux touchant le sol, reprenant son souffle. Il se tourna, regarda en arrière et vit, à des centaines de mètres en contrebas, droit au pied des parois abruptes, les vagues de l'océan qui s'écrasaient, leur navire sur la plage, qui paraissait si petit, et il fut abasourdi par la hauteur à laquelle il avait grimpé. Il entendit des gémissements tout autour de lui, et se tourna pour voir Reece et Selese, Elden et Indra, O'Connor et Matus terminant tous leur ascension, tous se hissant vers et sur l'Île de Lumière.

Thor était agenouillé là, les muscles épuisés, et leva les yeux sur l'Île de Lumière qui s'étendait devant lui – et son cœur se serra dans un nouveau sentiment d'appréhension. Avant même d'avoir contemplé l'horrible vue, il pouvait sentir les cendres brûlantes, l'odeur de la fumée lourde dans l'air. Il pouvait aussi sentir la chaleur, les feux couvant, les dégâts infligés par les créatures qui avaient détruit cet endroit. L'île était noire, brûlée, détruite, tout ce qui avait été si idyllique en elle, qui semblait si invincible, maintenant transformé en cendres.

Thorgrin se remit sur pieds et ne perdit pas de temps. Il commença à s'aventurer dans l'île, le cœur battant tandis qu'il regardait partout à la recherche de Guwayne. Alors qu'il intégrait l'état du lieu, il détesta penser à ce qu'il pourrait trouver.

« Guwayne ! » cria Thorgrin tandis tout en courant à travers les collines fumantes, portant les deux mains autour de sa bouche.

Sa voix résonna contre les collines onduleuses, comme pour se moquer de lui. Puis rien hormis le silence.

Un cri strident et solitaire s'éleva de quelque part haut en dessus, et Thor leva les yeux pour voir Lycoples, volant toujours en cercle. Elle cria à nouveau, plongea à basse altitude, et vola vers le centre de l'île. Thor sentit immédiatement qu'elle le menait à son fils.

Thor se mit à courir, les autres à côté de lui, se hâtant à travers l'étendue stérile et carbonisée, cherchant partout.

« Guwayne ! » cria-t-il encore. « Ragon ! »

Alors que Thor encaissait la dévastation du paysage noirci, il se sentit de plus en plus certain que rien ne pouvait avoir survécu là. Ces collines vallonnées, jadis si luxuriantes d'herbe et d'arbres, ne formaient désormais qu'un paysage balaféré. Thor se demanda quelle sorte de créatures, hormis des dragons, pouvait causer de tels ravages – et plus important, qui les contrôlait, qui les avaient envoyées là, et pourquoi. Pourquoi son fils était-il si important que quelqu'un ait envoyé une armée pour lui ?

Thor regarda à l'horizon, espérant voir un signe d'eux, mais son cœur se serra en ne voyant rien. À la place, il vit seulement des feux couvant jonchant les collines.

Il voulait croire que Guwayne avait, d'une manière ou d'une autre, survécu à tout cela. Mais il ne voyait pas comment. Si un sorcier aussi puissant que Ragon ne pouvait arrêter les forces qui avaient été présentes, comment aurait-il pu sauver son fils.

Pour la première fois depuis qu'il s'était embarqué pour sa quête, Thor commençait à perdre tout espoir.

Ils coururent et coururent, grimpant et descendant des collines, et alors qu'ils atteignaient le sommet d'une colline particulièrement grande, soudain O'Connor, menant la voie, pointa du doigt avec excitation.

« Là ! » s'écria-t-il.

O'Connor montra le côté, les restes d'un arbre ancien, maintenant calciné, ses branches tordues. Et alors que Thor regardait de plus près, il repéra, gisant dessous, immobile, un corps.

Thor sentit à l'instant qu'il s'agissait de Ragon. Et il ne vit aucun signe de Guwayne.

Thor, plein d'appréhension, s'élança en avant, et quand il l'eut atteint, s'effondra sur ses genoux à côté de lui, cherchant partout Guwayne. Il espérait que peut-être il le trouverait caché dans les robes d'Argon, ou quelque part à côté de lui, ou non loin, peut-être dans la faille d'un rocher.

Mais son cœur se serra en voyant qu'il était introuvable.

Thor se baissa et lentement retourna Ragon, sa robe carbonisée, noire, priant pour qu'il n'ait pas été tué – et tandis qu'il le renversait, il éprouva une lueur d'espoir en voyant les yeux de Ragon battre. Thor se baissa et empoigna ses épaules, encore chaudes au toucher, puis repoussa la capuche de Ragon et fut horrifié de voir son visage brûlé, défiguré par les flammes.

Ragon commença à haleter et à tousser, et Thor put voir qu'il lutter pour vivre. Il se sentit dévasté à sa vue, ce bel homme qui avait si bon envers eux, réduit à un tel état pour avoir défendu l'île, pour avoir défendu Guwayne. Thor ne pouvait s'empêcher de se sentir responsable.

« Ragon », dit Thorgrin, dont la voix restait dans la gorge. « Pardonnez-moi. »

« C'est moi qui implore ton pardon », dit Ragon, la voix rauque, à peine capable de prononcer les mots. Il toussa pendant un long moment, puis finalement poursuivit. « Guwayne... », commença-t-il, puis il devint inaudible.

Le cœur de Thor tambourinait dans sa poitrine, ne voulant pas entendre ses paroles suivantes, craignant le pire. Comment pourrait-il à nouveau faire face à Gwendolyn ?

« Dites-moi », réclama Thor, serrant ses épaules. « Le garçon vit-il ? »

Ragon haleta un long moment, tentant de reprendre son souffle, et Thor fit un geste à O'Connor, qui tendit la main et lui donna une outre d'eau. Thor en versa sur les lèvres de Ragon, et ce dernier but, tout en toussant.

Enfin, Ragon secoua la tête.

« Pire », dit-il, la voix à peine plus haute qu'un murmure. « La mort

aurait été une miséricorde pour lui. »

Ragon fit silence, et Thor tremblait presque d'impatience, voulant qu'il parle.

« Ils l'ont emporté », continua enfin Ragon. « Ils l'ont arraché de mes bras. Eux tous, tous là, juste pour lui. »

Le cœur de Thor se serra à l'idée de son précieux enfant enlevé par ces créatures maléfiques.

« Mais qui ? » demanda Thor. « Qui est derrière cela ? Qui est plus puissant que vous et pourrait faire cela ? Je pensais que votre pouvoir, comme celui d'Argon, était inexpugnable pour toutes les créatures de ce monde. »

Ragon acquiesça.

« Toutes les créatures de ce monde, oui », dit-il. « Mais celles-là n'étaient pas de ce monde. Ce n'étaient pas des créatures de l'enfer, mais d'un lieu encore plus sombre. La Terre du Sang. »

« La Terre du Sang ? » demanda Thor, dérouté. « Je suis allé dans les enfers et j'en suis revenu », dit Thor. « Quel lieu peut être plus sombre ? »

Ragon secoua la tête.

« La Terre du Sang est plus qu'un lieu. C'est un état. Un mal plus sombre et plus puissant que tu ne pourras jamais l'imaginer. C'est le domaine du Seigneur du Sang, et il est devenu plus sombre et puissant au fil des générations. Il y a une guerre entre les Royaumes. Une ancienne lutte entre le mal et la lumière. Chacun rivalise pour le contrôle. Et Guwayne, je le crains, est la clef : quiconque l'a, peut gagner, peut dominer le monde. Pour toujours. C'était ce qu'Argon ne t'a jamais dit. Ce qu'il n'a jamais pu te dire. Tu n'étais pas prêt. C'est ce pour quoi il t'entraînait : une guerre plus grande que ce que tu ne connaîtrais jamais. »

Thor était bouche bée, tentant de comprendre.

« Je ne comprends pas », dit-il. « Ils n'ont pas pris Guwayne pour le tuer ? »

Il secoua la tête.

« Bien pire. Ils l'ont pris en tant qu'un des leurs, pour l'élever comme l'enfant démon dont ils ont besoin pour accomplir la prophétie et détruire tout ce qui est bon dans l'univers. »

Thor était sous le choc, le cœur battant, tentant de comprendre tout cela.

« Alors je le ramènerais », dit Thor, une froide résolution se déversant à travers ses veines, en particulier quand il entendit Lycoples en altitude, criant, désirant, comme lui, la vengeance.

Ragon tendit la main et agrippa le poignet de Thor, avec une force surprenante pour un homme sur le point de mourir. Il regarda Thor dans les yeux avec une intensité qui l'effraya.

« Tu ne peux pas », dit-il fermement. « La Terre du Sang a trop de pouvoir pour qu'un humain y survive. Le prix pour y entrer est trop élevé. Même avec tous tes pouvoirs, souviens-toi de mes mots : tu mourras sûrement si tu y vas. Vous *tous* y mourraient. Tu n'es pas encore assez puissant. Tu as

besoin de plus d'entraînement. Tu as besoin de développer tes pouvoirs d'abord. Y aller maintenant serait de la folie. Tu ne retrouverais pas ton fils, et vous seriez tous détruits. »

Mais le cœur de Thor s'endurcit, résolu.

« J'ai affronté la plus grande obscurité, les plus grands pouvoirs dans le monde », dit Thorgrin. « Y compris mon père. Et je ne me suis jamais rétracté par peur. J'affronterais ce seigneur ténébreux, quels que soient ses pouvoirs ; je pénétrerais dans cette Terre du Sang, quel qu'en soit le prix. C'est mon fils. Je le récupérerai – ou mourrait en essayant.

Ragon secoua la tête, en toussant.

« Tu n'es pas prêt » dit-il, la voix diminuant. « Pas prêt...Tu as besoin...pouvoir...Tu as besoin...l'...anneau », dit-il, puis il éclata dans une quinte de toux, crachant du sang.

Thor le dévisagea, désespéré d'en savoir plus sur ce qu'il pensait avant qu'il ne trépasse.

« Quel anneau ? » demanda Thor. « Notre terre d'origine ? »

Il y eut un long silence, le rôle de Ragon était le seul son dans l'air, jusqu'à ce que finalement il ouvre les yeux, juste un peu.

« L'...anneau sacré. »

Thor saisit les épaules de Ragon, voulant qu'il réponde, mais soudain, il sentit son corps se raidir dans ses mains. Ses yeux se figèrent, il y eut un dernier hoquet, et un instant après, il cessa de respirer, parfaitement calme.

Mort.

Thor sentit une vague de souffrance le parcourir.

« Non ! » Thor rejeta la tête en arrière et cria vers les cieux. Il était dévasté par les sanglots tandis qu'il tendait les mains et étreignait Ragon, cet homme généreux qui avait donné sa vie pour garder son fils. Il était submergé par le chagrin et la culpabilité – lentement et fermement une résolution nouvelle s'éleva en lui.

Thor regarda vers les cieux, et il sur ce qu'il avait à faire.

« Lycoples ! » hurla-t-il, le cri angoissé d'un père empli de désespoir, empli de furie, sans plus rien à perdre.

Lycoples entendit son cri : elle poussa un cri strident, haut dans les cieux, sa furie égalant celle de Thor, et elle descendit en cercles de plus en plus bas, jusqu'à ce qu'elle atterrisse à seulement quelques mètres.

Sans hésiter, Thor courut vers elle, sauta sur son dos, et s'accrocha fermement à son cou. Il se sentit dynamisé d'être à nouveau sur le dos d'un dragon.

« Attends ! » s'écria O'Connor, se précipitant en avant avec les autres. « Où vas-tu ? »

Thor les regarda droit dans les yeux.

« Vers la Terre du Sang », répondit-il, se sentant plus sûr que jamais dans sa vie. « Je vais sauver mon fils. Quoiqu'il en coûte. »

« Tu seras annihilé », dit Reece, s'avançant avec inquiétude, la voix

grave.

« Alors je le serais avec honneur », répondit Thor.

Thor regarda attentivement vers le haut, et il vit la trace des gargouilles, disparaissant dans le ciel – et il sut où il devait aller.

« Alors tu n'iras pas seul », s'écria Reece, « nous suivrons ta trace dans notre navire, et nous te retrouverons là-bas. »

Thorgrin hocha de la tête, pressa Lycoples, et soudain il éprouva cette sensation familière alors que tous deux s'élevaient dans les airs.

« Non, Thorgrin ! » s'écria une voix angoissée derrière eux.

Il savait que la voix était celle d'Ange, et il ressentit un accès de culpabilité alors qu'il s'envolait loin d'elle.

Mais il ne pouvait pas regarder en arrière. Son fils se trouvait au-devant – et mort ou vif, il le trouverait – et les tuerait tous.

Chapitre neuf

Gwendolyn passa en marchant les grandes portes cintrées menant à la salle du trône du Roi, maintenues ouvertes pour elle par plusieurs serviteurs, Krohn à ses côtés, et elle fut impressionnée par la vue qui s'offrait devant elle. Là, de l'autre côté de la chambre vide, le Roi était assis sur son trône, seul dans ce vaste endroit, les portes résonnèrent derrière elle alors qu'elles se refermaient. Elle s'approcha, marchant le long du sol pavé, passant des rais de lumière qui se déversaient à travers les rangées de vitraux, illuminant le lieu avec des images d'anciens soldats dans des scènes de bataille. Cet endroit était à la fois intimidant et serein, inspirant et hanté par les fantômes des rois passés. Elle pouvait sentir leur présence planant dans l'air lourd, et cela lui rappela, de bien trop de manières, la Cour du Roi. Elle ressentit un soudain accès de tristesse peser sur sa poitrine, tandis que la pièce la faisait grandement se languir de son père.

Le Roi MacGil était assis là, solennel, le menton sur son poing, manifestement accablé par une pensée et, Gwendolyn le sentit, par le poids de la souveraineté. Il lui semblait seul, piégé dans cet endroit, comme si le poids du royaume reposait sur ses épaules. Elle ne comprenait cette impression que trop bien.

« Ah, Gwendolyn », dit-il, s'illuminant à sa vue.

Elle s'attendait à ce qu'il reste sur son trône, mais il se mit immédiatement sur ses pieds et se hâta le long des marches d'ivoire, un sourire chaleureux sur le visage, humble, sans la prétention d'autres rois, impatient de s'avancer et de la saluer. Son humilité était un soulagement bienvenu pour Gwendolyn, en particulier après sa rencontre avec son fils, qui la laissait encore secouée, aussi inquiétant que cela ait été. Elle se demandait si elle devait en parler au Roi ; pour le moment, au moins, elle pensa qu'elle tiendrait sa langue et verrait ce qui arriverait. Elle ne voulait pas paraître ingrate, ou que leur rencontre commence sur une mauvaise note.

« J'ai pensé à peu d'autres choses depuis notre discussion hier », dit-il, alors qu'il s'approchait et l'étreignait chaleureusement. Krohn, à côté d'elle, gémit et donna un petit coup à la main du Roi, qui baissa les yeux et sourit. « Et qui est-ce ? » demanda-t-il affablement.

« Krohn », répondit-elle, soulagée qu'il se prenne d'affection pour lui. « Mon léopard – ou, pour être plus exact, le léopard de mon époux. Bien que je suppose qu'il soit autant le mien que le sien. »

À son soulagement, le Roi s'agenouilla, prit la tête de Krohn entre ses mains, lui gratta les oreilles et l'embrassa, sans crainte. Krohn répondit en lui léchant le visage.

« Un bel animal », dit-il. « Un changement bienvenu par rapport à nos chiens bâtards ici. »

Gwen le regarda, surprise par sa bonté alors qu'elle se remémorait les mots de Mardig.

« Alors des animaux tels que Krohn sont autorisés ici ? » demanda-t-elle.

Le roi rejeta la tête en arrière et rit.

« Bien évidemment », répondit-il. « Et pourquoi pas. Quelqu'un vous a-t-il dit autre chose ? »

Gwen débattait pour savoir si elle devait lui dire pour sa rencontre, et décida de tenir sa langue ; elle ne voulait pas être vue comme rapporteuse, et elle avait besoin d'en savoir plus à propos de ces gens, cette famille, avant de tirer des conclusions ou de se jeter précipitamment au milieu d'un drame familial. Il était mieux, pensa-t-elle, de garder le silence pour le moment.

« Vous souhaitiez me voir, mon Roi ? » dit-elle à la place.

Immédiatement, son expression se fit sérieuse.

« Oui », dit-il. « Notre conversation a été interrompue hier, et il reste beaucoup de choses dont nous avons besoin de discuter. »

Il se tourna et fit un geste de la main, lui faisant signe de le suivre, et ils marchèrent ensemble, leurs pas résonnant, tandis qu'ils traversaient la vaste chambre en silence. Gwen leva les yeux et examina les hauts plafonds en ogive pendant qu'ils avançaient, les armoiries exposées le long des murs, les trophées, armes, armures... Gwen admirait l'ordre de cet endroit, la fierté que ces chevaliers prenaient à combattre. Ce hall lui rappelait un endroit qu'elle aurait pu trouver dans l'Anneau.

Ils traversèrent la chambre, et quand ils atteignirent le côté opposé passèrent à travers un autre ensemble de portes doubles, leur vieux chêne épais de trente centimètres et lisse à force d'usage, et ils sortirent sur un grand balcon, adjacent à la salle du trône, de quinze bons mètres de large et tout aussi profond, encadré par une balustrade de marbre.

Elle suivit le Roi à l'extérieur, vers le bord, et posant les mains sur le marbre lisse, elle regarda au-delà. En dessous d'elle s'étirait la cité tentaculaire et immaculée de la Crête, tous ses toits angulaires d'ardoises marquant la ligne d'horizon, toutes ses maisons aux formes différentes, construites si près les uns des autres. C'était à l'évidence une cité en mosaïque qui avait évolué au fil de centaines d'années, chaleureuse, intimiste, usée par l'usage. Avec ses cimes et ses flèches, elle ressemblait à une ville de conte de fées, en particulier détachée contre les eaux bleues au-delà en toile de fond, étincelantes sous le soleil – et encore après cela, les pics imposants de la Crête, s'élevant tout autour dans un large cercle, comme une grande barrière face au monde.

Si repliés, si abrités de monde extérieur, Gwen ne pouvait pas imaginer que quoi que ce soit de mauvais puisse arriver à cet endroit.

Le Roi soupira.

« Difficile d'imaginer que ce lieu est mourant », dit-il – et elle prit conscience qu'il avait partagé les mêmes pensées.

« Difficile d'imaginer », ajouta-t-il, « que *je* sois en train de mourir. »

Gwen se tourna vers lui et vit que ses yeux bleu-clair étaient peints,

emplis de tristesse. Elle ressentit un élan d'inquiétude.

« De quelle maladie, mon seigneur ? » demanda-t-elle. « Sûrement, quoi que ce soit, c'est quelque chose que les seigneurs peuvent guérir ? »

Lentement, il secoua la tête.

« J'ai été voir chaque guérisseur », répondit-il. « Les meilleurs du royaume, bien entendu. Ils n'ont aucun remède. C'est un cancer qui s'étend en moi. »

Il soupira et regarda vers l'horizon, et Gwen se sentit inondée de tristesse pour lui. Pour quelle raison, se demanda-t-elle, les gens bons étaient-ils souvent proie de tragédies – pendant que les mauvaises, d'une manière ou d'une autre, parvenaient à prospérer ?

« Je n'éprouve aucune pitié pour moi-même », ajouta le Roi.

« J'accepte mon destin. Ce qui m'inquiète le plus n'est pas moi-même – mais mon héritage. Mes enfants. Mon royaume. C'est tout ce qui compte pour moi maintenant. Je ne peux pas prévoir mon propre futur, mais au moins je peux prévoir le leur. »

Il se tourna vers elle.

« Et c'est ce pour quoi je t'ai convoquée. »

Le cœur de Gwen se brisa pour lui, et elle sut qu'elle tout ce qu'elle pourrait pour l'aider.

« Pour autant que je sois volontaire », répondit-elle, « je ne vois pas comment je pourrais vous être d'une grande aide. Vous avez un royaume tout entier à votre disposition. Que puis-je possiblement offrir que les autres n'ont pas ? »

Il soupira.

« Nous partageons les mêmes buts », dit-il. « Tu souhaites voir l'Empire défait – moi aussi. Tu souhaites avoir un futur pour ta famille, ton peuple, un endroit de sécurité et de sûreté, loin des griffes de l'Empire – moi aussi. Bien entendu, nous avons cette paix ici, maintenant, à l'abri de la Crête. Mais ce n'est pas une paix véritable. Des hommes libres peuvent aller n'importe où – nous ne le pouvons pas. Nous ne vivons pas aussi libres que nous nous cachons. Il y a une différence importante. »

Il soupira.

« Bien sûr, nous vivons dans un monde imparfait, et cela pourrait être le meilleur que notre monde ait à offrir. Mais je ne le pense pas. »

Il retomba dans le silence pendant un long moment, et Gwen se demanda où il allait avec cela.

« Nous vivons nos vies dans la crainte, comme mon père l'a fait avant moi », continua-t-il finalement, « la crainte que nous soyons découverts, que l'Empire nous trouvera ici dans la Crête, qu'ils arriveront ici, amèneront la guerre à nos portes. Et des guerriers ne devraient jamais vivre dans la peur. Il y a une ligne entre garder son château et être effrayée d'en sortir ouvertement. Un grand guerrier peut fortifier ses portes et défendre son château – mais un guerrier encore plus grand peut les ouvrir en grand et affronter intrépidement

quiconque frappe à la porte. »

Il se tourna vers elle, et elle put voir une détermination royale dans ses yeux, put sentir que de la force émanait de lui – et à cet instant, elle comprit pourquoi il était Roi.

« Mieux vaut mourir en faisant face à l'ennemi, hardiment, que d'attendre en sécurité qu'il vienne à nos portes. »

Gwen était déconcertée.

« Vous voulez, alors », dit-elle, « attaquer l'Empire ? »

Il le dévisagea, et elle ne pouvait toujours pas comprendre son expression, ce qui lui traversait l'esprit.

« Je le souhaite », répondit-il. « Mais c'est une position impopulaire. C'était, aussi, une position impopulaire pour mes ancêtres avant moi, c'est pourquoi ils ne l'ont jamais fait. Tu vois, la sécurité et l'abondance ont une manière d'adoucir les gens, les rendant rétifs à abandonner ce qu'ils ont. Si je déclenchais une guerre, j'aurais un grand nombre de bons chevaliers derrière moi – mais aussi, beaucoup de citoyens réticents. Et peut-être même une révolution. »

Gwen regarda au loin et plissa les yeux vers les sommets de la Crête, se profilant à l'horizon éloigné, avec l'œil d'une Reine, de la stratège professionnelle qu'elle était devenue.

« Il semble qu'il soit presque impossible que l'Empire vous attaque », répondit-elle, « même s'ils vous trouvaient, d'une manière ou d'une autre. Comment pourraient-ils escalader ces murs ? Traverser ce lac ? »

Il plaça ses mains sur ses hanches, regarda au loin et étudia l'horizon avec elle.

« Nous aurions certainement l'avantage », répondit-il. « Nous pourrions tuer des centaines des leurs pour chacun des nôtres. Mais le problème est qu'ils ont des millions à disposition – nous avons des milliers. Un jour, ils gagneront. »

« Sacrifieraient-ils des millions pour un petit coin de l'Empire ? » demanda-t-elle, connaissant la réponse avant même de poser la question. Après tout, elle avait été la témoin directe de ce qu'ils avaient abandonné pour attaquer l'Anneau.

« Ils sont impitoyables pour la conquête », dit-il. « Ils sacrifieraient n'importe quoi. C'est leur façon de faire. Ils ne renonceraient jamais. C'est ce que je sais. »

« Alors comment puis-je aider, mon seigneur ? » demanda-t-elle.

Il soupira, silencieux pendant un long moment, contemplant la ligne d'horizon.

« J'ai besoin que tu m'aides à sauver la Crête », dit-il finalement en la regardant, une gravité intense dans les yeux.

« Mais comment ? » demanda-t-elle, confuse.

« Nos prophéties parlent de l'arrivée d'un étranger », dit-il. « Une femme. D'un autre royaume, de l'autre côté de la mer. Ils parlent d'elle

sauvant la Crête, d'elle menant notre peuple à travers le désert. Je n'ai jamais su ce que cela signifiait, jusqu'à ce jour. Je crois que cette femme c'est toi. »

Gwen eut un frisson à ses mots ; son cœur souffrait encore de l'exil de son peuple, de la ruine de l'Anneau, souffrait pour Thor et Guwayne. Elle ne pouvait pas supporter l'idée d'être chargée d'une autre charge de pouvoir.

« La Crête est en train de mourir », poursuivit-il, tandis qu'elle se tenait là en silence. « Chaque jour, nos rivages, nos sources s'assèchent. Lorsque la vie de mes enfants sera terminée, les eaux seront remplacées par la sécheresse, et nos sources de nourriture auront disparu. Je dois penser au futur, comme mes pères ont refusé de le faire. Prendre des mesures n'est plus une option – c'est une nécessité. »

« Mais quelles mesures ? » demanda-t-elle.

Il soupira, les yeux fixés sur l'horizon.

« Il y a une manière de sauver l'Anneau », dit-il. « La rumeur dit qu'elle est écrite dans les livres anciens, ceux gardés par les Chercheurs de Lumière. »

Elle le dévisagea en retour, déroutée.

« Les Chercheurs de Lumière ? » demanda-t-elle.

« Vois-tu, mon royaume, lui aussi, est infecté par un cancer », expliqua-t-il. « Aussi parfait qu'il paraisse en marchant dans nos rues, tout ici est loin de la perfection. Une vigne pousse parmi mon peuple, et c'est la vigne de la foi. Une religion. Un culte. Les Chercheurs de Lumière. Des disciples s'ajoutent chaque jour, et ils se sont propagés dans tous les coins de la capitale. Ils ont même atteint le cœur de ma propre famille. Peux-tu imaginer ? La propre famille du Roi ? »

Elle tenta d'assimiler tout cela, mais ne pouvait pas suivre son histoire.

« Eldof. Il est leur chef, un humain, tout comme nous, qui se croit être un Dieu. Il prêche sa fausse religion à tous ses faux prophètes, et ils feront tout ce qu'il dit. Beaucoup des miens sont maintenant plus susceptibles d'obéir à ses ordres qu'aux miens. »

Il la dévisagea, l'inquiétude gravée sur son visage trop ridé.

« Je suis dans une position dangereuse ici », ajouta-t-il. « Nous le sommes tous. Et pas seulement en raison de ce qui s'étend au-delà de la Crête. »

Tant de questions traversaient l'esprit de Gwen, mais elle ne voulait pas s'immiscer ; à la place, elle lui laissa du temps pour y réfléchir et lui demander ce qu'il voulait d'elle.

« La rumeur dit que les livres anciens existent au centre du monastère », ajouta-t-il finalement, après un long silence durant lequel il se frotta la barbe, fixant le sol comme perdu dans ses souvenirs. « Je l'ai saccagé plusieurs fois mais en vain. Bien sûr, ils pourraient ne pas exister du tout – mais je ne le crois pas. Et je crois qu'ils détiennent la réponse. »

Il se tourna vers elle.

« J'ai besoin que tu rentres dans le monastère », dit-il. « Lie-toi

d'amitié avec Eldof. Trouve les livres. Trouve-moi le secret dont j'ai besoin pour sauver mon peuple. »

Gwen s'efforça de comprendre, son esprit tournoyait avec toutes ces informations.

« Donc vous voulez que je rencontre Eldof ? » demanda-t-elle. « Le chef du culte ? »

« Pas lui », répondit le Roi. « Mais son premier prêtre. Mon fils. Kristof. »

Gwen le dévisagea, stupéfaite.

« Votre *fils* ? » demanda-t-elle.

Le Roi opina, les yeux humides.

« J'ai honte de l'admettre », répondit-il. « Mon fils est complètement perdu pour moi. Mais peut-être t'écouterait-il à toi, une étrangère. J'implore. C'est le souhait d'un père. Et c'est pour la Crête. »

Tout aussi bouleversée qu'elle était, avec l'impression qu'elle avait été tout juste jetée au milieu d'un drame politique et familial, Gwen se sentait quand même investie d'une mission.

« Je ferais tout ce que je peux pour vous aider », dit-elle en le pensant.

Un air de soulagement traversa son visage.

« Est-ce tout ce que vous souhaitez de moi ? » demanda-t-elle. « Cela semble être une tâche simple. »

Il secoua la tête.

« Si les prophéties disent la vérité », dit-il, la voix grave, « alors nous faillirons. La Crête s'affaiblira. Tout ce que tu vois ici devant toi sera détruit. »

Elle eut un frisson à ses mots, et sentit qu'ils étaient vrais tandis qu'il les prononçait.

« La destruction est en train d'arriver plus tôt que ce que nous pourrions penser. Et alors, j'aurais le plus besoin de toi. Quand je mourrai, mon peuple sera un troupeau sans berger. Évidemment, mes fils hériteront et ils gouverneront bien. Mais les prophéties parlent de leur mort à eux aussi. Et s'ils ne survivent pas, si nous sommes sans dirigeant, j'aurais besoin que tu mènes mon peuple loin d'ici. En sécurité. »

Gwen secoua la tête lentement, avec tristesse.

« Vous parlez de prophéties tragiques », dit-elle. « De prophéties dont je prie pour qu'elles ne se réalisent pas. »

« Jure-moi », dit-il, agrippant son poignet, les yeux luisants d'intensité. « Jure-moi que tu sauveras mon peuple. »

Elle le dévisagea pendant un long moment, écoutant le hurlement du vent du désert, puis enfin, elle sut qu'elle ne pouvait refuser le plaidoyer d'un père désespéré et mourant.

Elle hocha de la tête, et ce faisant, elle sentit avec certitude que sa vie était sur le point de changer dramatiquement.

Chapitre dix

Kendrick galopait devant sa demi-douzaine de soldats de l'Argent, Brandt et Atme près de lui, pendant qu'à côté d'eux avançaient les chevaliers de la Crête, menés par Koldo, tous chevauchant ensemble, comme ils l'avaient fait tout le jour durant, s'enfonçant de plus en plus dans le désert sans limites. Kendrick regardait par terre en chemin, voyant la piste que lui, Gwendolyn et les autres avaient laissée stupéfait qu'elle s'étende aussi loin. Il ne s'était jamais imaginé qu'ils avaient cheminé si loin ; il ne voyait pas comment c'était physiquement possible sous ces soleils. Cette idée était sidérante. Même à cheval, à toute vitesse, cela prenait presque le jour complet. Cela lui fit réaliser ce que le corps humain et l'esprit pouvaient faire quand ils étaient poussés jusqu'à leurs limites.

Chaque fois que Kendrick jetait un œil au sol et s'attendait à ce que la piste s'achève enfin, elle se poursuivait. Il commençait à ressentir une profonde appréhension dans son estomac ; être de retour là rappelait de mauvais souvenirs, encore frais, qu'il ne voulait pas revivre. Il voulait simplement que cette piste s'arrête déjà, faire demi-tour avec les balais et commencer à se diriger à nouveau vers la Crête.

Kendrick n'aimait pas la manière dont les choses se déroulaient : il faisait confiance à quelques-uns de ces hommes de la Crête, et respectait les fils du Roi, mais il y en avait d'autres à propos desquels il était incertain – et quelques-uns qu'il détestait catégoriquement, tel que Naten. Il se demandait si au fond ils couvriraient ses arrières. Il n'y avait rien de pire que de se lancer dans une bataille en doutant de la loyauté des hommes à vos côtés.

« Droit devant ! » cria une voix.

Kendrick regarda attentivement au sol, essuyant la sueur de ses sourcils, et vit encore la piste ; il n'était pas sûr de ce dont quoi parlait les autres. Mais ensuite il vit les autres hommes regarder non pas par terre mais au loin, et ce faisant, il le vit : là, à l'horizon, se tenait un arbre noir tordu, ses branches tant recouvertes d'épines que l'on ne pouvait pas voir à travers. En le voyant il eut un flashback : il se souvint de Gwendolyn, lui et les autres s'effondrant tous sous cet arbre, sous son ombre légère, se reposant là pendant il ne savait combien de temps, jusqu'à ce que d'une manière ou d'une autre ils aient finalement réussi à repartir. Il se souvint qu'une violente tempête de sable avait fait rage pendant qu'ils étaient allongés là, et qu'ils avaient passé la nuit à s'en sortir. Il se souvint de s'être réveillé le matin suivant, d'avoir regardé derrière lui, et d'avoir été stupéfait de voir que la tempête de sable avait effacé toutes leurs traces derrière eux, comme si elles n'avaient jamais existé.

Ils s'étaient tous réveillés trop fatigués pour continuer, et pourtant d'une façon ou d'une autre, ils l'avaient fait. Il savait que s'ils ne s'étaient pas levés de dessous l'arbre, tous seraient morts là.

Les chevaux ralentissaient à présent, s'arrêtant sous l'arbre, et ils mirent tous pied à terre, essoufflés, couverts de poussière, donnant à boire à leurs

chevaux. Cela faisait du bien d'être debout et d'étirer ses jambes, et il se pencha en arrière pour boire longuement à son outre, l'eau était chaude mais rafraichissante néanmoins.

Kendrick se tint là à côté de Brandt et Atme, et leva les yeux vers l'arbre, dont les branches étaient faites de longues épines, toutes tordues par trop de tempêtes du désert. Kendrick jeta un regard au loin, au-delà de l'arbre, sur les sables lisses du désert et vit qu'ils étaient immaculés. Intraçables.

Leur piste s'achevait là.

Koldo vint à côté de Kendrick et désigna d'un geste les sables au-delà, pendant qu'il les examinait.

« Il apparaît que votre trace s'arrête ici », dit-il à Kendrick, perplexe.

Kendrick acquiesça.

« Un orage a balayé cet endroit », répondit-il.

« Vous êtes chanceux d'avoir survécu », intervint Ludvig.

Koldo hocha de la tête, satisfait.

« Très bien », dit-il. « Alors c'est là que nous commencerons notre balayage – d'ici jusqu'à la Crête. »

« Et s'il a tort ? » s'éleva une voix.

Kendrick se tourna pour voir Naten le fixant du regard rageusement.

« Et si leur piste reprend à nouveau, quelque part là-bas ? » ajouta Naten.

Koldo fronça les sourcils.

« Bien sûr que leur piste reprend quelque part », répondit Koldo sèchement. « Mais ce qui compte est qu'elle ne mène pas jusqu'à cet endroit. Il y a une interruption, et c'est ce qui compte. Depuis ce lieu, aussi loin que je peux voir, il n'y a rien. Vois-tu quelque chose que je ne perçois pas ? »

Naten fronça les sourcils, pivota et s'éloigna, manifestement incapable de répondre.

« Préparez vos balais ! » ordonna fermement Koldo, puis il se tourna et se dirigea vers son cheval.

Ses hommes se mirent en mouvement, chacun extrayant de leurs selles de longs balais, des perches avec un accessoire lisse et semblable à un râteau à une extrémité, large et plat, et les attachèrent au dos de leurs chevaux. Ils étaient flexibles, balayant dans différentes directions, pour ne pas donner une apparence uniforme à n'importe quel balayage qu'ils faisaient, et faisant disparaître complètement toute trace potentielle. Kendrick les admira : c'étaient à l'évidence des dispositifs ingénieux.

« Nous avons encore le temps de retourner à la Crête avant que l'obscurité ne tombe », dit Koldo, qui se tourna et regarda avec espoir vers la Crête.

« Il vaudrait mieux », dit Nate, venant à côté de Kendrick. « Si nous n'y arrivons pas, nous allons passer une longue nuit dehors dans ce désert – et tout cela sera de votre faute. »

Kendrick fronça les sourcils, il en avait par-dessus la tête.

« Quel est votre problème avec moi ? » demanda-t-il.

Naten le regarda de travers, le confrontant.

« Nos vies étaient parfaites », dit-il. « Avant que vous n'apparaissiez. »

« Je n'ai pas détruit votre précieuse Crête », dit sèchement Kendrick.

« On dirait que vous avez dévasté tous les endroits dont vous êtes venus », répliqua Naten.

« Tu manques de respect », répondit Kendrick. « Et d'hospitalité. Deux vertus sacrées. Pour autant que je ne t'apprécie pas, je t'aurais accueilli dans mon pays, un étranger. Je e serais même battu pour toi. »

Naten se moqua.

« Alors nous sommes deux personnes très différentes », répondit-il. « Je ne me battrais pas pour toi – et si j'avais le choix, je ne vous aurais jamais laissé entrer dans notre— »

Soudain, un cri strident transperça les airs, les interrompant, et fit se hérissier les poils dans le dos de Kendrick.

Et ensuite, le chaos complet.

Avant que Kendrick ne puisse saisir ce qu'il se passait, il entendit un homme crier de douleur, un horrible cri strident, et du coin de l'œil, il vit quelque chose de sombre et poilu tomber du ciel et atterrir sur sa gorge.

Kendrick pivota alors qu'il sentait un mouvement venant du dessus.

« Des Grimpeurs d'arbres ! » cria un homme.

Kendrick leva les yeux et fut horrifié de voir que les épaisses branches de l'arbre étaient remplies de luisants yeux jaunes. Un groupe de monstres de petite taille, à la fourrure noire, avec de longues griffes et crocs, ressemblant à des paresseux, commença à se montrer, sautant des branches et bondissant sur les hommes. Leurs griffes brillaient dans les airs, mesuraient plusieurs trentaines de centimètres, étaient aussi affûtées que des épées, et ils les levaient et les abattaient comme des machettes, se jetant droit sur le groupe d'hommes.

Kendrick tendit la main pour tirer son épée, mais il était trop tard.

Avant qu'il ne puisse réagir, un grimpeur d'arbre, ses longues griffes déployées, frappa droit vers son visage – et il n'y avait rien qu'il puisse faire pour l'arrêter.

Chapitre onze

Boku était attaché à la croix à laquelle les soldats de l'Empire l'avaient cloué des jours auparavant, le dernier des siens en vie depuis le grand massacre, d'une manière ou d'une autre, malgré ses vœux, s'accrochant encore à la vie. Il avait cessé de ressentir la douleur et l'agonie – qui étaient passés depuis des jours. Il ne ressentait plus la souffrance qui transperçait ses paumes, ne ressentait plus la déshydratation, la brûlure des soleils sur sa peau. Il était au-delà de cela maintenant, si proche de la mort. Tout ce qu'il éprouvait encore était son chagrin intense pour son peuple, eux tous qui étaient morts à ses côtés dans leur siège de Volusia, tous massacrés devant ses yeux. Il désirait tant de les voir à nouveau, et avait maudit les dieux d'avoir été laissé en vie.

Mais Boku était trop exténué pour avoir même assez de force pour jurer. Il ne restait rien en lui hormis mourir. Il priait les dieux de tout son être de le laisser mourir – et pourtant pour une raison quelconque, ils continuaient à le lui dénier. Pendant des jours, l'Empire lui avait infligé toutes sortes de tortures avant de finalement le clouer sur la croix, et pourtant, peu importe combien il en avait envie, il ne mourrait pas. Il dérivait à présent entre conscience et inconscience, voyant ses ancêtres dans un nuage de lumière, s'attendant à chaque instant à ce qu'ils se saisissent de lui, et souhaitait qu'il en soit ainsi.

Boku ouvrit les yeux – il ne savait pas combien de temps s'était écoulé – et se retrouva encore en vie, piégé dans sa dure réalité, son corps engourdi, ne sentant plus ni ses mains ou ses jambes ; il devait baisser les yeux et voir les piles de corps de tous les gens qu'il avait autrefois connus et aimés. Quand, s'interrogeait-il, s'achèverait cet enfer ? Il donnerait n'importe quoi pour une mort rapide et clément.

« Descendez-le », dit la voix d'un contremaître de l'Empire, et pendant un instant, le cœur de Boku bondit tandis qu'il se demandait si ses prières avaient été exaucées.

Boku sentit son univers changer, sentit sa croix être abaissée, sentit son corps être mis à plat, puis être porté sur les épaules de plusieurs soldats. Il fut violemment reposé au sol, comme ils le lâchaient pour les derniers quelques vingt centimètres, et une douleur aiguë l'élança dans la colonne vertébrale, ce qui le surprit. Il ne pensait pas qu'il lui restait de la place pour la douleur.

Boku leva les yeux, les plissa dans le soleil éblouissant, jusqu'à ce que soudain, une ombre passe sur son visage, et il ouvrit grand les yeux pour voir le cruel contremaître de l'Empire le fusiller du regard, avec ses longs crocs et cornes. Il tendit le bras avec une cruche et lui jeta de l'eau glacée au visage.

Boku eut l'impression qu'il se noyait. Il sentit l'eau remonter dans son nez, se sentit immergé, et haleta tandis que tous les soldats de l'Empire riaient cruellement autour de lui.

Boku sentit l'eau sur ses lèvres, et il les lécha, tentant de boire, ne

cherchant qu'à pouvoir déglutir. Mais il n'en restait plus à boire, ajoutant de la cruauté à la torture.

Boku cligna des yeux et leva les yeux vers le visage du contremaître, se demandant à nouveau ce qu'il pouvait vouloir, pourquoi il s'embêterait à le garder en vie. Pourquoi lui donnerait-il de l'eau ? Pour prolonger sa torture, sûrement.

« Où sont tes amis ? » demanda-t-il en se penchant, sa mauvaise haleine emplissant le visage de Boku.

Boku cligna des yeux, confus.

« Quels amis ? » essaya-t-il de demander, mais sa gorge était trop desséchée pour que les mots sortent.

« Ceux venant de l'autre côté de la mer », demanda l'homme. « Ceux de race blanche. Ceux que vous avez hébergés dans votre village. Ceux qui ont fui. Où sont-ils allés ? »

Boku cligna des yeux, la tête sur le point d'exploser, tentant de comprendre, son esprit fonctionnait plus lentement après tant de jours de silence et d'agonie. Lentement, cela lui revint. Avant le massacre, cette femme, quel était son nom...Gwendolyn. Oui. Son peuple...

Tout lui revint lentement en mémoire : ils avaient fui avant la bataille. Ils étaient partis vers la Grande Désolation, pour essayer de trouver le Second Anneau...des renforts pour leur armée. Très probablement, la Désolation les avait pris, eux aussi.

Boku leva les yeux vers le visage renfrogné du contremaître, et prit conscience de ce qu'il voulait, pourquoi il l'avait gardé en vie, l'avait torturé. Ce n'était pas assez pour eux de l'avoir tué lui et tous les siens. Ils voulaient tuer Gwendolyn et son peuple, aussi.

Boku sentit une résolution nouvelle monter en lui. S'il avait été incapable de sauver son peuple, au moins il pouvait maintenant sauver Gwendolyn.

Boku réussit à s'éclaircir assez la gorge pour parler :

« Elle est repartie à travers la mer », mentit-il fermement.

Le contremaître esquissa un rictus en se baissant, prit une longue arme effilée semblable à une dague, avec une pointe courbée, et la plongea dans les côtes de Boku.

Boku poussa un hurlement strident tandis qu'il l'enfonçait de plus en plus profondément, la tournant et retournant ; il avait l'impression que ses organes étaient en train d'être détruits.

« Tu n'es pas un très bon menteur », dit le contremaître. « Nous avons trouvé leurs navires brûlés. Comment aurait-elle pu traverser la mer ? »

Boku criait, de sang sortant de sa bouche, déterminé à ne pas parler.

« Je ne vais te le demander qu'une fois de plus », requerra-t-il. « Où est-elle allé ? Où se cachent-ils ? Les siens ne sont pas parmi les morts, et nous avons déjà saccagé votre village – et toutes vos grottes. Ils sont introuvables. Dis-moi où ils sont, et je te tuerais rapidement. »

La douleur de Boku était inimaginable, mais il serra les dents et secoua la tête, des larmes coulaient de ses yeux, décidé à ne pas abandonner Gwendolyn. Avec une grande poussée d'énergie, il réussit à cracher. Il regarda avec satisfaction le sang de sa bouche jaillir dans l'œil du contremaître.

Ce dernier, furieux, prit des deux mains et retira l'arme, puis la plongea dans le torse de Boku. Boku éprouva des souffrances encore pire, tandis que l'homme poussait de toutes ses forces, tournant et retournant. Il sentit ses os se briser dans toutes les directions, un calvaire que même lui ne pouvait endurer. Il aurait fait n'importe quoi pour le faire cesser. N'importe quoi au monde.

« Je vous en supplie ! » plaida Boku.

« Dis-moi ! » répondit le contremaître.

« La...Désolation », se retrouva à crier Boku, involontairement. « La grande Désolation. Je vous le jure. Je le jure ! »

Boku pleura, honteux d'avoir cédé. Il avait voulu plus que tout les protéger, mais la douleur avait été trop intense, envahissant son cerveau, le rendant incapable de penser correctement.

Finalement, le soldat de l'Empire s'arrêta, satisfait, et se pencha pour lui sourire.

« En fait, je te crois », dit-il. « Même si je suis désolé de le dire – cela ne te sauvera pas. »

Plusieurs soldats de l'Empire s'avancèrent, dagues dégainées – et Boku se sentit être transpercé par des millions de lames, souffrant dans chaque recoin de son corps.

Enfin, il put lâcher prise. Enfin, la douce mort venait pour lui.

Avant de tout abandonner, embrassant ses ancêtres, la grande lumière, une dernière pensée lui vint :

Je suis désolé, Gwendolyn. Je t'ai trahie. Je t'ai trahie.

Chapitre douze

Erec se tenait à la poupe de son navire, prenant en charge l'arrière de la flotte tandis qu'ils continuaient tous à remonter la rivière, et il regarda au loin derrière eux, le long du cours d'eau, scrutant la rivière tortueuse en quête d'un signe quelconque de l'Empire. À l'horizon, il pouvait encore voir le faible contour de fumée noire où ils avaient créé le blocus et avaient mis feu aux navires, et à en juger par la fumée, ils brûlaient encore fortement. Étant donné combien ces navires étaient coincés dans un endroit aussi étroit – et étant donné que le feu les gardait à distance – Erec était certain que l'Empire ne pourrait pas traverser rapidement. Erec imaginait qu'ils devraient s'en remettre aux cordes et grappins pour tirer les débris. Ce serait un processus long et fastidieux. Cela avait donné à Erec et sa flotte la précieuse avance dont ils avaient besoin.

Erec se retourna et regarda à nouveau vers le haut de la rivière, vit ses navires voguant devant lui, et se sentit soulagé d'être à l'arrière ; si l'Empire les rattrapait, Erec serait le premier à défendre les siens.

« Vous n'avez plus besoin de vous inquiéter, mon seigneur », dit une voix douce.

Erec sentit une main légère et rassurante sur son bras et se tourna pour voir Alistair venir à côté de lui et sourire courtoisement.

« Nos navires sont plus rapides que les leurs », dit-elle, « et il n'y a pas eu de signes d'eux de toute la journée. Tant que nous continuons à avancer, ils ne nous rattraperont pas. »

Erec sourit en retour et l'embrassa, rassuré par sa présence, comme toujours.

« Il y a toujours quelque chose pour laquelle un chef doit s'inquiéter », répondit-il. « Si ce n'est pas pour ce qui est derrière nous, alors c'est pour ce qu'il y a devant. »

« Bien sûr », répondit-elle. « Toute sécurité est une illusion. Dès que nous avons posé un pied sur ce navire et appareillé depuis les Îles Méridionales, la sécurité n'a plus existé. Mais c'est ce pour quoi les navires sont faits, n'est-ce pas ? C'est ce qui fait de nous ce que nous sommes. »

Erec était impressionné par sa sagesse, son courage, et il savait que du sang royal coulait en elle. Alors qu'il l'examinait, il remarqua que ses beaux yeux bleus brillaient, et il sentit que quelque chose en elle était différent – il n'était pas vraiment sûr de quoi. Il avait le sentiment qu'elle lui dissimulait quelque chose.

Elle le regarda d'un air interrogateur.

« Qu'y a-t-il, mon seigneur ? » demanda-t-elle enfin.

Il hésita.

« Tu sembles... différente ces derniers jours », dit-il. « Je ne suis pas sûre de comment ? J'ai l'impression que peut-être...tu me caches un secret. »

Alistair rougit et détourna le regard, et il se sentit assuré qu'elle le

faisait.

« Ce n'est...rien, mon seigneur », dit-elle. « Je suis juste distraite par le départ de mon frère. Je m'inquiète pour Thorgrin, pour Guwayne. Et je souhaite être réunie avec notre peuple à nouveau. »

Erec hocha de la tête, et comprit – même s'il n'était pas encore vraiment convaincu.

« Erec ! » cria soudain une voix, et Erec se tourna pour voir Strom lui faisant signe à la proue de navire, agité.

Il y eut un soudain tumulte tandis que les hommes se précipitaient en avant vers la poupe du navire ; Erec se mit en mouvement et s'élança à travers le pont, Alistair à ses côtés.

Erec serpenta entre ses hommes jusqu'à ce qu'il atteigne enfin la proue. Strom l'attendait en lui tendant une loupe et désigna du doigt le haut de la rivière.

« Là », dit Strom urgemment, « à ta droite. Cette petite tache. »

Erec regarda de plus près à travers la loupe, la tenant contre son œil, l'univers bougeant de haut en bas tandis qu'ils naviguaient à travers le courant, et, lentement, il apparut. Cela paraissait être un petit village de l'Empire, perché sur les berges de la rivière.

« Ce sera le premier village que nous ayons rencontré depuis notre entrée dans ce pays », dit Strom à côté de lui. « Ils pourraient être hostiles. »

Erec continua à regarder à travers la loupe, enregistrant tout tandis qu'ils se rapprochaient, le vent les portant plus prêt à chaque instant. C'était un village pittoresque, composé de maisons de terre à un étage, de la fumée s'élevait des cheminées, des enfants et des chiens gambadaient. Erec repéra une femme se promenant nonchalamment, sans craintes, et au loin, des hommes jardinaient et quelques-uns pêchaient. D'après leur peau noire et leur petite stature, ils ne semblaient pas être de la race de l'Empire ; ils paraissaient être un peuple pacifique, peut-être sous la domination de l'Empire.

En effet, alors qu'Erec attendait patiemment que le courant les porte plus près, il fut surpris de voir que ces gens étaient de race humaine – et en regardant de plus près, il remarqua des contremaîtres de l'Empire positionnés à travers le village et tenant des fouets. Il observa une femme s'écrier tandis qu'un contremaître la fouettait à travers le dos, la forçant à lâcher son enfant.

Erec s'échauffa sous le coup de l'indignation. Il fit un rapide décompte et compta peut-être cent contremaîtres de l'Empire éparpillés à travers ce village de plusieurs centaines de gens paisibles.

Il baissa le verre et le rendit à Strom, déterminé.

« Préparez vos arcs ! » cria-t-il à ses hommes. « Nous voguons au combat ! »

Ses hommes poussèrent des acclamations, à l'évidence excités d'être de retour dans l'action, ils s'alignèrent le long du bastingage et prirent position en haut des mâts, arcs et flèches parés.

« Ce n'est pas notre combat, mon seigneur », dit un des commandants, venant à côté de lui. « Notre combat nous attend loin à l'horizon. Ne devrions-nous pas poursuivre, et laisser ce village ? »

Erec se tenait debout, mains sur les hanches, et il secoua la tête.

« De continuer à naviguer », répondit-il, « serait tourner le dos à la justice. Cela nous rendrait inférieur à qui nous sommes. »

« Mais il y a de l'injustice partout, mon seigneur », répliqua son commandant. « Devons-nous être les chevaliers du monde ? »

Erec demeurait déterminé.

« Tout ce qui est mis sous nos yeux l'est pour une raison », répondit-il. « Si nous ne faisons pas une tentative pour le rectifier, alors qui sommes-nous ? »

Erec se tourna vers ses hommes.

« Ne vous montrez pas jusqu'à mon ordre ! » s'écria-t-il.

Ses hommes s'agenouillèrent rapidement, se cachant sous le bastingage, se préparant pour la confrontation à venir.

Alors que leur flotte de navires s'approchait du village, tanguant dans le courant de la rivière, Erec se détacha au-devant, prenant la tête – et rapidement, les villageois l'aperçurent. Ils commencèrent à arrêter ce qu'ils étaient en train de faire, des fermiers se tenaient sur place, des pêcheurs commençaient à tirer leurs filets, tous le fixant avec surprise.

L'Empire commença à les remarquer, aussi : un à un, les soldats de l'Empire se détournèrent de leurs tâches et regardèrent la rivière, observant avec curiosité les navires d'Erec. Manifestement ils n'avaient pas vu leurs semblables auparavant, et n'avait aucune idée de ce à quoi s'attendre. Peut-être supposaient-ils que c'étaient des bateaux de l'Empire ?

Erec savait qu'il n'avait qu'une brève fenêtre de surprise jusqu'à ce que les soldats de l'Empire réalisent qu'ils étaient attaqués – et il était décidé à en profiter.

« Archers ! » cria Erec. « Faites découvrir à ces hommes de l'Empire la force des Îles Méridionales ! »

Une grande clameur s'éleva tandis que les hommes d'Erec se levaient, comme un, de derrière le bastingage, visaient, et décochaient une volée de flèches vers le rivage.

Les soldats de l'Empire se tournèrent pour courir – mais ils ne furent pas assez rapides. Le ciel s'assombrit avec des centaines de flèches, qui décrivirent un arc de cercle haut et descendirent, transperçant les contremaîtres un à la fois.

Ils poussèrent des cris, laissèrent tomber fouets et épées où ils se tenaient, s'effondrant dans la poussière, pendant que des femmes et des enfants terrifiés criaient et fuyaient.

« Ancres ! » s'écria Erec.

Sa flotte largua les ancres, et ils suivirent tous l'exemple d'Erec qui bondit par-dessus le bastingage, volant dans les airs sur trois bons mètres, et

atterrit dans l'eau, jusqu'aux genoux, puis il dégaina son épée et s'élança sur le sable.

Alors qu'Erec menait la charge vers le village, Strom trente centimètres derrière lui, des dizaines de soldats de l'Empire se précipitèrent en avant pour l'accueillir, épées et boucliers parés.

Le premier coup d'épées s'abattit, droit vers la tête d'Erec. Ce dernier bloqua le coup avec son bouclier, puis frappa à l'oblique et atteignit le soldat à l'estomac. Au même moment il fut attaqué par le côté, et il se tourna et entailla l'autre soldat avant qu'il ne puisse abaisser son épée, puis il se tourna de l'autre côté et donna un coup de pied dans le torse d'un autre, l'envoyant en arrière, tombant dans l'eau. Il en frappa un de la tête, lui cassa le nez, en fracassa un autre avec son bouclier, et en poignarda un dans la poitrine.

Erec pivotait dans toutes les directions, comme une tornade, décimant les rangs de soldats de l'Empire. Ses hommes étaient non loin derrière, et Strom, à ses côtés, se battait comme un homme possédé, abattant des soldats de gauche à droite. Les cris s'épuisèrent dans l'air matinal, et Erec perdit plus d'un soldat, alors que de plus en plus de ces vicieux soldats de l'Empire semblaient se déverser de nulle part.

Mais Erec était empli d'indignation par la manière dont ces cruels contremaîtres avaient traité cette femme et cet enfant sans défenses, et il était déterminé à corriger les choses, à libérer cet endroit, quel qu'en soit le prix. Il avait aussi été impatient depuis bien trop longtemps en mer, de libérer son agressivité sur l'Empire, d'homme à homme, sur la terre ferme. Cela faisait du bien de manier à nouveau son épée.

Le bruit d'un fouet claqua dans l'air, alors qu'un soldat de l'Empire venait vers eux par derrière et les frappait avec son long fouet, prenant Erec et Strom par surprise quand il toucha la garde de l'épée d'Erec et la tira brusquement de ses mains. Erec réagit rapidement, se tourna et lança son bouclier ; il tournoya dans les airs et toucha le soldat à la gorge, le faisant tomber. Sans défenses, un autre soldat abattit son épée vers son visage – mais Strom s'avança et para le coup pour son frère, puis poignarda et tua l'homme.

Erec s'élança vers l'avant, les chevilles éclaboussées par l'eau, empoigna son épée, la dégagea du fouet, et repoussa le contremaître du pied, puis le poignarda au torse.

Le combat continua, encore et encore, dense et lourd, les eaux devinrent rouges de sang, des hommes mouraient dans toutes les directions – jusqu'à ce que finalement il ralentisse. Le fracas devint moins persistant, le vacarme des boucliers diminua, le bruit des armures cliquetantes cessa, tout comme les cris des hommes. Bientôt tout ce qui put être entendu était le courant de la rivière, lourd dans l'épais silence.

Debout là, haletant, de la sueur coulant le long de sa nuque, Erec observa autour de lui et étudia le champ de bataille, et lentement, en son for intérieur, il se réjouit en voyant ses hommes debout au-dessus de centaines de corps de l'Empire, victorieux. Ils le regardaient tous avec fierté, ces grands

guerriers des Îles Méridionales, des hommes qu'il n'aurait pu être plus fier de diriger.

Lentement, comme des lapins émergeant de leurs terriers, les villageois sortirent de leurs maisons, de leur village, s'avancant avec incrédulité face à la vue. Ils semblaient à peine capable de comprendre que tous les contremaîtres de l'Empire, ces gens qui les avaient si durement opprimés, étaient morts.

Erec s'avança, leva son épée et marcha à travers les rangs de villageois, tranchant les entraves qui les reliaient ensemble – et tout autour de lui, ses hommes firent de même. Il vit les yeux des villageois s'emplir de larmes tandis qu'ils tombaient à genoux, libérés.

Il baissa les yeux quand l'un d'entre eux agrippa sa jambe, s'agenouilla, et pleura.

« Merci », pleura-t-il. « Merci. »

Chapitre treize

Darius fut brusquement réveillé, la tête écrasée contre les barreaux de fer du charriot quand il s'arrêta net. Il eut à peine le temps de comprendre ce qu'il se passait quand des clefs cliquetèrent dans la serrure, la porte de fer s'ouvrit, et plusieurs mains rudes l'agrippèrent par le torse et le tirèrent brusquement dans la lumière crue du jour.

Il atterrit sur le dur sol de terre battue, en dégringolant, de la poussière s'éleva tout autour de lui ; il plissa les yeux dans le soleil tout en levant les mains. Ses chevilles et poignets étaient enchaînés, il n'aurait pas pu résister même s'il l'aurait voulu. Le contremaître de l'Empire le savait, pourtant il plaça sa botte sur la gorge de Darius de toute façon, prenant du plaisir à lui infliger de la douleur. Darius pouvait à peine respirer, sentait sa trachée être écrasée.

D'autres mains brutales l'empoignèrent et le remirent sur pieds et Darius ferma à nouveau les yeux, chaque muscle de son corps douloureux, il se sentait si raide et courbaturé, chaque mouvement lui faisait mal.

« Bouge, esclave ! » cria un contremaître, et Darius sentit une poussée brutale tandis qu'il trébuchait en avant à travers les rues.

Darius ouvrit les yeux dans le soleil éblouissant, tentant de se repérer et déterminer où il était. Au moins le charriot s'était arrêté ; il ne pouvait pas supporter une minute de plus les cahots contre sa tête.

Darius entendit des cris tout autour lui, et il réalisa qu'il était dans une cité bondée, des gens s'affairaient partout, des esclaves comme lui, enchaînés par les poignets et les chevilles, conduits par des hommes de main de l'Empire dans toutes les directions. Il fut mis en marche avec un long groupe d'esclaves, des dizaines d'entre eux, tous conduits à travers une grande ouverture cintrée en pierre, menant dans un tunnel et vers ce qui semblaient être des baraquements d'entraînement.

Darius entendit une clameur tonitruante, il jeta un regard vers le haut et vit, au-delà de ça, un colisée de deux fois la taille de celui de Volusia. C'était la chose la plus magnifique et terrifiante qu'il ait jamais vu. Puis il se rendit compte, sans un doute, d'où il était : il était arrivé dans la capitale de l'Empire.

Darius eut à peine le temps d'y penser quand il sentit un bâton dans son dos.

« Bouge, esclave ! » cria l'homme.

Darius avança en titubant avec le groupe dans le tunnel assombri, et alors qu'il perdait l'équilibre et se précipitait en avant, il ressentit une vive pique tandis qu'on lui donnait un coup de coude au visage.

« Ne me cogne pas, garçon » gronda un autre esclave dans l'obscurité.

Darius, furieux qu'un autre esclave le prenne ainsi au dépourvu, le frappe pour ce qui était clairement un accident, réagit. Il repoussa l'esclave, l'envoyant trébucher en arrière contre un mur de pierre. Il avait refoulé tant

d'agressivité qu'il devait la déverser sur quelqu'un.

L'esclave se rua en avant pour tacler Darius, mais à ce moment-là un nouveau groupe d'esclaves rentra à l'intérieur, et il faisait si sombre que le garçon bouscula un autre esclave, le confondant avec Darius. Ce dernier entendit les garçons pousser des cris, tandis que les deux étrangers luttèrent au sol. Cela se poursuivit pendant quelques secondes avant que les contremaîtres apparaissent avec des bâtons et les frappent tous deux.

Darius continua à avancer avec les autres, et un moment après, il émergea à nouveau dans la lumière du soleil et se retrouva dans la cour poussiéreuse de baraquements carrés en pierre, avec des arches le long des murs tout autour. Alignés là se trouvaient des centaines d'esclaves, surtout des garçons de son âge, enchaînés les uns aux autres par de longues entraves. Darius sentit une main rude sur son poignet et il jeta un regard pour voir un contremaître de l'Empire fixer ses chaînes à celles d'un autre garçon.

Darius continua à avancer en trainant des pieds dans la cour dans la longue ligne de garçons, des centaines d'entre eux bordant les murs, jusqu'à il sente une tension sur sa chaîne, et tous s'arrêtèrent, dans un grand cliquetis de chaînes.

Darius se tint là dans le silence tendu, observant avec les autres, se demandant ce à quoi s'attendre maintenant. Quelles souffrances les attendaient ensuite ? s'interrogea-t-il.

Une dizaine de soldats de l'Empire sortirent d'une des arches, marchèrent dans la cour silencieuse, menés par un gigantesque soldat de l'Empire, à l'évidence leur chef. Il fit les cent pas le long de la ligne de garçons, les examinant un à la fois.

Finalement, l'air renfrogné, il s'éclaircit la gorge.

« Vous avez tous été amenés ici, à moi, car vous êtes les meilleurs des meilleurs », s'écria-t-il, la voix sombre et malveillante. « Chacun d'entre vous est originaire de villages, de villes et de cités partout dans l'Empire, des quatre cornes et des deux pointes. Chaque jour, des centaines supplémentaires d'entre vous me sont amenés – mais seulement les meilleurs se battront dans notre colisée. »

Tous les garçons demeurèrent silencieux, une tension épaisse dans l'air, pendant que le contremaître marchait, ses bottes crissant sur le sol.

« Vous êtes peut-être les meilleurs de là où vous venez », poursuivit-il enfin, « mais cela ne signifie rien pour moi ici. Ceci est le plus grand colisée dans la plus grande capitale au monde. Ici vous trouverez des ennemis qui feront paraître vos capacités inutiles. La plupart de vous mourront comme des chiens. »

Le contremaître continua à faire les cent pas puis, sans avertissement, il dégaina son épée, fit un pas en avant, et poignarda l'un des garçons au cœur.

Ce dernier hoqueta et tomba à genoux, mort, tirant sur les chaînes des autres – et les autres garçons eurent le souffle coupé. Darius, lui aussi, fut choqué.

« Ce garçon était faible », expliqua le contremaître. « Je pouvais le voir dans ses yeux. Il n'avait pas la tête assez haute. »

Darius se sentit écœuré tandis que le contremaître continuait à marcher le long de la ligne ; il voulait tendre les bras et le tuer – mais il était enchaîné, et désarmé.

Un instant après, le contremaître tendit la main et trancha la gorge d'un garçon, qui s'effondra à ses pieds.

« Ce garçon était trop frêle », expliqua-t-il, tout en continuant à marcher.

Darius sentit son cœur palpiter alors que le contremaître se rapprochait de lui. À peine à six mètres avant Darius, il balança son épée et coupa la tête d'un autre.

Darius la vit rouler sur le sol, et il leva les yeux vers l'homme, abasourdi que quelqu'un puisse tant aimer tuer.

« Ce garçon », dit le contremaître, esquissant un rictus cruel et regardant droit vers Darius, « je l'ai tué juste pour le plaisir. »

Darius rougit, enragé, et se sentait impuissant.

Le contremaître se tourna vers les autres, et sa voix tonna :

« Vous tous n'êtes rien pour moi », dit-il. « Vous tuer est une de mes plus grandes joies. Il y en aura bien plus pour prendre votre place durant la matinée. Vous êtes véritablement sans valeur maintenant. »

Le contremaître descendit le long de la ligne, suivi par son entourage, tuant presque tous les autres garçons, tous de manière brutale. Les garçons, enchaînés, étaient sans défense ; un essaya de pivoter et de courir, mais le contremaître le frappa dans le dos.

Tandis qu'ils s'approchaient, Darius, en sueur, ne s'en souciant plus, empli de rage, s'obligea à se tenir droit et fort. Il tint son menton haut et se tint aussi droit que possible, malgré ses blessures, regardant fixement droit devant avec un air de défi. S'ils devaient le tuer, alors ainsi soit-il ; au moins il mourrait avec fierté, sans trembler comme quelques-uns des autres.

Le contremaître s'arrêta devant lui et l'examina comme s'il était un insecte, avec un sourire sarcastique.

« Tu n'es pas aussi grand que les autres », dit-il. « Ou aussi musclé. Je pense que nous pouvons nous débrouiller très bien sans toi. »

Il leva son épée et fendit soudain sur Darius, visant à la poignarder au cœur.

Darius réagit. Il s'était préparé à se tenir là et à mourir – en effet, il l'aurait accueilli à bras ouverts – mais quelque chose en lui prit le dessus, un réflexe de guerrier qui ne voulait simplement pas le laisser mourir.

Darius fit un pas de côté, leva son poignet, entouré de chaînes, et les utilisa pour attraper la lame. Il l'enveloppa dedans, puis fit un pas de côté et tira avec force, attirant le contremaître vers lui. Ensuite, il se pencha en arrière et lui donna un coup de pied dans le plexus solaire, l'envoyant tituber en arrière, le souffle coupé et désarmé.

Darius ricana et laissa tomber l'épée à ses pieds. Elle atterrit dans un fracas.

« Il va falloir que vous veniez à moi avec bien mieux qu'un cure-dent », dit Darius, savourant ce moment.

Le contremaître le dévisagea, stupéfait, et se trouva confus. Il empoigna une épée de rechange dans le fourreau d'un autre soldat à côté de lui, puis commença à nouveau à s'élancer sur Darius.

« Je vais te tailler en pièces », dit-il, « et laisser ton corps pour les chiens. »

L'homme chargea, mais s'arrêta brusquement.

« Non vous ne le ferez pas », dit une voix.

Darius fut estomaqué de voir un long bâton tomber soudain entre lui et le contremaître, contre le torse de ce dernier, le retenant.

Le contremaître se renfrogna tandis qu'il se tournait et jeta un regard, et Darius fut choqué de voir un homme se tenir là – un humain – d'à peu près sa taille et sa carrure, peut-être dans la quarantaine, sa peau légèrement bronzée de la même couleur que la sienne, vêtu d'une simple robe brune et d'un capuchon, et brandissant seulement un bâton. Encore plus étonnant était qu'il retenait le soldat de l'Empire. Darius n'avait aucune idée de ce que faisait un humain là.

L'homme regardait en retour le contremaître sans ciller, sans crainte, calmement, se tenant là fièrement. Ses manches coupées, il était sec et musculeux, comme Darius, mais pas excessivement. Il portait des sandales, les lacets enroulés le long de ses tibias jusqu'aux genoux, et il arborait un visage fier, une mâchoire carrée, et un l'air noble d'un guerrier.

« Vous laisserez celui-là vivre », ordonna l'homme au contremaître, la voix basse et pleine d'assurance.

Le contremaître ricana.

« Éloignez ce bâton de moi », répondit-il, « ou je vous tuerez en même temps que lui. »

Le contremaître leva son épée et l'abattit sur le bâton, pour le couper en deux.

Mais l'homme se mouvait plus vite que n'importe quel guerrier que Darius avait jamais vu, bougeant si rapidement qu'il fut capable d'écarter son bâton de la trajectoire et de l'abattre en un cercle sur les poignets du soldat de l'Empire, les frappant si durement qu'il lui fit lâcher prise de son épée. Elle tomba au sol, et ensuite l'homme tint l'extrémité de son bâton contre la gorge du contremaître abasourdi.

« J'ai dit, ce garçon vivra », répéta fermement l'homme.

Le contremaître se renfrogna.

« Il se peut que vous les entraîniez », dit le contremaître, « mais c'est moi qui décide de qui vit et qui meurt. Il se peut que vous soyez capable de me battre, mais regardez autour – ici se trouvent des dizaines de mes hommes, tous avec de bonnes armes et armures. Allez-vous les arrêter tous avec votre

bâton ? »

L'homme, à la surprise de Darius, sourit et abaissa son bâton.

« Nous allons conclure un accord », dit-il. « Si votre dizaine de soldats peut me désarmer, alors le garçon est à vous. Si moi, cependant, arrive à les désarmer tous, alors le garçon est mien pour l'entraîner. »

Le contremaître arbora un large sourire.

« Ils feront plus que te désarmer », dit-il. « Ils vous tueront. Et je vais m'amuser à te regarder mourir. »

Le contremaître fit un signe de la tête à ses hommes, et avec un cri ils levèrent tous leurs épées et chargèrent sur lui.

Darius observa, captivé, le cœur battant pour l'homme, il avait désespérément besoin qu'il vive, tandis que l'homme se tenait au centre d'eux tous avec seulement son long bâton. Il pivotait dans tous les sens tandis que les hommes l'approchaient de tous les côtés.

L'homme, rapide comme l'éclair, fit voler l'épée des mains d'un soldat après l'autre.

Darius n'avait jamais vu quiconque se mouvoir si rapidement, et c'était une chose belle à voir, tournant et tournoyant, s'accroupissant et roulant, maniant son bâton comme s'il était en vie. Il dévia le coup d'un soldat, puis enfonça son bâton dans le ventre d'un autre, le désarmant. Il tournoya et en frappa un à la tempe, l'assommant ; il donna un coup à un autre juste après et brisa son nez, pendant qu'avec un autre il frappa vers le haut, faisant voler l'épée de sa main – et avec un autre, il frappa bas, balayant ses pieds.

Alors que d'autres soldats couraient et le ciblaient, il sauta haut dans les airs, manquant un coup d'épée, puis abattit son bâton droit vers le bas, donnant un coup sur la nuque de l'homme, et le terrassa.

Il continua encore et encore, tournoyant et frappant et s'accroupissant, un tourbillon, causant des ravages dans toutes les directions, et les désarmant les uns après les autres, puis il abattit chacun d'eux.

Alors qu'il assommait le dernier, il s'avança et maintint la pointe de son bâton contre la gorge de l'homme, le clouant au sol. Il étudia lentement le champ de bataille, les dizaines de soldats tous désarmés, sur leur dos ou à quatre pattes, gémissant, puis il jeta un regard au contremaître de l'Empire et esquissa un rictus.

« Je crois que le garçon est à moi », dit-il.

Le contremaître pivota et partit comme un ouragan ; l'homme se tourna et croisa le regard de Darius. C'était le guerrier le plus noble et habile que Darius ait jamais vu, et il se sentait béat d'être en sa présence. C'était la première fois qu'un homme avait risqué sa vie pour lui, et il savait à peine ce que dire.

Il n'eut pas le temps, cependant, car l'homme mystérieux tourna brusquement les talons et disparut dans la foule, laissant Darius stupéfait. Qui était cet homme ? Et pourquoi risquerait-il sa vie pour lui ?

Chapitre quatorze

Thor s'agrippait au cou de Lycoples, s'accrochant à ses écailles dures tandis qu'ils planaient dans les airs, euphorique de chevaucher à nouveau sur le dos d'un dragon. Ils filaient dans les airs à pleine vitesse, les nuages fouettaient le visage de Thor, tandis qu'ils se hâtaient après la meute de gargouilles à l'horizon, qui transportait Guwayne. Thor brûlait de la détermination de récupérer son fils, si proche à présent, pressant Lycoples d'aller à une vitesse encore plus grande.

« Plus vite ! » l'aiguillonna Thor.

Lycoples battit des ailes encore et encore et baissa la tête, également déterminée à sauver le fils de Thor.

Thor se sentait ravi de chevaucher avec la descendance de Mycoples et Ralibar – cela lui donnait l'impression d'être à nouveau avec Mycoples. Elle lui avait terriblement manqué depuis le jour où elle était morte, et monter avec sa progéniture lui donnait le sentiment d'être complet. Il n'y avait aussi pas d'autres sensations plus euphorisantes que de voler dans les airs, de se mouvoir à une telle vitesse, de traverser des océans en quelques jours alors qu'il faudrait des lunes en bateau. Cela le faisait se sentir à nouveau invincible. Il se sentait léger, aussi rapide qu'un oiseau, sans rien dans le monde pour se mettre en travers de son chemin.

Thorgrin ressentait aussi une intense connexion avec Lycoples, une énergie très différente de celle d'avec sa mère. Lycoples était bien plus petite, encore jeune, de la moitié de la taille d'un dragon d'âge adulte, et elle volait avec une étrange passion, bondissant à travers les airs, ne contrôlant pas encore complètement toutes ses forces. En volant sur son dos, il sentait une nouvelle vie venir au monde, la naissance d'une nouvelle race se déroulant devant lui.

Thorgrin se retrouva aussi à pouvoir aisément partager ses pensées et sentiments avec elle, et il savait qu'elle ressentait son empressement à trouver Guwayne. Elle battait des ailes avec acharnement sans qu'il n'ait besoin de l'aiguillonner, allant plus vite que ce qu'il aurait pu lui demander. Ils volaient si vite qu'il pouvait à peine reprendre sa respiration, plongeant et ressortant des nuages, se rapprochant des gargouilles. Thor s'accrochait à ses écailles pendant que, de sa main libre, il tenait l'Épée des Morts. Il pouvait le sentir palpitant dans sa main, avide de sang.

Ils commencèrent à se rapprocher, réduisant la distance avec la meute de gargouilles, à maintenant cent mètres, et Thorgrin se demanda vers où elles volaient, où elles étaient si impatientes d'emmener Guwayne. Tandis qu'il plissait des yeux il put voir Guwayne, se balançant dans les serres d'une des créatures à la tête du groupe. Les emmenaient-elles vraiment vers la Terre du Sang ? Si oui, pourquoi ?

Thor jeta un œil à l'horizon et ne vit rien hormis l'océan aussi loin que

sa vue portait ; il ne vit aucune Terre du Sang. Ragon avait-il été trompé ? Ces mots étaient-ils seulement ceux d'un homme mourant ?

Soudain, Thorgrin fut surpris de voir l'énorme vol de gargouilles se séparer en deux, la moitié décrivant un demi-cercle et s'élançant pour l'affronter, pendant que l'autre continuait. Alors qu'ils approchaient il avoit une bonne vision d'elle et put voir qu'elles ressemblaient à d'énormes chauves-souris, avec de larges ailes visqueuses et noires, de longues griffes, et des crocs. Elles levèrent leurs têtes étroites et poussèrent un hurlement strident tout en volant droit vers lui.

Thor saisit son épée, impatient de les affronter, et Lycoples, à son crédit, ne se détourna pas par peur. À la place, elle vola plus vite, et Thor, avide de réparer les torts, brandit l'Épée des Morts. Elle était si lourde, dix fois le poids de n'importe quelle autre épée, pourtant d'une manière ou d'une autre elle paraissait parfaite dans sa main. Sa lame noire luisait dans le ciel, et alors que les monstres hurlaient, elle répondit avec son propre cri de guerre. Il se taillerait un passage à travers eux tous pour récupérer son fils.

Alors que la première gargouille l'atteignait, portant ses crocs vers le visage de Thor, ce dernier se pencha et asséna un coup d'épée, le coupant en deux. Son sang éclaboussa partout, tandis que la gargouille dégringolait dans les airs et le dépassait.

Une autre vint à lui, puis une autre, approchant de tous côtés, et Thor se tourna et les taillada dans toutes les directions, esquivant et les découpant en deux. Il trancha les serres d'une, les ailes d'une autre, puis se baissa brusquement quand il fut égratigné à l'épaule par une troisième – et tendit le bras puis planta son épée dans son ventre exposé.

L'essaim de gargouilles l'assaillait, et Thor alla intrépidement à leur rencontre, se battant comme un homme possédé, un homme auquel il ne restait plus rien à perdre. L'Épée des Morts se battait, elle aussi, venant à la vie, comme un être vivant se trouvant dans sa main. Elle sifflait et bourdonnait et menait la voie, pressant Thor vers l'avant, le menant à frapper, à estoquer et à parer des coups. C'était comme avoir un partenaire de combat dans la main. L'Épée fredonnait et chantait tout en tranchant à travers l'air, laissant une trainée de sang, et elle entailla plusieurs gargouilles dans son sillage, toutes qui tombèrent dans l'océan loin en contrebas.

Lycoples, elle aussi, s'y joignit, ripostant avec ses serres face à toutes les gargouilles qui osaient l'attaquer. Elle était jeune, mais vicieuse – et intrépide. Elle levait ses serres aiguisées comme des rasoirs et coupait des gargouilles de tous côtés, les atteignant avant qu'elles ne le fassent et les tranchant en deux. Elle tendait les pattes, en agrippait d'autres par la tête et les serrait jusqu'à la mort, pendant que pour d'autres encore elle les saisissait et les lançait, les jetant dans les airs, vers l'océan. D'autres encore elle les mordait, ouvrant son énorme mâchoire et plongeant ses dents dans leurs écailles tandis qu'elles hurlaient de douleur.

Finalement, alors qu'un essaim frais arrivait vers eux, Lycoples rejeta

sa tête en arrière, poussa un hurlement, et laissa sortir un flot de feu. Ses flammes n'étaient pas encore aussi puissantes que celles de ses parents, mais assez pour faire des ravages : les dizaines de gargouilles restantes, englouties par les flammes, poussèrent un horrible cri tandis qu'elles étaient immergées dans le nuage de feu, leur hurlements terribles emplissant l'air pendant qu'elles dégringolaient, embrasées, vers l'océan en contrebas.

Thor fut interloqué par le pouvoir de Lycoples, ne s'attendant pas à un tel flot de flammes, et le peu de gargouilles qui restait en vie la regardèrent aussi avec une expression effrayée – et une toute nouvelle terreur envers Lycoples. Elles se détournèrent et s'envolèrent vers l'horizon, rattrapant le reste de leur groupe.

« Plus vite, Lycoples, plus vite ! » s'écria Thor en baissant la tête, et il s'accrocha fermement tandis qu'elle, enragée, volait à une vitesse encore plus grande.

Lycoples n'avait pas besoin d'encouragements. Elle filait dans les airs plus vite que Thor ne pouvait respirer, et ils plongeaient et ressortaient des nuages, le soleil écarlate commençant à se coucher tandis qu'ils se ruaient sur les gargouilles. Ces dernières n'osaient pas leur faire face à présent, mais en lieu et place volaient à toute vitesse, battant furieusement des ailes pour essayer de s'échapper.

Alors qu'ils se rapprochaient, Thor put enfin voir encore Guwayne, droit devant – et son cœur s'accéléra. Il était si proche maintenant, rien ne se mettrait sur son chemin. Il massacrerait chacune de ces créatures, et bientôt ils seraient à nouveau réunis.

Quand Thor jeta un regard vers l'horizon, il s'y prit à deux fois, abasourdi par la vue s'offrant devant lui. À l'horizon apparut lentement ce qui semblait être une cascade dans le ciel. Elle s'étirait dans les deux directions, aussi loin qu'il pouvait voir, un mur d'eau courante – teinté de rouge. Elle courrait depuis les cieux, droit vers le bas dans l'océan, si dense qu'il ne pouvait voir à travers, et il entendit un grand grondement alors qu'il se rapprochait. Il commença à réaliser ce que c'était : une cascade de sang.

Thorgrin sut soudain, sans un doute, qu'il s'agissait d'une barrière, un mur bloquant un autre monde : l'entrée vers la Terre du Sang. Et quand il vit toutes les gargouilles se dirigeant vers elle, il prit soudain conscience d'où elles allaient – et se rendit compte que cela pourrait leur fournir un refuge sûr.

« Plus vite ! » cria-t-il.

Lycoples réussit à voler encore plus vite, réduisant la distance entre eux à cinquante mètres, puis trente, puis dix... La cascade menaçait devant eux, le bruit à présent assourdissant.

Les gargouilles volaient juste un peu trop vite, et alors que Thor se rapprochait d'elles, elles pénétrèrent soudain toutes dans la cascade de sang et disparurent dedans.

Thor tint prêt, s'apprêtant à entrer après elles – mais soudain, à sa grande surprise, Lycoples s'arrêta net dans l'air, rejetant sa tête en arrière,

refusant d'y rentrer. Thor n'arrivait pas à comprendre ce qu'il se passait. C'était comme si Lycoples était effrayée de passer.

Elle battait des ailes et restait là, arquant son dos, hurlant, et Thor réalisa que, pour une raison ou une autre, elle ne pouvait pas passer à travers cette barrière magique vers la Terre du Sang. Thor rougit, prenant conscience que les gargouilles le savait tout le long.

Lycoples, frustrée, poussait encore et encore des cris stridents, voulant manifestement rentrer et dépitée de ne pas pouvoir le faire.

Thor sentit son cœur se déchirer en regardant les gargouilles se volatiliser dans la cascade avec son fils, disparaissant de sa vue.

Thor réfléchit rapidement. Il baissa les yeux, scruta l'océan et vit, au loin, à l'horizon, ses frères de Légion, le suivant sur leur navire. Thor dirigea Lycoples vers le bas, à travers l'océan, vers ses amis, sachant qu'il n'avait pas le choix. Si Lycoples ne pouvait pénétrer dans la Terre du Sang, alors Thor devrait rentrer sans elle.

Lycoples transporta Thor jusqu'au navire, et alors qu'elle plongeait bas et ralentissait, Thor sauta de son dos et atterrit sur le pont. Il se tint là, les yeux levés vers elle, et elle battait des ailes, déçue, voulant qu'il la chevauche encore.

Thor secoua la tête.

« Non, Lycoples », lui dit-il. Tu ne peux pas m'être utile là où j'ai besoin d'aller. Tu peux m'aider ailleurs : va trouver ma bien-aimée. Trouve Gwendolyn, où qu'elle soit. Dis-lui que je suis en vie. Que Guwayne est en vie. Et sauve là pour moi de n'importe quel danger auquel elle puisse être confrontée. »

Lycoples poussa un cri et resta stationnaire, ne voulant à l'évidence pas quitter Thor.

« Pars ! » lui ordonna fermement Thor.

Enfin Lycoples, à contrecœur, se détourna et s'envola, disparaissant à l'horizon.

Tous les autres se rassemblèrent autour de Thor sur le navire et le dévisagèrent, stupéfaits. Il regarda au loin, au-delà de la proue, vers les cascades de sang qui se profilaient, et il savait ce qu'il avait à faire.

« Frères et sœurs », dit-il, « cette nuit nous entrons dans la Terre du Sang. »

Chapitre quinze

Gwendolyn marchait côte à côte avec la Reine, l'escortant à travers la passerelle dorée qui enjambait la capitale de la Crête. Le passage était fait de pavé d'or massif, s'élevait à quatre mètres et demi au-dessus des rues de la ville, allant de la sortie du château à tous les coins de la cité. C'était une passerelle réservée aux personnes royales, et pendant qu'elles marchaient les servants de la Reine les suivaient, tenant des parasols pour bloquer le soleil.

Toutes deux se promenaient bras dessus bras dessous, la Reine lui avait affectueusement donné le bras et insisté pour l'emmener faire un tour de la cité. La Reine montrait tendrement à Gwen tous les points de vue en chemin, désignant les architectures notables et l'orientant vers les différents quartiers de cette cité ancienne. Gwendolyn se sentait réconfortée par sa présence, en particulier après tant de temps sans compagnie féminine. À certains égards, la Reine était comme la mère chaleureuse qu'elle n'avait jamais eue.

Cela faisait réfléchir Gwendolyn à propos de sa mère. Cette dernière avait été une Reine froide et dure, décidant toujours selon ce qui était bon pour le royaume – mais pas nécessairement ce qui était juste pour sa famille. Elle avait aussi été une mère froide et dure, et Gwendolyn avait eu des disputes innombrables, et des luttes de pouvoir avec elle. Gwendolyn se rappelait de la première fois qu'elle avait rencontré Thorgrin, de la lutte épique de sa mère pour les garder tous deux séparés. Cela raviva amertume et ressentiment.

Cela amena aussi Gwen à penser à d'autres temps, d'autres endroits ; elle se remémora les bals à la cour de son père, tout le monde sur son trente-et-un, les joutes, les festivals, les années sans fin d'abondance et de bon temps, des années dont Gwen était certaine qu'elles ne se termineraient jamais. Elle se rappelait de la première fois où elle avait rencontré Thorgrin, alors durant l'abondance de l'anneau, seulement un jeune homme naïf pénétrant dans la Cour du Roi pour la première fois. Cela semblait être une autre vie. Elle se sentait si vieillie depuis, tant de choses s'étaient inversées dans sa vie. Même ici, au sein de la splendeur de cet endroit, il lui était difficile d'imaginer des jours de confort et de sécurité comme cela lui revenir à nouveau.

Gwen reprit ses esprits quand la Reine la tira à côté et désigna du doigt l'avant.

« Ce quartier est là où la plupart de notre peuple vit », dit la Reine fièrement.

Gwendolyn baissa les yeux sur cette belle cité, la vue imprenable depuis là-haut était permise par la passerelle, et elle était en admiration devant sa beauté et sa sophistication. La cité était remplie de maisons immaculées de toutes formes et tailles, certaines construites en marbre, d'autres en calcaire, toutes pelotonnées les unes contre les autres, donnant à cette ville une impression douillette. Elle paraissait parfaitement usée par le temps,

quadrillée par des rues pavées, des chevaux marchaient çà et là, tirant lentement des attelages dans les rues. Le long de ces dernières se trouvaient des gens vendant leurs marchandises, et partout planait l'odeur de nourriture : des stands débordaient de fruits énormes, pendant que des vendeurs vendaient des outres et des tonneaux de vin. D'autres magasins se trouvaient partout, des tanneurs vendant des peaux, des forgerons des armes, et des bijoutiers des gemmes étincelantes. Tout le monde était habillé de son mieux, et ils se promenaient dans cette cité luxueuse en harmonie.

Gwen leva les yeux et vit l'impressionnante fortification encerclant la cité, ses anciens murs de pierre bordés de chevaliers, dont l'armure étincelait dans le soleil. Elle vit le château dominant la cité, comme un gardien, ses remparts étalés et remplis d'encore plus de soldats, symboles de la force et d'une discipline parfaite. Des cloches d'église sonnaient doucement au loin, des chiens aboyaient en contrebas dans les rues, et des enfants criaient de plaisir en courant après elles. Une douce brise, lourde de l'humidité du lac, la caressait pendant qu'elle marchait, et Gwen prit conscience que cet endroit et aussi proche de la perfection qu'on pouvait l'imaginer. Au loin, les eaux luisaient et encore plus loin, les pics de la Crête se profilaient au-dessus de tout cela, une faible ombre à l'horizon, recouverte de brume, donnant l'impression que cet endroit était encore plus protégé.

Gwen vit des gens ouvrir et fermer leurs volets, étendre du linge pour le faire sécher, et alors qu'elle jetait un regard en bas, remarqua de nombreuses personnes leur faisant affectueusement des signes de la main. Elle se sentait trop élitiste à marcher là-haut, sur cette passerelle.

« Vous êtes distraite, chère Reine », lui dit la Reine en souriant.

Gwen rougit.

« Excusez-moi », dit-elle. « C'est juste que...je préfère interagir avec les miens. J'aime les étreindre, marcher dans les mêmes rues qu'eux. »

Gwen espérait ne pas l'avoir offensée, et elle fut soulagée de voir le sourire de la Reine s'élargir.

« Vous êtes une fille comme je les aime », dit-elle. « J'espérais que vous poseriez la question. Je n'aime pas vivre comme les personnes royales le font, moi non plus – je préférerais être avec mon peuple. »

Elle la mena le long d'un escalier doré et courbé, dans les rues, et alors qu'elles descendaient, il y eut une ruée d'excitation parmi les siens ; ils s'extasiaient en présence de la Reine et se précipitaient en avant pour l'accueillir, lui tendant des fruits et des fleurs. Gwen pouvait voir combien elle était aimée par son peuple – et elle comprenait pourquoi : elle était la Reine la plus gentille qu'elle ait jamais rencontrée.

Gwen appréciait de marcher dans les rues, aimé la vitalité, les odeurs de la viande en train de cuire plus fortes ici ; cela grouillait de monde, et elle adorait l'énergie de cet endroit. Ces gens de la Crête, elle commençait à le réaliser, étaient chaleureux et amicaux, prompts à sourire et à ouvrir les bras aux étrangers. Elle commençait à se sentir chez elle.

« Notre marche à travers les rues est, en fait, plus pratique. Ma fille, que vous souhaitez voir, est de l'autre côté de la ville, perchée dans sa bibliothèque. C'est la manière la plus rapide d'aller là-bas. »

Gwen pensa à là où elles allaient – la Bibliothèque Royale – qu'elle souhaitait tant voir, et son excitation monta. Elle pensa aussi à la plus jeune fille de la Reine, celle que le Roi avait demandé qu'elle voie en premier, et elle s'interrogea une fois encore à propos d'elle.

« Parlez-moi d'elle », dit Gwen.

Le visage de la Reine s'illumina à sa mention.

« Elle est remarquable », dit-elle. « Elle a un esprit différent de tous ceux que j'ai rencontrés. Vous verrez qu'il n'y a pas vraiment de personnes comme elle. J'ignore d'où elle le tient – certainement pas de moi. »

La Reine secouait la tête tout en parlant, les yeux humides d'admiration.

« Comment cela se peut-il qu'une fille de dix ans puisse avoir une intelligence assez puissante pour être l'érudite du royaume ? Non seulement elle est la penseuse la plus rapide que j'ai rencontrée, mais elle retient les savoirs comme personne. C'est plus qu'une affinité – c'est une obsession. Demandez-lui n'importe quoi quant à notre histoire, et elle vous le dira. J'ai honte de dire que sa connaissance est plus grande même que la mienne. Et pourtant, je suis fière d'elle – elle passe toutes ses journées dans cette bibliothèque. Cela la rend bien trop pâle, si vous voulez mon avis. Elle devrait être dehors, à jouer avec des amis. »

Gwen y pensa pendant qu'elle marchait, se souvenant leur première rencontre durant la fête, et combien elle avait été saisie par elle. À l'évidence, elle était une fille extraordinaire. Étant tant éprise par les livres, toutes deux avaient sympathisé immédiatement, quand Gwen avait senti une âme sœur en elle. Cela lui faisait penser au temps passé dans la Maison des Érudits, et elle savait que si son père n'était pas intervenu, elle aurait passé toutes ses journées enfermée dans cet édifice, perdue dans les livres.

« Votre époux m'a dit que je devais la voir la première », dit Gwen. « Il a dit que je devrais l'interroger à propos de l'histoire avant de visiter la Tour et votre autre fils, Kristof. Il a dit qu'elle me donnerait une amorce, une meilleure compréhension. »

Gwen observa le visage de la Reine s'assombrir à la mention de son autre fils. Elle hocha tristement de la tête.

« Oui, elle vous dira tout à propos de cette maudite Tour et plus encore », dit-elle. « Bien que je ne sache pas qu'elle bien cela fera. Mes enfants dans cette Tour sont perdus pour moi désormais. »

Gwen la dévisagea, stupéfaite.

« Enfants ? » répéta-t-elle. « Le Roi n'a mentionné qu'un fils. En avez-vous d'autres ? »

La Reine baissa les yeux tandis qu'elles marchaient, traversant les rues, passant des vendeurs, et elle demeura silencieuse pendant un très long

moment. Juste quand Gwen commençait à se demander si elle répondrait un jour, finalement la Reine essuya une larme et la regarda, le visage empli de tristesse.

« Ma fille vit là-bas, elle aussi. »

Gwen eut le souffle coupé.

« Une fille ? Votre époux ne l'a pas mentionné. »

La Reine acquiesça.

« Kathryn. Il ne parle jamais d'elle. Il fait comme si elle n'existait pas. Juste parce qu'elle est touchée. »

Gwen la regarda, perplexe.

« Touchée ? » répéta-t-elle.

La Reine détourna le regard, et Gwen réalisa qu'il était trop douloureux pour elle d'en discuter, et elle ne voulait pas s'immiscer. Un silence retomba sur elles pendant qu'elles marchaient, Gwen plus curieuse que jamais. Ces gens de la Crête semblaient détenir des secrets innombrables. Cela faisait penser Gwen à l'autre fils de la Reine, Mardig, et la fit s'interroger quant à l'obscurité qui rodait dans la famille.

Elles serpentèrent à travers les rues et tournèrent enfin à un coin, et ce faisant, la Reine s'arrêta brusquement. Elle leva les yeux, et Gwen fit de même, elle aussi.

Gwen se retrouva bouche bée, en admiration face au bâtiment devant elle. C'était un édifice différent de tout ce que Gwen avait vu, fait de marbre étincelant, avec de gigantesques portes dorées en forme de grande arche, délicatement sculptées. Elles étaient ornées de représentations dorées de livres gravées sur elles, et de longs vitraux effilés s'alignaient à l'extérieur. Elle ressemblait à une église mais avait une forme plus circulaire, et encore plus impressionnant, était placée au milieu d'une place ouverte sans rien autour dans toutes les directions, encerclée par une cour circulaire de pavés propres et dorés. Gwen pouvait voir directement le respect que cette cité avait pour les livres, pour le savoir ; après tout, cette Bibliothèque Royale était sise comme un fanal au centre de la cité.

« Ma fille vous attend à l'intérieur », dit la Reine, avec à présent de la tristesse dans la voix. « Demandez-lui tout ce que vous voudrez. Elle vous dira tout. Il y a des choses qui sont douloureuses à évoquer pour une mère. »

Elle enlaça brièvement Gwen, puis pivota et disparut dans les rues, suivie par ses serviteurs.

Gwen, seule, faisait face aux énormes portes dorées, de six mètres de haut, épaisses de trente centimètres, et alors qu'elle tendait un bras et posait une main sur leurs poignées dorées, elle tira, et se sentit prête à pénétrer dans un autre monde.

*

Quand Gwen entra dans la Bibliothèque Royale, Jasmine l'attendait

pour l'accueillir, debout là seule dans ce vaste hall de marbre, les mains devant elle, légèrement jointes à sa taille, et la dévisageant avec un sourire doux, l'intelligence brillant dans ses yeux.

Elle se précipita en avant, rayonnante, et prit la main de Gwen.

« Je vous ai attendu et *attendu* ! » s'exclama-t-elle, tandis qu'elle se tournait et commençait à faire faire un tour à Gwen avec excitation. « Mon père a dit que vous viendriez ce matin, et je vous ai attendu depuis. J'ai dû aller vérifier à la fenêtre des centaines de fois. Mère vous a-t-elle entraînée dans une de ses visites ennuyeuses ? », demanda-t-elle avec un rire court, ravie.

Gwen ne put s'empêcher de rire, elle aussi, l'enthousiasme de l'enfant était contagieux. Elle avait été captivée par Jasmine dès l'instant où elle l'avait vue, si intelligente et attachante. Elle était aussi bavarde et amusante. Il y avait un rebond dans ses pas, une distraction enjouée à laquelle Gwen ne s'attendait pas. Elle s'attendait à ce qu'elle soit sérieuse et sombre, perdue dans des livres, comme n'importe quel autre érudit – mais elle était tout sauf cela. Elle était comme n'importe quel autre enfant, insouciante, sautillante, joyeuse, chaleureuse et aimable. Par certains aspects, elle rappelait à Gwen l'esprit joyeux et insouciant qu'elle avait autrefois été, jeune. Elle se demandait quand, exactement, elle l'avait perdu.

Pendant que Jasmine la menait à travers les salles, son bavardage ne cessant jamais, elle passait d'un sujet à un autre avec une dextérité surprenante, désignant du doigt une rangée de livres après l'autre.

« Dans cette pile à droite sont les tragédies de notre premier dramaturge, Circeles », dit-elle. « Je les considère comme étant essentiellement des travaux galvaudés, ce à quoi l'on pourrait s'attendre de la part de la première génération des dramaturges de la Crête. Bien sûr, elles étaient adaptées à ses occupations différentes alors – surtout militaires. Comme le dit Keltes, avec chaque génération arrive un raffinement, un mouvement depuis le martial vers de meilleures aptitudes. Nous aspirons tous à de plus hautes formes de grâce, n'est-ce pas.

Gwen la regarda en retour, éblouie par son parlé, son flot incessant de mots et de connaissances, tandis qu'elle poursuivait sans relâche, montrant du doigt une rangée de livres après l'autre. Elles passèrent à travers d'innombrables couloirs, décorés de peintures murales, le sol couvert d'or.

La bibliothèque était comme un labyrinthe, et Jasmine la menait le long de couloirs étroits et sinueux, bordés de livres des deux côtés. Les étagères, faites d'or, s'élevaient sur six mètres de hauteur, et tous les ouvrages paraissaient anciens, avec une reliure de cuir, écrits, Gwendolyn put le voir, dans l'ancien langage de l'Anneau. Il y avait un nombre sidérant de livres, même pour quelqu'un comme Gwendolyn, et étonnamment, Jasmine semblait reconnaître chacun d'eux.

« Et ici nous avons les histoires, bien sûr », poursuivit Jasmine, sortant des livres tout en marchant et les feuilletant. « Ils s'étendent sur des

kilomètres. Ils sont organisés depuis les anciens historiens jusqu'aux derniers – cela devrait, en fait, être l'inverse. On pourrait penser que les derniers se tiendraient sur les épaules des premiers, offriraient une perspective plus éclairée sur l'histoire de la Crête et de l'Anneau – mais ce n'est pas ainsi. Comme c'est souvent le cas, les historiens des origines étaient plus versés qu'aucun qui a suivi. Je pense qu'il y a une part de vérité dans la notion que les dernières générations dépassent les premiers – pourtant il y a plus de vérité dans la notion que les générations d'avant détiennent une ancienne sagesse inaccessible aux derniers », dit-elle. « Le syndrome du premier-né, non ? »

L'esprit de Gwen tournoyait dans le déluge, tentant d'enregistrer tout ce qu'elle disait, et elle ne put s'empêcher d'avoir l'impression de parler à quelqu'un de quatre-vingts ans. Cette fille dynamique détenait la sagesse d'Aberthol et Argon réunis, mais avec une vitesse et une énergie qui laissait Gwen avec le vertige. Gwen prit directement conscience qu'elle était dépassée par l'intelligence de cette jeune fille et son érudition – et c'était la première fois qu'elle se sentait ainsi, avec quiconque. C'était à la fois intimidant et vivifiant.

« Vous êtes une lectrice, vous aussi », dit Jasmine, tandis qu'elles passaient un angle, la menant le long d'encore un autre couloir de livres. « Je l'ai vu sur votre visage dès l'instant où je vous ai rencontrée. Vous êtes comme moi. Sauf que vous êtes accablée par votre Royauté. Je le comprends. Cela a dû être terrible. Plus de temps pour lire, je présume. C'est probablement la pire part d'être Reine. Vous adorez probablement cet endroit. »

Gwen sourit.

« Comment fais-tu ça ? » dit Gwen. « Tu lis dans mon esprit. »

La fille rit, frivole.

« Il est aisé de repérer un autre lecteur. Il y a un air distant dans vos yeux, comme si vous étiez perdu dans un autre monde. Un signe révélateur. Vous vivez dans un monde plus intense, plus glorieux que le nôtre, tout comme moi. C'est un monde d'imagination. Un monde de théâtre magnifique, où tout est possible, où les seules limites sont notre imagination. »

Jasmine soupira.

« Notre monde, ici et maintenant, est si prosaïque », ajouta-t-elle. « Forgerons et bouchers et chasseurs et guerriers et chevaliers – terriblement inepte. Tout ce qu'ils veulent est ce tuer les uns les autres, surpasser l'autre dans des joutes et autres. Épouvantable. Redondant, aussi. »

Elle soupira, tournant le long d'un autre couloir.

« Les livres, de l'autre côté », continua-t-elle, « sont infinis. Lire un livre, si vous me posez la question, est plus chevaleresque que de tuer un homme. Et cela offre un monde bien plus intéressant à explorer. Il est dommage que notre société estime plus les tueurs que les érudits. Après tout, sans livres, comment l'armurier pourrait-il savoir comment forger une armure ? Le forgeron marteler une épée ? Comment le cordonnier pourrait-il

savoir comment réparer un fer à cheval, ou un ingénieur construire une catapulte ? Et comment le Roi pourrait-il savoir contre qui il a combattu s'il était incapable de lire, incapable, au moins, d'identifier la bannière de l'autre côté du champ de bataille ? Comment ses hommes sauraient-ils qui tuer ? »

« Les chevaliers ne s'affrontent pas dans le vide », poursuivit-elle. « Ils sont plus endettés envers nous lecteurs, envers nos livres, qu'ils ne l'admettront jamais. Je postule qu'un guerrier a besoin de livres pour survivre, bien plus que d'armes. »

Elle se hâta de descendre une volée de marches, Gwen juste derrière elle essayait de suivre le rythme.

« Et pourtant, nous sommes là, traités comme des citoyens de troisième classe, relégués dans nos bibliothèques. Dieu merci je suis une fille. Si j'étais un garçon, je serais en train de perdre mon temps sur le champ de bataille là maintenant, et je raterais tout cela. »

Elle passa un coin, s'arrêta, fit un geste dramatique, et Gwen regarda dans la pièce, qui lui coupa le souffle. Gwen se trouvait debout dans une vaste chambre, dont les plafonds s'élevaient à une trentaine de mètres, en forme d'énorme cercle, avec des colonnes de marbre qui s'étiraient tous les trente mètres, et des marches menant à un sol de marbre étincelant et des dizaines de tables dorées. Sur chacune de ces tables se trouvaient des piles de livres, de toutes les tailles et formes, certains aussi gros qu'une table entière. La pièce était éclairée par une série interminable de chandeliers, décorés de cristal.

Gwen se tint là, en admiration face à cette vue, pendant que Jasmine bondissait dedans, manifestement à l'aise là, comme s'il s'agissait de son salon personnel.

« Ceci est la salle de lecture principale », expliqua-t-elle en chemin, Gwen suivant lentement, admirant tout cela. « Parfois j'aime me cacher dans de petits coins ou recoins quand je lis – mais je passe la plupart du temps à lire ici. Cet endroit est vide tout le temps de toute manière, donc où je lis importe peu. Mais parfois, lire dans une pièce différente vous donne un sentiment différent vis-à-vis du livre, vous ne pensez pas ? »

Gwen jeta un œil à toutes les tables, confuse.

« Je ne comprends pas », dit-elle. « Si personne n'utilise cette pièce à part toi, que font tous ces livres sur toutes ces tables différentes ? On dirait qu'une armée utilise cette pièce tous les jours. »

Jasmine rit, ravie.

« Vraiment ? » répondit-elle. « Désolée. Je sais que je suis désordonnée. Je ne suis pas douée pour ranger mes livres. »

Gwen la dévisagea, sidérée.

« Es-tu en train de dire que toi seule lis tous ces livres ? », demanda-t-elle avec incrédulité en regardant les centaines de volumes étalés sur une dizaine de tables, tous ouverts, dans divers états.

Jasmine sourit.

« Il n'y en a pas tant que ça », répondit-elle, réservée. « Ce sont

seulement mes préférés. J'ai en fait pris comme résolution de lire bien plus cette année. »

Jasmine bondissait de table et table, oubliant Gwendolyn, déjà préoccupée par les livres devant elle. Elle plongeait quasiment dans la pièce, se précipitant vers la table la plus proche, saisit un énorme livre et chercha dans ses pages. Gwen observa avec stupéfaction Jasmine tourner les pages à la vitesse de l'éclair. Gwen n'avait jamais vu quiconque lire si vite. Jasmine fredonnait pour elle-même tout en lisant, perdue dans le livre, comme si elle avait oublié que Gwen était dans cette pièce.

En quelques instants seulement, elle le finit.

Elle se tourna vers Gwen, un sourire sur son visage.

« Une des histoires les moins ennuyeuses », dit Jasmine en soupirant. « Je me plonge réellement dans les histoires, mais je savais que vous veniez, et je savais que vous voudriez savoir, et je voulais être préparée. Je présume, bien évidemment, que vous souhaitez tout savoir à propos de l'histoire de l'Anneau, à propos de nos ancêtres communs. C'est la nature humaine après tout, n'est-ce pas ? Les gens ne veulent-ils pas toujours en savoir à propos d'eux-mêmes ? »

Jasmine la regarda avec un éclat dans les yeux et Gwen sourit, son esprit vacillant avec tous les mots de Jasmine, tentant toujours de tout intégrer. Elle tendit le bras et posa une main sur ses épaules.

« Tu es un être humain surprenant et extraordinaire », fut tout ce que Gwen, sans voix, put dire. « Si je devais avoir une fille un jour, j'aimerais qu'elle soit tout comme toi. »

Pour la première fois, Jasmine se détendit, rayonnant de fierté, et elle se pressa vers elle puis enlaça rapidement Gwen. Puis elle tourna les talons et retourna à ses livres, en ouvrant un autre.

Gwen s'approcha, se pencha au-dessus d'elle, et commença à lire par-dessus son épaule. Ce livre, démesuré et relié de cuir, était rédigé dans l'ancienne langue de l'Anneau et, par chance, c'était un langage que Gwen pouvait bien comprendre, il lui avait été inculqué depuis sa naissance par Aberthol et d'autres. Gwen se sentait excitée d'être là, dans cette maison des livres sacrée et calme. Elle pourrait rester dans cette bibliothèque pendant des heures, bloquer à l'extérieur tous les ennemis du monde. Il n'y avait rien qu'elle puisse préférer plus.

Mais tandis qu'elle essayait de lire, Jasmine tournait les pages si vite qu'il était dur pour Gwen de suivre son rythme.

Jasmine le finit rapidement, le referma, et prit encore un autre livre.

« Je vais vous épargner sa monotonie », dit-elle ? « L'essentiel de ce livre est que les ancêtres de la Crête et de l'Anneau étaient communs. Mais vous savez déjà cela. Ce livre se concentre plus sur leur séparation. Des choses relativement ennuyeuses. »

« Dis-moi », dit Gwen, avide de savoir.

Jasmine haussa les épaules, comme si tout cela était notoire.

« À un moment, il y a peut-être sept cent ans, les chemins se sont séparés. Un exode de masse depuis la Crête. Votre côté de la famille a quitté ce lieu, traversé la Grande Désolation, d'une manière ou d'une autre a fabriqué ou trouvé des navires et traversé la mer. Bien sûr il y a eu une poursuite de la part de l'Empire, et beaucoup des vôtres ont péri, soit dans la Désolation, les jungles, ou la mer. Beaucoup de ceux qui sont arrivés en premier dans l'Anneau, aussi, n'ont pas survécu. La plupart ont été tués dans ce qu'il me semble que vous appelez les "Terres Sauvages". »

Gwen la fixa des yeux, stupéfaite par l'histoire.

« Oui », dit Gwen. « La terre au-delà du Canyon, bordant l'extérieur de l'Anneau. »

Jasmine opina.

« Le principal défi que votre peuple a affronté était de construire un pont pour enjamber le Canyon. Le premier pont fut la Traversée Occidentale. Trois autres suivirent. Cela prit mille ouvriers et mille jours pour creuser la pierre. Les bêtes tentèrent de traverser, elles aussi, mais les vôtres furent capables de garder le pont. D'autres bêtes descendirent dans le Canyon pour grimper de l'autre côté – mais les hypothèses disent qu'elles ont été tuées par les créatures qui vivaient en contrebas. »

Gwen écoutait, captivée, son esprit fourmillant de questions, mais elle ne voulait pas l'interrompre.

Jasmine soupira.

« Bien sûr, pour ceux qui y sont arrivés », poursuivit-elle, « l'Anneau originel n'était pas un endroit facile. Il était rempli de monstres féroces à l'intérieur comme à l'extérieur, ses terres étaient sauvages, et ses Highlands insurmontables. Presque immédiatement, il y eut une division entre les provinces Occidentales et Orientales, qui je crois ont évolués en les royaumes Occidentaux et Orientaux. L'Est était moins fertile, plus aride, et son climat plus dur. Des tribus sauvages vivaient là, qui, il me semble, formèrent la base du Royaume Oriental. »

« Ce ne fut que quand votre peuple pu sécuriser le Canyon que les choses changèrent. Et cela, en retour, ramène à ce qui peut-être importe le plus dans votre histoire : l'histoire du Bouclier et l'Épée de la Destinée. Sans le Bouclier, l'Anneau n'était qu'un autre lieu indéfendable, une autre île, un endroit aussi peu sûr et hostile que le reste du monde. Mais ce fut la magie des premiers grands sorciers qui forgea le Bouclier, qui posa les fondations pour la survie de votre peuple. »

Gwen n'avait jamais été autant immergée dans un récit ; elle avait lu des histoires toute sa vie durant, mais n'avait jamais rien entendu de cela. Elle se demanda quels précieux volumes ils avaient ici dans la Crête et dont son peuple manquait dans l'Anneau.

« Dis-moi en plus », dit Gwendolyn.

Soudain, des cloches d'église sonnèrent, étouffées, quelque part à l'extérieur des murs, et Jasmine leva les yeux, distraite pour la première fois.

Gwendolyn vit son expression s'assombrir, et se demanda pourquoi.

« Je ne peux pas supporter leur bruit », dit-elle. « Elles sonnent sans cesse. »

Gwen était confuse.

« Pourquoi ? Qui les sonne ? Ne sont-ce pas là les cloches de l'église ? »

Jasmine secoua la tête.

« J'aurais aimé », répondit-elle. « Ce sont les cloches de la Tour. Les cloches de la fausse religion, le culte qui détient mon frère et ma sœur en otage. Pas physiquement, bien sûr, mais intellectuellement, spirituellement – et ces liens sont pires que des chaînes. Je les aime tous deux tendrement, et je donnerais n'importe quoi pour les récupérer. »

Jasmine avait soudainement changé de sujet, avait oublié l'histoire de l'Épée de la Destinée et le Bouclier, et Gwen réalisa quelque chose à propos d'elle : sa capacité de concentration était limitée. Son esprit fonctionnait si vite qu'elle changeait de sujet avec une dextérité alarmante. Elle était brillante, mais elle était dispersée. Gwen voulait toujours en savoir désespérément plus quant au Bouclier et l'Épée de la Destinée – mais elle devrait le laisser pour un autre moment. Après tout, elle était venue la voir d'abord à la requête du Roi, pour en découvrir plus à propos de la Tour.

« Parle-moi de tes frères et sœurs », dit Gwendolyn, avide d'en savoir plus.

« Que vous ont dit Mère et Père ? » demanda-t-elle.

« Pas beaucoup », répondit-elle.

Jasmine secoua la tête.

« Bien sûr que non. Ils craignent ce qu'ils ne connaissent pas et ont honte de ce qu'ils ne comprennent pas. Comme la plupart des gens. Des provinciaux, non ? »

Gwen la regarda, sans comprendre réellement.

« Mon frère », poursuivit-elle, « a subi un lavage de cerveaux. Il a toujours été zélé dans toutes ses passions, et hélas, ils ont trouvé le mauvais sujet. Ma sœur, eh bien...c'est plus compliqué. Elle est née comme elle est. Elle a toujours été perdue pour nous, de sa propre façon. Mais maintenant – elle est parmi eux. »

Gwen luttait pour comprendre.

« Elle est catatonique », expliqua Jasmine, voyant l'expression confuse de Gwen. « Elle regarde fixement par la fenêtre, ne dit pas un mot. Depuis sa naissance. Notre *noble* peuple de la Crête, avec leur culture de la perfection, ou guerriers ou chevaliers et toutes ces inepties – ont honte d'elle. Écœurant, vraiment. C'est le plus grand défaut de mes parents, si vous me le demandez. Quiconque n'est pas parfait est considéré comme une menace à notre société. Mais j'aime tendrement ma sœur – je l'ai toujours aimée. J'ai toujours trouvé un moyen de communiquer avec elle. Elle a ses propres manières, elle aussi – il faut juste être ouvert pour l'entendre. »

Gwen commençait à comprendre, et éprouva de la tristesse pour eux tous.

« Ton père m'a demandé de leur rendre visite », dit Gwen. « Pour tenter de les ramener. »

« Une cause perdue », soupira Jasmine. « Vous ne pouvez pas emprunter les canaux de l'esprit. »

« Mais il pense aussi que la Tour détient un indice. Qu'elle garde quelque chose – un savoir ancien, une histoire secrète. »

Jasmine soupira et détourna le regard, et pour la première fois elle demeura silencieuse pendant un très long moment, le regard vitreux perdu au loin, comme si elle débattait de quelque chose de capital.

« Cette rumeur a persisté pendant des siècles », dit-elle. « Beaucoup croient que les Chercheurs de Lumière dissimulent les livres perdus. Ces livres, je ne les ai jamais vus – je n'ai même jamais vu de preuves de leur existence. J'ai supplié mon frère plusieurs fois, et ma sœur : s'ils existent, je donnerais n'importe quoi pour les lire. Mais ils insistent sur le fait que non – ou au moins, ils ne les ont jamais vus. Et même s'ils sont réels, même s'ils sont cachés quelque part dans les entrailles de la Tour, qui peut dire s'ils recèlent vraiment le grand remède pour notre destin auquel ils s'attendent ? »

Elle soupira.

« Ce n'est qu'un autre des rêves de mon père », continua-t-elle. « Peut-être est-ce en lien avec son âge ? Son désir profond pour le retour de ses enfants ? »

Gwendolyn regarda au loin, se sentant déçue par toute la conversation, tentant de tout absorber. Le savoir de Jasmine était étourdissant, et Gwen se figura qu'il faudrait des mois pour comprendre complètement tout ce qu'elle disait. C'était la première fois qu'elle se sentait ainsi, tellement plus à la hauteur intellectuellement, et c'était une expérience déstabilisante.

Jasmine avait dû sentir sa tristesse, car elle la regarda avec compassion, et posa une main sur son poignet.

« Assez de la Tour », dit-elle. « Vous irez là et verrez par vous-même. Mais j'ai vu dans vos yeux ce qui vous trouble réellement. Thorgrin et Guwayne, n'est-ce pas ? »

Gwen la dévisagea, de l'espoir dans les yeux, se demandant comment elle savait.

« Argon ne vous a-t-il rien dit ? » demanda Jasmine.

Gwen la regarda, confuse.

« Argon ? » répéta-t-elle. « Me dire quoi ? Il est malade. Il ne réagit pas. »

Jasmine secoua la tête.

« Plus maintenant », répondit-elle. « Nos guérisseurs sont très bons dans ce qu'ils font. Son rétablissement a commencé. Il est conscient en ce moment même. »

Gwendolyn la scruta des yeux, emplie d'espoir, ravie.

« Comment le sais-tu ? » demanda-t-elle, décontenancée.

Jasmine sourit.

« Tout ce qu'il se passe dans cette cour est transmis par corbeau. Je suis connue pour être assez curieuse. »

Gwen l'examina, stupéfaite.

« Que sait Argon ? » demanda Gwen.

« Les anciens », dit Jasmine, « ils détiennent bien des secrets, depuis la nuit des temps. Aussi un grand savoir, duquel ils ne parlent pas. »

Elle regarda Gwendolyn de plus près.

« Parlez à Argon », dit-elle. « Posez-lui des questions à propos de Thorgrin. À propos de Guwayne. Demandez-lui ce qu'il dissimule. Je suis certaine que cela vous surprendra, même vous. »

Chapitre seize

Kendrick se tint prêt alors que les griffes acérées du Grimpeur d'Arbres fondaient vers son visage avec une vitesse étourdissante. La créature avait bondi depuis l'arbre nouveau si rapidement, plongeant sur lui avant même que Kendrick ait eu une chance d'agir. Ses griffes étaient aussi longues que son corps, aiguës et fines comme un rasoir, et la bête, ressemblant à un grand paresseux, avec un corps poilu, de perçants yeux jaunes et des crocs acérés, était là pour le sang. À l'évidence il avait déjà piégé bien des voyageurs inconscients sous cet arbre.

Kendrick savait que dans un instant il serait décapité, et sa dernière pensée, avant qu'il ne l'atteigne, était qu'il serait dommage de mourir là, au milieu de nulle part, loin de Gwendolyn et de tous ceux qu'il connaissait et aimait.

Alors que Kendrick se préparait au coup, un fracas métallique s'éleva soudain, et Kendrick vit Brandt, debout à côté de lui, bloquant les griffes de la créature avec son épée. Au même moment Atme s'avança et plongea son épée droit à travers son cœur.

Elle laissa échapper un horrible hurlement strident et recracha en toussant une substance jaune sur Kendrick en s'effondrant sur le sol, morte.

Soudain, le ciel fut empli des terribles cris de ces choses. Elles sonnaient comme un chœur de singes tandis qu'elles plongeaient depuis l'arbre, leurs longues griffes balayant les airs, des dizaines d'entre elles s'abattant sur le groupe d'hommes.

Kendrick, reconnaissant envers Brandt et Atme pour avoir sauvé leur vie, entrèrent en action, déterminé à leur rendre la pareille. Il vit une des bêtes bondir, griffes déployées, vers le dos de Brandt, et il poussa ce dernier sur le côté, fit un pas en avant et lança son épée. Elle tournoya dans les airs avant de transpercer la créature dans le torse. Elle s'effondra au sol juste avant d'atteindre Brandt, morte.

Kendrick repéra une autre bête du coin de l'œil, venant vers Atme, et il picota, dégaina son autre épée courte et la frappa au vol, tranchant sa tête avant qu'elle ne puisse plonger ses crocs dans la nuque de son ami.

Un hurlement strident empli l'air et Kendrick tourna les talons pour voir un des membres de l'Argent crier tandis qu'une créature s'agrippait à son dos et plongeait ses dents dans l'arrière de son épaule. Kendrick se précipita et utilisa la garde de son épée pour l'enfoncer dans sa gueule, l'assommant – puis il pivota et entailla une autre créature alors qu'il abattait ses griffes vers le visage d'un de l'Argent.

Tout autour de lui ses hommes suivirent son exemple, se mirent en action. Ils frappaient les créatures, les affrontant une à la fois pendant qu'elles descendaient. Ils les abattaient, mais ils recevaient aussi des coupures et des morsures en même temps. Les créatures étaient simplement trop rapides pour être repoussées. Le combat était sanglant ; pour chaque créature qu'ils tuaient,

un de ses hommes subissait une blessure épouvantable. Ceux qui avaient une armure épaisse l'utilisèrent sagement à leur avantage, levant gantelets et boucliers pour parer les coups.

Kendrick fit tourner son gantelet et frappa une créature avant qu'elle ne l'atteigne ; ensuite il leva son bouclier, le balança dans un grand arc, et en frappa trois autres dans les airs. Pendant un instant il se sentit optimiste – mais après il regarda vers le haut et vit une réserve apparemment infinie de ces créatures, tombant encore de l'arbre nouveau. Ils étaient tombés droit dans le nid de ces choses et, manifestement, ces créatures n'avaient pas l'habitude de laisser des visiteurs partir sans payer un prix mortel. Il savait que quelque chose devait être fait. Ses hommes subissaient bien trop de blessures, et à ce rythme, ils allaient devenir trop faibles pour gagner.

Kendrick réfléchit rapidement, et il se souvint du long fléau sur sa selle, celui qu'il réservait aux tournois ; il avait une chaîne plus longue, de quatre mètres et demi, avec trois boules de métal cloutées à son extrémité. C'était une arme mortelle, une qu'il utilisait rarement lors de batailles, car il y avait un risque qu'il s'enchevêtre. Mais dans une situation telle que celle-ci, c'était exactement ce dont il avait besoin.

Kendrick s'en saisit, sa longue chaîne cliqueta quand il le balança au-dessus de sa tête, tournoyant et prêt à infliger des dégâts. Mais à peine l'avait-il soulevé qu'il sentit une douleur cuisante à l'arrière de son épaule et entendit un cri dans son oreille. Il sentit le poids d'une de ces créatures atterrissant sur lui, s'accrochant à son dos, plongeant ses crocs dans son épaule, son souffle chaud dans son oreille. Il tenta de l'empoigner, mais il ne pouvait pas l'atteindre.

Kendrick hurla de douleur, tomba à genoux, quand tout aussi rapidement sa souffrance fut soulagée. En couinant, la créature partit dans les airs. Kendrick leva les yeux pour voir Koldo, tenant une épée, la bête empalée dessus, morte.

Kendrick, reconnaissant envers lui, ne perdit pas de temps. Il se remit debout de toute sa hauteur et balança son fléau dans un large arc de cercle, visant haut pour ne pas toucher les siens. Les trois boules cloutées sifflèrent tout en traversant les airs, et percutèrent plusieurs créatures ; elles les déchiraient avec un floc, leurs pointes aiguisées comme des rasoirs transperçant leur chair. Les créatures tombèrent des airs et dégringolèrent au sol, une d'elles fut tuée juste avant de pouvoir atterrir sur le dos de Koldo.

Kendrick se tourna et fit tournoyer son fléau dans des cercles de plus en plus larges, encore et encore, se précipitant dans la cohue et abattant les créatures dans le ciel. Leurs cris perçants emplissaient les airs pendant qu'il abattait une à la fois, dans toutes les directions, comme des mouches.

Rapidement, un tas de carcasses s'empilèrent à ses pieds.

Kendrick regarda vers le champ de bataille et vit Naten pousser un cri, puis lâcher son épée. Deux créatures étaient sur lui, une mordant son poignet et l'autre son cou. Une troisième se jetait vers son visage. Kendrick savait que

dans une seconde, il serait mort.

Pendant un instant Kendrick hésita, se remémorant à quel point Naten l'avait misérablement traité. Mais ensuite il chassa son hésitation – son code d'honneur lui imposait dans le sauver, peu importe la façon dont il se comportait. Kendrick combattrait jusqu'à la mort pour toute personne avec qui il se battait, qu'il le mérite ou pas.

Kendrick se précipita en avant pour sauver la vie de Naten, frappant de toutes ses forces ; son sens de la visée fut juste, et il réussit à faire tomber les créatures de lui, une à la fois, à chaque balancement. Réalisant qu'il ne les tuerait pas toutes à temps, Kendrick changea de main avec son fléau, dégaina sa courte lance avec sa main libre et la lança. Elle s'éleva dans les airs et transperça la créature visant le visage de Naten, le sauvant juste à temps.

Un grand cri strident emplit les cieux et toutes les créatures, en une seule action coordonnée, commencèrent à se retirer, se hissant vers le ciel, à nouveau vers l'arbre nouveau, comme des corbeaux, se massant haut dans les branches. Elles émettaient d'étranges pépiements tout en restant assises là, les yeux baissés sur Kendrick et son fléau, pleines d'hésitation.

Un calme tomba sur le champ de bataille, pendant que les hommes de Kendrick faisaient le point et pensaient leurs blessures, groggant à cause des morsures et éraflures. Personne ne 'en était tiré indemne.

Quand Kendrick parcourut les hommes de la Crête du regard, il observa quelque chose de différent dans leurs yeux cette fois : du respect. Ces hommes de la Crête, auparavant si méfiants envers lui, le regardaient à présent différemment. Il avait gagné leur respect.

Tous sauf un.

Naten le dévisagea seulement froidement, puis lui tourna le dos et s'éloigna. C'était une étrange gratitude, pensa Kendrick, pour lui avoir sauvé la vie.

Koldo et Ludvig vinrent à côté de lui.

« Vous vous êtes battus vaillamment », dit Koldo. « Vous les hommes de l'Anneau avaient prouvé votre valeur. »

« Vous avez sauvé la vie de nos hommes aujourd'hui », ajouta Ludvig.

« Pas vraiment », répliqua une voix sombre.

Kendrick se retourna pour voir Naten debout là, regardant un corps en fronçant les sourcils.

« Il n'a pas sauvé la sienne », ajouta-t-il.

Kendrick remarqua un soldat mort, un homme de la Crête qu'il ne reconnut pas, gisant là, l'armure sanglante, les yeux ouverts, fixés vers le ciel, couvert de bien trop d'écorchures et de morsures.

« Nous l'enterrerons avec les honneurs », dit Kendrick, attristé par la perte.

Naten lui lança un regard furieux.

« Nous n'enterrons pas nos morts, étranger », dit sèchement Naten.

« Pas dans la Crête. Nous ramenons chacun des nôtres pour une incinération

sacrée à l'intérieur de la Crête. Et n'oubliez pas : il ne serait pas mort sans vous. »

Kendrick, étonné par sa froideur, regarda pendant que les autres soldats ramassaient le corps et le mettaient en travers d'un cheval. Les pépiements des créatures atteignait un nouveau crescendo, et Kendrick leva les yeux vers elles ; elles leurs jetaient des regards noirs.

« Les balais sont tous attachés », annonça Koldo. « Il est temps de faire demi-tour. »

Alors qu'ils remontaient sur leurs chevaux, un des hommes de Naten regarda en arrière par-dessus son épaule vers l'arbre tremblant.

« Des Grimpeurs d'Arbres », dit-il avec gravité, secouant la tête. « Un mauvais présage. Notre mission est maudite. »

« Rien n'est maudit », dit sèchement Ludvig.

« Elle est maudite, mon seigneur », dit-il. « C'était supposé être une mission de routine, pour couvrir la piste. Maintenant nous sommes là, tous blessés, un des nôtres mort. Vous le savez aussi bien que moi, nous ne reviendrons jamais dans la Crête. »

Alors que Kendrick était assis sur son cheval, contemplant les soleils couchants, dans la direction de la Crête, quelque part là à l'horizon, il commença à le sentir lui aussi ; un pressentiment rampant s'installait, le sentiment d'une perte en suspens, d'une mission simple allant vraiment de travers. Il pouvait le sentir, comme poids sur l'estomac.

Et, d'une manière ou d'une autre, lui aussi sentait qu'ils ne reviendraient jamais.

Chapitre dix-sept

Darius se tenait au centre d'une petite cour circulaire, encadrée par des murs de pierre, et faisait face à l'homme mystérieux à l'opposé de lui, dubitatif. Cet entraîneur pour l'Empire, cet homme qui était intervenu et lui avait sauvé la vie, se tenait là maintenant, dans sa simple robe brune, avec son simple bâton, et Darius ne savait pas que faire de lui. Deklan, c'est ainsi qu'il s'était présenté. D'un côté, il lui avait sauvé la vie, et pour cela, Darius se sentait éternellement reconnaissant ; de l'autre, Darius n'avait aucune idée de la raison pour laquelle cet homme avait dérogé à ses manières pour lui, et ce qu'il voulait. S'avèrerait-il cruel, comme tous les autres ?

Deklan dévisageait Darius en retour et l'examinait comme s'il le connaissait. Il considérait Darius avec respect, le regardant comme un guerrier le ferait, et Darius ne comprenait pas pourquoi. Cet homme, lui aussi, était si mystérieux, tellement déplacé ici dans l'Empire, avec sa cape brune et son simple bâton. Darius n'avait jamais vu un homme se battre ainsi, faire tomber tant de soldats avec une arme aussi simple. Il était le combattant le plus agile que Darius ait jamais vu, et il sentait qu'il pouvait apprendre beaucoup de lui.

Daklan se tenait là, si calme, le fixant du regard, comme s'il attendait quelque chose dans le silence, et Darius ignorait ce que faire ou dire. Après tout, cet homme servait clairement l'Empire – et cela signifiait qu'il se préparerait soit à tuer Darius lui-même, ou préparerait Darius pour l'arène – deux choses qui équivalaient à la même chose : la mort.

Pendant que Darius observait, circonspect, l'homme fit un pas en avant et retira un petit trousseau de clefs de sa ceinture. À la surprise de Darius, il déverrouilla chacune de ses entraves. Immédiatement, les lourdes chaînes tombèrent au sol et Darius, qui se sentait allégé de plusieurs tonnes, se frotta les poignets et les chevilles, n'ayant pas réalisé combien elles l'avaient alourdi.

Ensuite, Deklan le surprit encore en tirant une épée affûtée de sa ceinture, en tendant le bras et en la donnant à Darius, garde d'abord.

Darius la fixa du regard, ignorant s'il s'agissait d'un piège.

« Pourquoi me donneriez-vous une épée ? » demanda Darius. « Je pourrais vous tuer avec. »

Deklan sourit seulement.

« Tu ne le feras pas », répondit-il.

Darius baissa les yeux, le regard fixé dessus, puis lentement tendit la main et saisit la garde ; cela faisait du bien d'avoir à nouveau une épée.

« Vous avez défait mes chaînes, dit Darius. « Pourquoi ? »

Deklan sourit.

« Tu n'as rien à craindre de moi », dit l'homme. « C'est bien plus dangereux pour toi à l'extérieur de ces murs qu'à l'intérieur. Tous mes confrères soldats te tueraient avec plaisir, alors que je suis le seul à vouloir te

garder en vie. »

« Mais pourquoi ? » demanda Darius.

Deklan s'éloigna de trente centimètres de Darius et l'examina.

« C'est ma tâche d'entraîner ces garçons pour se battre dans l'arène.

Pas un n'a survécu. Je prolonge leurs vies, mais je ne les sauve pas. Pourtant en toi, je reconnais quelque chose de différent. Un garçon qui peut, peut-être, survivre. »

Darius le regarda en retour, sceptique.

« Je reconnais en toi », poursuivit-il, « un garçon qui est aussi un homme, et qui mérite une chance de se battre. Un garçon avec l'esprit d'un guerrier qui ne devrait pas être tué dans une cour, avec ses entraves et des chaînes sur lui. »

« Donc vous avez protégé ma vie seulement pour faire de moi un meilleur combattant, pour que ceux dans l'arène puissent avoir plus de plaisir à me regarder mourir ? » demanda Darius, agacé.

Darius, écœuré, jeta l'épée au sol, elle atterrit dans la poussière avec un cliquetis et un petit nuage. Il fixa l'homme du regard avec un air de défi.

Deklan, surpris, secoua lentement la tête, puis lui tourna le dos et décrit un cercle dans la cour.

« Que tu perdes rapidement la vie ou périsse en te battant est ta décision », poursuivit-il. « Je t'offre de te donner une chance. Une chance. Et c'est le plus grand cadeau que je puisse de faire. Assez de bavardages » dit-il en lui faisant face.

Darius le dévisagea, les yeux baissés sur l'épée dans la poussière, en débattant.

« Si je vous tue », dit Darius, « vous serez incapable d'entraîner ces garçons. Ils mourront plus tôt, les jeux ne seront pas aussi excitants – et peut-être l'Empire les fera cesser en fin de compte. »

Deklan sourit.

« Si seulement l'Empire était si gentil », répondit-il. « La mort les contente, qu'elle soit rapide ou lente. Je ne suis qu'un rouage insignifiant dans une machine bien plus grande que nous deux. Mais si tu crois que je suis l'ennemi, alors défoule-toi sur moi. Combats-moi. Viens ici et apprend comment te battre vraiment. À moins que tu n'aies peur. »

Darius brûlait d'indignation, et il fit un pas en avant, frottant ses poignets à cause des marques des entraves, se baissa et prit l'épée.

Il examina la lame aiguisée, et reporta son regard sur l'homme tenant un simple bâton.

« J'ai une lame d'acier », dit Darius, « et j'ai tué bien plu d'hommes que vous. Vous n'avez qu'un bâton. Ce n'est pas moi qui devrais avoir peur. »

Deklan sourit.

« Alors vois si cette lame affûtée qui est la tienne peut endommager mon petit bâton. À moins que tu ne saches pas comment la manier ? »

Darius poussa un cri dans un élan de rage et chargea l'homme, ravi

d'avoir enfin une chance de déverser toute sa rage contenue sur quelqu'un.

Darius s'élança, brandit son épée haut, et l'abattit sur l'homme, qui se tint là parfaitement immobile, dans toute sa puissance.

Darius fut surpris de se retrouver à le dépasser en trébuchant, tandis que l'homme, à la vitesse de l'éclair, faisait un pas de côté au dernier moment.

Darius pivota et lui fit à nouveau face, furieux. Il cria et chargea encore.

Cette fois, Deklan le surprit non pas en reculant ou en faisant un pas de côté – mais plutôt en s'avancant pour aller à sa rencontre. En le faisant, Deklan leva son bâton sur le côté des deux mains, et vint si près qu'il attrapa les poignets de Darius alors qu'il abattait son épée, les frappant avec le bâton et amenant Darius à lâcher son épée.

Darius se pencha avec précipitation pour la récupérer, mais ce faisant, l'homme lui donna un léger coup au torse avec son bâton, le faisant tomber sur ses fesses.

Darius resta étendu sur le sol, humilié, les yeux levés vers l'homme – qui souriait et décrivait un cercle dans la cour avant de lui faire à nouveau face.

« Sais-tu la différence entre un chevalier et un maître guerrier ? » demanda Deklan.

« Un chevalier est galant, fier et courtois ; il est honorable et intrépide. Il charge au combat en un instant, et il montre de la grâce. Il ne succombe pas à ses craintes. »

Darius plongea vers son épée, tentant de la récupérer au sol, en pensant qu'il pourrait prendre Deklan au dépourvu ; mais ce dernier le vit venir, et il attendit jusqu'au dernier instant puis la heurta avec son bâton, l'envoyant hors de portée de Darius. Ensuite, il poussa Darius avec son pied dans ses côtes, l'envoyant rouler.

Deklan lui sourit, imperturbable.

« Un maître guerrier, d'un autre côté », poursuivit-il calmement, « est toutes ces choses et plus. Il est le tout premier au combat – et parfois le dernier. Il n'est pas prédictible, comme les autres ; il a son propre code. Il a internalisé les règles du combat et les a fait siennes – et les a transformées en son propre code. Son objectif primaire est, toujours, de gagner. »

« Tu peux toujours sentir un maître guerrier : il est très calme. Il n'a besoin de manier qu'une seule arme simple. Il n'a pas besoin de prouver quoi que ce soit à quiconque. Il peut paraître immobile – mais quand le temps vient, il frappera, de la manière la plus inattendue, comme un éclair. Comme une mouche à travers un lac. Vif, rapide et silencieux, tu ne seras même pas sûr qu'il était là. Et avec le plus petit contact de son arme, il peut faire plus de dégâts qu'une légion entière de chevaliers. »

Darius, enragé, bondit sur ses pieds, se précipita à travers la cour, empoigna l'épée, et se tourna pour charger Deklan – mais dès qu'il pivota, et fut surpris de voir Deklan juste derrière lui, maniant son bâton, et il lui balaya les pieds – l'envoyant atterrir par terre sur le dos.

« Ton problème », continua calmement Deklan, debout au-dessus de

lui, « est que tu es encore tout juste un chevalier. Cette arène est jonchée des corps de chevaliers morts. Je les ai tous entraînés. C'est le foyer des braves, une joute de chevaliers. La voie du chevalier est de jouter, de concourir, de faire ses preuves tout le temps. Plus que tout, de s'améliorer. Et ce qui est nécessaire pour survivre ici n'est pas seulement un chevalier, mais un guerrier. Un *maître* guerrier. »

« Et comment sauriez-vous ce qui est nécessaire pour survivre, si personne ne l'a jamais fait ? », demanda Darius, encore furieux, essuyant du sang de sa lèvre tout en bondissant sur ses pieds et en levant son épée. Il s'élança et frappa rapidement vers le bas – mais Deklan, cette fois, tourna son bâton sur le côté et détourna la pointe affûtée de la lame. Tandis que Darius frappait, repoussant Deklan, ce dernier déviait les coups, de gauche à droite, de gauche à droite, l'épée claquant sur le bâton mais sans jamais l'endommager.

Deklan ne transpira pas une goutte, gardant son équilibre et son calme jusqu'à ce qu'il en ait assez – ensuite il tendit le bras sur le côté, fit tourner son bâton à l'oblique et heurta le poignet de Darius, envoyant son épée voler dans les airs. Dans le même mouvement il fit tourner le bâton et frappa Darius sur le côté de la tête, l'envoyant tomber au sol en titubant.

Darius, haletant, battu, se sentait plus mal assuré que jamais, et prit finalement conscience de la futilité d'affronter cet homme, qui était mille fois plus rapide, vif, plus fort, et plus mortel qu'il pourrait l'être un jour. Il leva les yeux dans le soleil et vit Deklan debout au-dessus de lui, main tendue.

Darius la prit et le laissa le tirer pour le remettre sur pieds.

« Je le sais », poursuit Deklan, « car je suis le seul survivant de l'arène. »

Darius le dévisagea, sidéré.

« *Vous ?!* » demanda-t-il. « *Vous* avez survécu ? »

Deklan ne dit rien, et Darius sentit le mystère entourant cet homme s'approfondir.

« Pouvez-vous m'entraîner ? » demanda Darius, essoufflé, plein d'espoir. « Pouvez-vous m'entraîner pour devenir un maître guerrier ? »

Deklan surprit Darius en tournant soudain le dos et en s'éloignant.

« Je peux montrer le chemin », dit-il. « Mais personne ne peut t'apprendre cela hormis toi. »

Alors que Darius regardait l'homme partir, il fut soudain empli d'une curiosité brûlante.

« Qui êtes-vous ? » cria Darius après lui.

Mais l'homme tourna et sortit par une porte de fer, laissant Darius seul dans la cour, écoutant seulement le son de sa propre voix résonnant vers lui – et se demandant pourquoi cet homme mystérieux, qu'il avait tout juste rencontré, paraissait si étrangement familier.

Chapitre dix-huit

Loti se réveilla avec le son d'un claquement métallique, bondit sur ses pieds et parcourut les alentours du regard en se demandant où elle était. Sa gorge était desséchée et ses yeux eurent du mal à s'ajuster à la pénombre alors qu'elle essayait de chasser les rêves de son esprit. Elle avait rêvé d'un voyage sans fin, de quitter la terre dans un charriot de fer, de tomber de falaises et d'atterrir quelque part dans l'océan.

Loti se réveilla sur ses gardes, regardant tout autour, et essaya de se souvenir. L'air était lourd ici, dur à respirer, de la poussière flottait dans l'air, et elle examina tout pour voir qu'elle était entourée de barres en fer. Elle était dans une cage, si basse de plafonds qu'elle se cogna la tête en essayant de se mettre debout – et se remit immédiatement à genoux. Elle observa autour d'elle et vit une dizaine d'autres corps étendus inertes sur le sol du désert. Elle se tourna et vit, au-delà des barreaux de la cellule, le désert poussiéreux, des vagues de chaleurs s'en dégageaient ; elle vit qu'elle était au centre d'un petit village animé, des chevaux et des attelages circulaient à toute allure, des esclaves étaient entravés et exposés partout. Elle entendit un bruit, et son cœur s'emplit d'effroi en réalisant qu'elle ne le reconnaissait que trop bien : un contremaître se tenait tout prêt, fouettant un esclave dans le dos.

Puis elle se remémora : sa mère. Elle les avait piégés, elle et son frère, les avait vendus en tant qu'esclaves à cette caravane. C'était un acte qu'elle ne pardonnerait jamais.

« Sœur », dit une voix.

Le cœur de Loti bondit en la reconnaissant, et elle se tourna pour voir son frère Loc, attaché derrière elle. Ses yeux s'emplirent de larmes de soulagement.

Ils s'enlacèrent, et elle le serra fort dans ses bras.

« Tu as dormi pendant toute la journée », dit-il. « Les marchands d'esclaves nous ont amené ici la nuit d'avant et nous ont jetés dans cet enclos à bétail. Maintenant nous attendons notre sort. »

Loti fut horrifiée par la réalité dans laquelle leur mère les avait plongés.

« Comment a-t-elle pu nous faire cela ? » demanda-t-elle.

Loc secoua tristement la tête.

« Elle devait avoir une raison », dit-il. « Elle a dû penser que c'était mieux pour nous. »

Loti secoua la tête, outrée ; Loc avait toujours été du côté de leur mère, quoi qu'elle ait fait.

« Mieux pour nous ? » demanda-t-elle. « Comment cela pourrait-il être mieux que quoi ce soit ? Nous sommes à nouveau des esclaves. »

Il haussa les épaules.

« Peut-être pensait-elle que si nous étions restés avec Darius, nos sorts auraient été pires. »

Le cliquetis des clefs se fit entendre, Loti se tourna et regarda avec

horreur un contremaître tirer brusquement plusieurs esclaves de la cellule, les empoignant par les chevilles et les trainant sur le sol. Avec un coup de pied et une poussée violente, les esclaves enchaînés furent envoyés vers les champs de travail – rejoignant des centaines d’autres qui cassaient des rochers.

Deux autres contremaîtres approchèrent de leur cellule, et Loti, brûlante de rage, sentit la dague cachée à sa taille. Elle ne succomberait pas à une vie d’esclave – plus jamais. Cette fois-ci, elle trépasserait en se battant.

Alors que les contremaîtres approchaient, elle se tourna vers Loc.

« Pas cette fois-ci », dit-elle avec une détermination inébranlable. « Je ne serais plus jamais à nouveau esclave. »

Loc tendit le bras, posa une main rassurante sur son poignet et secoua la tête dans l’obscurité.

« S’il te plaît, ma sœur. Ne le fait pas. Je t’en supplie. Pour moi. Garde ton combat pour une autre fois. Tu tueras l’un d’entre eux, et tu mourras. »

« Je mourrais de toute façon », dit-elle. « Et au moins je tuerais l’un d’eux. Pourquoi ne le devrais-je pas ? »

« Parce que », dit-il rapidement, pressant, « je veux en tuer *beaucoup*. »

Elle le dévisagea, surprise par sa réponse et par le sérieux dans ses yeux. Lentement, elle relâcha sa prise et remit la dague à sa taille.

« Comment ? » demanda-t-elle.

Les contremaîtres arrivèrent à la cellule, la déverrouillèrent, et alors qu’ils tendaient le bras pour extirper un autre esclave, cette fois Loc se précipita en avant.

« Nous voulons nous porter volontaires ! » s’écria-t-il.

Un silence stupéfait s’installa, tandis que les contremaîtres le scrutaient de la tête aux pieds avec mépris.

« Toi ? » demanda l’un en riant, se moquant de lui.

Loc rougit d’indignation :

« Ne faites pas attention à ma main », répondit-il. « Je peux miner aussi bien que n’importe quel homme. J’ai travaillé dans des mines toute ma vie. »

« Que fais-tu ? » lui chuchota Loti – mais il l’ignora.

« La mine ? » demanda le contremaître. « Tu sais que c’est un travail duquel la plupart des esclaves ne retournent jamais. Personne ne se porte volontaire pour ça. Neuf hommes sur dix ne reviennent pas. »

Loc opina.

« Je sais », répondit-il. « Et je suis volontaire. »

Les contremaîtres se dévisagèrent, puis un hocha de la tête à l’autre, et ils sortirent Loc et Loti en les poussant.

« Qu’as-tu fait ? » lui demanda Loti, alors qu’ils étaient emmenés.

Il lui sourit en retour, un sourire furtif qu’elle seule pouvait voir.

« Tu verras, ma sœur », répondit-il. « Tu verras. »

Chapitre dix-neuf

Erec se tenait debout dans le centre du village, un bras autour de la taille d'Alistair, et arborait un large sourire tout en se détendant pour la première fois, et se permettait de profiter des festivités prenant place tout autour de lui. Il était fier de voir ces villageois de l'Empire libérés de l'emprise de l'Empire, tous jubilants, dansant et poussant des acclamations tout autour de lui, des expressions de joie, telles qu'il n'en avait pas vu depuis des années. Ces gens avaient été opprimés et réduits en esclavage pendant si longtemps – il pouvait le voir sur leurs visages – et à présent le plus grand des présents leur avait été offert : la liberté.

De la musique résonnait dans l'air, ils jouaient des percussions et des cymbales tout en dansant, chacun agrippant l'autre, bras dessus bras dessous, en cercle. Erec sentit rapidement un villageois l'empoigner, un grand homme musculeux sans chemise, qui lui prit le bras et dansa en cercle. Erec se retrouva prit dans tout cela, riant en les rejoignant, pendant qu'une femme entraînait Alistair et dansait avec elle. Erec se sentit lui-même passer d'un partenaire à l'autre tandis qu'il baissait la garde et s'amusait. Il remarqua que tous ses soldats le regardaient, pour voir s'il était d'accord pour qu'ils se joignent à eux, et quand il fit un signe de la tête, tous se détendirent, eux aussi, et participèrent. Erec repéra son frère dansant à côté de lui, et il sentit que ses hommes méritaient une pause, et une chance pour célébrer leur suite de victoires.

L'oppression était une chose terrible, Erec le savait, et voir sa propre liberté arrachée en était peut-être la pire forme qu'il existe. La liberté, la capacité à maîtriser son propre destin, était plus que précieux – c'était l'essence de la vie elle-même. Ces gens, à présent libres, ne craignaient plus le danger, même s'ils vivaient sur une terre encerclée par l'Empire, ils étaient libres pour *ce moment*, et ce moment était tout ce qui importait. Qu'ils meurent plus tard ou non, ce moment faisait que leurs vies en valaient la peine.

Quand Erec fit une pause dans la danse, cependant, il jeta un regard vers sa flotte, ancrée sur la rivière à côté de ce village, et il ressentit un éclair d'inquiétude : au loin, dans l'obscurité de la nuit, il pouvait encore voir les flammes de ces navires en feu, illuminés dans la nuit, une douce lueur orange. Erec savait que c'était un bon signe – l'Empire luttait encore avec leur blocus. Mais il ignorait pendant combien de temps cela durerait, et il ressentit la responsabilité de continuer à avancer.

Alors que la dernière chanson déclinait, Erec emmena à part le chef du village, lui serra l'épaule, et le regarda dans les yeux.

« Nous sommes plus que reconnaissants pour votre hospitalité », dit Erec.

« C'est moi qui doit vous remercier », dit le chef. « Comment puis-je vous remercier ? C'est très sacré dans notre culture. »

Erec secoua la tête.

« Voir votre joie est assez comme récompense », dit-il. Erec soupira.
« Je déteste dire au revoir, mais nous devons vous quitter maintenant. Je crains que si nous n'avancions pas, l'Empire nous rattrape. »

Le visage du chef ne montra aucune inquiétude.

« Vous n'avez pas à vous inquiéter pour cette nuit, mon ami », répondit-il. « Les soldats de l'Empire ne navigueraient jamais sur ces eaux de nuit. Ils attendront le matin pour vous poursuivre. »

Erec le regarda, perplexe.

« Pourquoi ? » demanda-t-il.

« Les serpents », répondit le chef. « Là, dans ces eaux noires, il y a des serpents monstrueux, de la taille d'un bateau, qui font surface la nuit. S'ils sentent le mouvement de navires, ils les entraineront par le fond. »

Erec se tourna et examina les eaux assombries avec un respect renouvelé ; il ne vit aucun serpent, mais il prit le chef au mot. Les merveilles de ces terres de l'Empire ne cessaient pas de le fasciner.

« Restez cette nuit avec nous », ajouta le chef. « Vous nous feriez un grand honneur. Vous serez plus en sécurité ici – et nous voulons vous remercier, célébrer avec vous. »

Il tendit le bras et mit une boisson dans la main d'Erec, en prit une pour lui-même, et trinqua avec lui.

Erec hésita, puis finalement se pencha en arrière et ils burent ensemble. Erec sentit le spiritueux chaud lui monter à la tête, et pour la première fois depuis longtemps, il se sentit détendu.

Deux énormes lunes étaient suspendues au-dessus d'eux, illuminant la nuit, l'odeur de nourritures rôties était forte dans l'air, tous ses hommes étaient heureux et relaxés. Il hocha de la tête et sourit.

« Nous attendrons, mon ami. Cette nuit, nous célébrons. »

*

Erec marchait avec Alistair dans la nuit étoilée, tous deux se tenant la main, s'éloignant du bruit et de l'agitation des célébrations du village, après des heures à danser, manger et boire. Erec se sentait léger, l'alcool fort lui montait à la tête, et pendant qu'il tenait la main d'Alistair, ils avançaient à travers les buissons, se dirigeant vers la rivière. Ils avaient été pris dans un flux constant depuis leur départ des Îles Méridionales, et il voulait un peu de temps seul avec elle.

Erec admira les cieux et vit que les deux lunes gigantesques étaient depuis longtemps passées, le ciel était à présent noir, et avaient été remplacées par d'innombrables étoiles étincelantes, jaunes, rouges et vertes, ponctuant la nuit, fournissant presque autant de lumière que les lunes. C'était la première fois que lui et Alistair étaient seuls depuis il ne savait combien de temps. Alors qu'il pensait à leur passé, à la manière dont elle lui avait sauvé la vie, il

se sentit coupable qu'ils n'aient pas eu le temps de se marier.

« Ne pense pas que j'ai oublié à propos de notre mariage », dit-il. « Un jour bientôt, je te le promets, cela viendra. »

Alistair lui sourit en retour.

« À mes yeux, nous sommes déjà mariés », dit-elle.

Ils marchèrent en silence pendant quelques temps, et il pouvait sentir sa respiration faible, pouvait sentir sa tension, comme s'il y avait quelque chose qu'elle voulait dire.

Et enfin, elle brisa son silence :

« Après tout, mon seigneur », dit-elle, « notre enfant aura besoin d'un père légitime. »

Erec s'arrêta et se répéta ses mots, se demandant s'il l'avait entendu correctement.

« Enfant ? » demanda-t-il.

Alistair s'arrêta, elle aussi, et lui fit face, lui souriant avec une expression de grande joie et de surprise.

« Nous attendons un enfant », dit-elle.

Erec ressentit une vague d'extase le parcourir, et il tendit les bras puis l'embrassa, la serrant fort, puis la fit tourner autour de lui, encore et encore, débordant de joie.

« Es-tu sûre ? » demanda-t-il en baissant les yeux sur son ventre, le cœur battant dans sa poitrine.

Elle acquiesça, les yeux remplis de joie.

« Oui », dit-elle. « Je voulais te le dire depuis si longtemps...mais...le moment ne paraissait pas être le bon. »

Erec l'enlaça encore, plein de joie, l'esprit fourmillant de mille pensées. Il allait avoir un enfant. C'était difficile à imaginer. Il avait toujours imaginé ce jour, mais n'avait jamais pensé qu'il viendrait maintenant, si tôt. Il pensait à tous les gens qu'il avait perdus, toutes les épreuves qu'ils avaient subies, et cette bonne nouvelle, cette idée de mettre au monde une nouvelle vie, lui donnait l'impression d'être à nouveau restauré. Comme si l'espoir pouvait perdurer, quoi qu'il arrive.

« Tu ne sais pas ce que cela signifie pour moi », dit-il au bout du compte.

Ils continuèrent à marcher jusqu'à atteindre la berge de la rivière, ils s'arrêtèrent tous deux devant et la contemplèrent, large de plusieurs centaines de mètres, comme un vaste lac, aux eaux noires luisantes sous la lumière des étoiles.

« Et sens-tu si c'est une fille ou un garçon ? » demanda-t-il.

Elle sourit, leva une main et toucha son ventre.

Finalement elle répondit.

« Je sens qu'il s'agit d'une fille, mon seigneur. »

À la seconde où elle prononça ces mots, il sentit qu'ils étaient vrais. Il esquissa un large sourire, tendit le bras et posa une main sur son ventre,

excité. Un garçon ou une fille – il était également heureux de toute façon.

« J'aurais seulement aimé ne pas l'emmener dans un tel monde, plein de guerre, de lutte et de subjugation de la part de l'Empire. »

Alistair lui fit face.

« Peut-être est à nous, mon seigneur », dit-elle, « de rendre notre monde libre. De changer le monde dans lequel elle entrera avant qu'elle ne le fasse. »

Erec sentit la sagesse dans ses mots.

Un bruit d'éclaboussure s'éleva de la rivière, et Erec se retourna, jeta un regard et fut abasourdi de voir le contour d'un serpent colossal, de six mètres de long, surgissant dans l'eau, dont seul le corps était visible, une courbe, qui s'éleva à la surface puis disparut dessous. Il regarda de plus près et vit que la rivière était pleine des formes de ces serpents géants, éclaboussant en faisant surface ; les eaux en grouillaient. Il se sentit reconnaissant de ne pas être à bord du navire, et se rendit compte que les villageois de l'Empire avaient épargné sa vie en le gardant loin de la rivière la nuit.

Alistair resserra sa prise sur sa main, et il pouvait sentir son anxiété d'être aussi près des eaux. Il ne se sentait pas à l'aise ici non plus, si près de ces monstres, et ensemble, ils tournèrent les talons et s'en retournèrent vers la leur distante du village et ses réjouissances.

Erec était encore étourdi par la nouvelle, et il voulait crier, la partager avec tout le monde, tellement il était heureux. Alors qu'ils rejoignaient les festivités, cependant, la musique s'éteignit progressivement ; les villageois et les gens d'Erec s'installèrent autour d'un grand feu au centre du village, et Erec pensa qu'il attendrait pour un meilleur moment. Il s'assit à côté d'Alistair, à côté du reste des autres, et ce faisant, une vieille femme, avec de longs cheveux gris et tressés, à genoux, s'assit au milieu, dos au feu, et les observa tous. Elle avait les yeux luisants et blancs des devins, et tous firent rapidement silence tandis qu'elle requerrait leur attention.

Le chef du village, à côté d'Erec, se pencha et expliqua.

« Si elle choisit de se joindre à nous, comme cette nuit, c'est un honneur. Parfois elle ne dira rien du tout ; d'autres fois, pour les jours sains ou spéciaux, comme aujourd'hui, elle choisira de parler. »

Alors que les percussions se réduisaient à un rythme lent et régulier, la devineresse se tourna lentement, les scrutant tous dans le cercle, jusqu'à ce qu'elle pose finalement son regard sur Alistair. Elle leva un doigt et le pointa vers elle.

« Ton enfant », commença-t-elle.

Erec sentit son cœur battre en voyant la femme désigner le ventre d'Alistair, stupéfait qu'elle sache. Il était à la fois désireux et effrayé d'entendre ce que la devineresse avait à dire.

« Elle conquerra des royaumes », poursuivit-elle. « Elle sera puissante, plus puissante que vous deux combinés. Elle a un grand destin. Un destin spécial. Et son destin sera lié à celui d'un autre... Tu as un frère », dit-elle. « Et il a un fils. Guwayne. La destinée de ta fille sera liée à celui de

Guwayne. »

Alistair la dévisagea, manifestement sidérée.

« Comment ? » demanda-elle.

Mais la femme ferma les yeux et se détourna. Rapidement, le battement des percussions se fit plus fort, et il fut évident que ses visions étaient terminées pour la nuit.

Erec était stupéfait en réfléchissant à ses mots. Il était bien sûr fier d'être le père d'un enfant si puissant, et pourtant il ne comprenait pas ce que tout cela signifiait. Il regarda Alistair et put voir sa confusion, à elle aussi.

« Demain, quand vous partirez de cet endroit, vous aurez un choix à faire », dit une voix.

Erec se tourna pour voir le chef du village à côté de lui, ses hommes rassemblés autour, le dévisageant avec sérieux, de l'inquiétude sur le visage.

« Quand vous remonterez la rivière, elle fourchera », continua-t-il.

« L'embranchement à l'est vous mènera à Volusia, vers les vôtres.

L'embranchement ouest mène à un puissant poste avancé de l'Empire, dans notre bien aimé village sœur. Dedans se trouvent des centaines des nôtres, captifs de l'Empire, qui ont besoin de liberté, comme nous. Si vous les libérez, ils viendront à nous, et nous serons deux fois plus forts, une armée naissante. Si vous ne le faites pas, l'avant-poste arrivera bientôt ici et nous tuera. Nous ne faisons pas le poids face à leurs armures ou leurs armes. Notre destin repose entre vos mains. Je ne peux plus m'attendre à ce que vous nous aidiez. Si la liberté que vous nous avez accordée est seulement pour cette nuit, alors même pour cela, nous sommes reconnaissants. »

Erec se tint là, le regard perdu dans la nuit, et il put sentir tous les yeux rivés sur lui. Mais encore une fois, il faisait face à un choix difficile. Ce serait, il le savait, une nuit longue et sans sommeil.

Chapitre vingt

Godfrey était assis à côté d'Akorth, Fulton, Ario, et Merek, accoudés à un bar dans les ruelles de Volusia, et pansant ses plaies grâce à une série de verres. Il but une autre longue gorgée de bière, de la mousse coulant par-dessus les bords de la chope, et une fois encore il admira cette bière de l'Empire. Elle était forte, d'un brun foncé, avec un goût de noisette, et elle si douce en descendant dans sa gorge. Il n'avait jamais goûté quoi que ce soit de similaire, et il était sûr qu'il ne le ferait plus jamais. C'était une raison suffisante pour rester à Volusia.

Il la termina, sa cinquième d'affilée, et fit signe au barman pour une autre. Deux autres apparurent devant lui.

« Tu ne penses pas que tu devrais ralentir juste un peu ? » dit une voix.

Godfrey jeta un coup d'œil pour voir Akorth le regarder fixement avec un air désapprobateur, le seul de leur groupe sans un verre, Akorth, Fulton et Merek étaient déjà profondément dans les leurs.

« Je ne comprends pas un homme qui ne boit pas », dit Godfrey, « en particulier dans des temps tels que ceux-ci. »

« Et je ne comprends pas un homme qui le fait », rétorqua Ario, « en particulier toi. Tu as juré de ne plus boire. »

Godfrey rota, se sentant déçu par lui-même, il savait qu'Ario avait raison.

« Je pensais que je sauverais Darius », dit Godfrey, déprimé. « Quel bien cela a fait. »

Godfrey revit dans son esprit Darius être emporté de la cité, dans ce charriot de fer, et une fois encore, il se blâma pour cela. Il avait le sentiment que tout était de sa faute s'il ne l'avait pas atteint à temps. Maintenant, sans but, il avait l'impression qu'il ne restait plus rien à faire hormis noyer son chagrin.

« Nous l'avons sauvé », dit Merek. « Sans notre poison, il aurait été empalé par cet autre éléphant et déchiqueté dans l'arène. »

Un chien aboya, Godfrey regarda par terre puis vit Dray à ses pieds, et se souvint qu'il était là ; Godfrey lui donna plus de restes de viande du bar et une gorgée de sa bière, et il se sentit mieux en étant capable au moins de prendre soin du chien de Darius.

« Nous l'avons sauvé pour un court moment seulement », dit Godfrey, « seulement pour être envoyé à une mort encore plus cruelle. »

« Il pourrait y arriver », dit Akorth. « C'est un dur. »

Godfrey baissa les yeux sur son verre et se sentit dégoûté par lui-même. Sauver Darius, de la manière dont il l'avait envisagé, avait été une chance de se racheter. Le perdre l'avait plongé dans une profonde déprime, lui faisant se demander ce qu'il lui restait comme raison pour vivre, quel but il avait dans la vie. Il était censé aider à sauver Gwendolyn et les autres, mais à présent Gwendolyn était quelque part là dehors, perdue dans la Grande Désolation,

probablement morte, et tous les siens avec elle. Son infiltration dans Volusia, aussi courageuse qu'elle ait pu paraître alors, s'était avérée être tout pour rien.

Godfrey reprit ses esprits quand soudain il sentit une puissante main le serrer à l'épaule, et se tourna pour voir plusieurs soldats de l'Empire lui souriant, avenants.

« Ne t'occupes pas de nous en train de se glisser à côté de vous », dit un soldat à côté de lui.

Au premier abord, Godfrey fut pris par surprise par leur familiarité – mais ensuite il se souvint que lui et les autres portaient les armures de l'Empire que la femme Finienne, Silis, leurs avait donné, et il réalisa que le soldat pensait qu'il était l'un des leurs. C'était un déguisement parfait, il devait l'admettre, l'armure leur seyant à tous parfaitement, et rendant difficile de distinguer la race avec les visières qu'ils portaient, leur donnant seulement assez d'espace pour boire leurs verres.

« Sacré combat aujourd'hui, n'est-ce pas ? » lui demanda l'un des soldats. « Tu étais dans l'arène ? Tu as vu le garçon gagner ? »

« Que trop bien », grommela Godfrey en voulant disparaître, par d'humeur à parler à quiconque – en particulier ces hommes.

Godfrey pouvait entendre l'agressivité monter dans la voix de l'homme ivre, et dans le passé il se serait éclipsé, aurait évité la confrontation. Mais c'était l'ancien Godfrey. Désormais il était un homme poussé à bout, un homme amer face au monde, sans plus rien à perdre.

« Et pourquoi devrais-je tirer de la fierté dans une exhibition aussi écœurante de cruauté et de barbarisme ? », répondit durement Godfrey en se tournant vers l'homme.

La pièce fit silence, une lourde tension dans l'air, tandis que l'homme se préparait à se battre contre lui, et Godfrey sentit tous les yeux sur eux. Il déglutit en se demandant dans quoi il s'était fourré.

« Un soldat qui n'aime pas l'arène », dit le soldat en examinant Godfrey avec une curiosité grandissante. « Ce n'est pas un soldat du tout. À quelle division es-tu rattaché de toute façon ? », demanda-t-il, en examinant son armure de la tête aux pieds.

Une fois encore, Godfrey aurait pu inventer un mensonge, comme il aurait pu le faire par le passé, et désamorcer la situation ; mais quelque chose en lui ne voulait pas le laisser faire. Il en avait fini de se cacher des gens, de reculer. Il sentait quelque chose se renforcer en lui, le sang de son père peut-être, le sang d'une longue lignée de rois coulant dans ses veines. Le temps était enfin venu, il le sentait, de se dresser pour lui-même, sans penser aux conséquences.

Il sentit mains prudentes de Merek, Akorth et Fulton sur son épaule, voulant qu'il cède, mais il les repoussa.

« Je ne suis rattaché à aucune division », tonna Godfrey, se tenant plus droit. « Je ne suis pas de l'Empire du tout. Je suis un homme déguisé, dont le but est de sauver mes amis de l'arène, de saboter votre armée, de saboter cette

cité et de vous détruire tous. »

La pièce tomba dans un silence de mort, tandis que tous les soldats le dévisageaient, bouche bée, sous le choc.

Le silence se maintint pendant si longtemps que Godfrey pensait qu'il ne durerait jamais, se tenant prêt pour la dague dans son cœur qui arriverait inévitablement.

Mais à la place, à sa grande surprise, le soldat en face lui éclata soudain de rire. Tout autour de lui, les autres soldats firent eux aussi de même.

Le soldat donna une claque sur l'épaule de Godfrey.

« C'en était une bonne », dit-il. « Très, très bonne. Pendant un moment j'ai pensé que tu disais la vérité. »

Godfrey retira lentement son heaume, révélant son visage humain, ses cheveux, gras de sueur, collant à son front, et il leur sourit tous.

Lentement, les visages de l'Empire se décomposèrent sous le choc.

« C'est pour Darius », dit-il.

Godfrey serra fermement l'anse de sa chope, fit un pas en avant, l'abattit et la fracassa sur la tête du soldat, l'envoyant tituber en arrière puis au sol.

Godfrey se tint là, croyant à peine ce qu'il venait de faire, observant tous les visages hostiles, et il sur que, dans quelques instants, il serait mort. Mais pour le moment, au moins, il était victorieux, et personne, ni rien, ne lui enlèverais jamais cela.

Chapitre vingt-et-un

Thorgrin se tenait à la poupe de son navire, les yeux levés vers les cieux et regardant Lycoples s'éloigner à l'horizon, en poussant des cris perçants, battant des ailes, en route vers un monde distant pour porter son message à Gwendolyn. Thor s'interrogeait tout en l'observant partir. Lycoples la trouverait-elle un jour ? Si oui, pourrait-elle l'aider ? La sauver des problèmes dans lesquels elle était empêtrée ? L'aider à les réunir tous les deux ?

Ou était-ce déjà trop tard ? Gwendolyn était-elle – Thor tressaillit en y pensant – déjà morte ?

Cela brisa le cœur de Thor, de regarder Lycoples partir. Il ressentait le désir d'être de retour dans le ciel, sur le dos d'un dragon, filant à travers les nuages. Être là-haut le faisait se sentir invincible, comme s'il pouvait parcourir le monde, comme si tout pouvait être à lui.

Thor se retourna et regarda devant, vers la cascade de sang qui se profilait devant eux, rouge, le bruit devenant de plus en plus fort. Pendant qu'ils dérivèrent vers elle, les eaux menaçaient d'engloutir leur navire, teintaient déjà le mât de rouge avec les éclaboussures, les autres étaient à côté de lui – Reece, Selese, Indra, Elden, O'Connor, Matus et Ange – tous comptaient sur lui pour les guider. Thor fixa des yeux les eaux tumultueuses tombant du ciel, au bruit assourdissant, avec un pressentiment. Il n'avait jamais rien vu de tel, et en observant la puissance du mur d'eau, il fut angoissé que sa force pourrait écraser leur navire. Et pourtant il savait que son était de l'autre côté de ce mur – et c'était tout ce qui comptait maintenant. Rien ne pouvait le retenir.

« Thorgrin ? » demanda Reece, debout à côté de lui, voulant savoir ce qui était dans l'esprit de tous. « Faisons-nous demi-tour ? »

Thor prit une grande inspiration, puis finalement secoua la tête.

« Nous naviguons vers l'avant », dit-il. « À travers la cascade. Quel qu'en soit le prix. Êtes-vous avec moi ? » demanda-t-il aux autres, sachant que cela devait être aussi leur décision.

Tous, sans hésitation, hochèrent de la tête – et Thor se sentit plus que jamais reconnaissant pour leur loyauté.

« Hissez nos voiles ! » s'écria Thor. « Et inclinez les. Nous les utiliserons pour détourner les eaux. »

Ils se mirent précipitamment en mouvement, Thor y prit part et aida, et il sentit son anxiété augmenter tandis que les vagues tout autour d'eux se faisaient plus agitées, le bruit des chutes d'eau devenait assourdissant. Le pont commençait à être glissant de sang, alors que les embruns le recouvraient, et Thor se retrouva à dérapier, comme les autres.

Ange poussa un cri en dépassant Thor en glissant, se dirigeant vers le bastingage, battant des bras, incapable de s'arrêter – Thor tendit la main et agrippa son bras juste à temps, lui sauvant la vie.

Ils manœuvraient tous les voiles, et Thor remarqua que le navire

dérivait, tournant sur le coté par rapport à la cascade. Il savait que cela serait mortel s'ils ne pénétraient pas dedans avec le bon angle.

« Rames ! » s'écria Thor.

Ils se précipitèrent tous pour se saisir des rames, et Thor, lui aussi, en prit une et commença à ramer de toutes ses forces. Le navire commença à se redresser, voguant directement dans le mur de sang, le courant les aspirait. Les voiles au-dessus se courbèrent sous le poids des embruns, déviant la plupart dans la mer, mais pas assez pour empêcher le pont de se remplir.

Ils approchaient de plus en plus, entrant presque dans les eaux, et ce faisant, Thorgrin sentit une petite main s'accrochant à sa jambe.

« J'ai peur », dit Ange, debout à côté de lui.

Thor posa une main rassurante sur sa tête.

« N'ai pas peur », dit-il. « Reste près de moi, quoi qu'il arrive. Je te protégerais. »

« Tu le promets ? » demanda-t-elle.

Thor baissa les yeux sur elle avec un air entendu.

« Je le jure », cria-t-il par-dessus le vacarme. « Sur ma vie. »

Ange serra plus fort la jambe de Thorgrin, et ce dernier s'agrippa au bastingage, glissant de sang.

« Sous le bastingage, vous tous ! » s'écria-t-il.

Ils le suivirent tous sous les voiles, qui les abritaient de la force de la pluie.

« Agrippez-vous à tout ce que vous pouvez ! » cria-t-il, tout en s'accrochant fermement au bastingage, en se maintenant, et chacun des autres saisit le mât, un poteau – tout ce à quoi ils pouvaient s'accrocher alors qu'ils pénétraient dans les chutes.

Un instant après, Thor leva ses mains au-dessus de sa tête et entendit les cris des autres, tandis qu'ils étaient immergés dans un monde de rouge. Un mur de sang pleuvait sur eux, plus bruyant et puissant qu'aucune cascade qu'il ait jamais vu, et leur navire tangua fortement, les eaux bouillonnaient, s'élevait et retombait, tanguait de gauche à droite. Thor entendit l'embarcation protester en gémissant, et pendant un moment il fut certain qu'ils ne survivraient pas.

Thor sentit le sang tremper ses cheveux, ses yeux, son corps tout entier ; il l'essuyait constamment, et pourtant il était toujours difficile de voir, malaisé de respirer. C'était comme si des seaux d'eau épaisse étaient déversés sur sa tête.

Thor sentit Ange s'agripper à lui plus fort, commençant à glisser sur le pont. Il tendit la main et l'agrippa, elle aussi, et la tint fermement. Avec son autre main il tenait le mât, mais tout était si glissant avec le sang, et il cela devenait plus difficile de s'accrocher à quoi que ce soit.

Les vagues devinrent plus rudes, le navire faisait des mouvements brusques dans toutes les directions, et Thorgrin eut l'impression qu'ils seraient tous entraînés vers une mort horrible. Il pouvait à peine tenir bon, et

en entendant un cri, il leva les yeux et vit O'Connor perdre prise puis commencer à déraiper à travers le pont, le navire étant à présent penché, et sur le point de se jeter à la mer. Il n'y avait aucun moyen pour qu'il l'atteigne à temps.

Soudain, ils jaillirent des chutes. Le monde rouge s'ouvrit sur un monde nocturne, et le bateau se redressa tandis que les cascades s'allégeaient. Le bruit assourdissant s'estompa, et alors qu'ils s'éloignaient, ils se retrouvèrent de l'autre côté du mur, les lourdes trombes d'eau remplacées par une brume. Le monde redevint silencieux, les vagues se calmèrent, et Thor fit le point : il vit tous les autres, dégoulinant de sang, tous stupéfaits, comme lui – mais tous en vie.

Il se retourna, regarda par-dessus son épaule, et fut abasourdi de voir la force des chutes qu'ils venaient tout juste de traverser. Leur puissance semblait assez grande pour couper un homme en deux, et il ignorait comment ils avaient survécu.

Le navire grinçait, et Thor leva les yeux pour voir le mât brisé en deux, et regarda autour de lui pour voir les dégâts subis par le bateau ; il avait sérieusement été endommagé, et cependant il naviguait toujours. Thor fit un pas, entendit ses pieds patauger, regarda par terre et vit que le pont était rempli de soixante bons centimètres de sang. Au moins, toutefois, ils n'avaient pas chaviré.

Thor vit le navire menacer de gîter, et il sut que s'ils n'écopaient pas rapidement, il pourrait sombrer.

« Seaux ! » cria Thor, et ils se précipitèrent tous. Un à la fois ils recueillirent l'eau, rejoins même par Ange, et jetèrent seau après seau de sang par-dessus bord.

Ils travaillèrent avec diligence et bien assez tôt les ponts furent pour la plupart nettoyés, hormis une fine couche de sang, et le navire commença à se rééquilibrer à nouveau.

Enfin en sécurité, Thor marcha jusqu'à la proue et prit un instant pour contempler la vue. Il était impressionné. Devant lui s'étendait un monde complètement nouveau, une vue différente de tout ce qu'il avait jamais vu. La mer ici était faite de sang, visqueuse, leur navire avançait lentement au travers, comme s'ils naviguaient dans des algues. Dans les eaux, il pouvait voir d'étranges poissons rouges, aux ailerons transparents, faisant surface et disparaissant sous l'eau. Il y avait d'autres créatures aussi, d'étranges espèces qu'il ne reconnaissait pas ; une créature semblable à une pieuvre sortit la tête de l'eau, seulement pour replonger sous la surface. Thor entendit un grand bruit d'éclaboussure et tourna sur le côté pour voir une énorme créature, semblable à une baleine, faire surface, avec quatre têtes et deux longues queues, souffler de l'eau par ses événements avant de disparaître sous les eaux.

Ange leva les yeux vers lui, stupéfaite.

« Sommes-nous en sécurité ici ? » demanda-t-elle.

Thor hocha de la tête, rassurant.

« Nous sommes en sécurité », répondit-il, incertain lui-même.

Lentement, elle relâcha sa prise sur sa jambe.

À l'horizon, Thor vit le faible contour d'une terre de tous les côtés, en forme de fer à cheval, un horizon noir, faible, distant. Il paraissait si loin. La terre ici semblait être faite d'un sol noir et carbonisé, peut-être même de soufre ou de goudron, avec des veines de rouge luisant, comme si les portes de l'enfer s'étaient ouvertes et suintaient sur eux.

« La terre déborde de sang », observa Reece, venant à côté de lui.

« Peut-être devrions nous accoster », dit Elden.

Indra secoua la tête.

« Ce n'est pas une terre », dit-elle. « Ce que vous voyez n'est que la périphérie de la Terre du Sang. C'est du goudron en fusion et de la lave. Si nous y mettons les pieds, cela nous ébouillanterait. Nous devons nous en tenir à l'océan, voir où il nous mène. »

Thor regarda le ciel, sombre et fumant, menaçant, de mauvais augure ; c'était un ciel sans vie, un ciel rempli de cendres et barré d'écarlate. C'était une contrée d'obscurité, l'endroit le plus sinistre que Thor ait jamais visité. C'était le jour ici, mais il semblait que c'était la nuit.

Thor pouvait sentir le mal planant lourdement sur ce lieu, et il eut un pressentiment en pensant à Guwayne, amené ici par ces créatures. Que leurs réservaient-ils ?

*

Thorgrin se tenait calmement au bastingage du navire, contemplant au loin le paysage lugubre et essuyant le sang de la rampe avec un torchon détrempé. Tout autour de lui, les autres faisaient de même. Un air calme s'était finalement installé sur eux, et à présent ils tentaient tous de ramasser les morceaux, de nettoyer le fouillis et de remettre de l'ordre. Haut en dessus, le mât grinçait tandis qu'O'Connor et Elden achevaient enfin de le remettre en place. Les voiles claquaient au-dessus de leurs têtes, teintées en rouge par le sang, pendant que Reece et Ange les frottaient, tentant de les rendre de nouveau blanches. Bien entendu, l'esthétique ne comptait pas – mais c'était symbolique. Ils voulaient tous se prouver qu'ils n'avaient pas été anéantis.

Les voiles étaient au maximum pendant qu'ils louvoyaient, et prirent un vent fort, voguant de plus en plus profondément dans le silence de la mer rouge, se dirigeant inévitablement vers un ciel d'obscurité et de sang. Thor se tordit le cou et leva les yeux vers le ciel, et eut l'impression d'être prit dans un monde sinistre – un monde sans fin. Ils avaient finalement atteint une période de calme et de silence, et tandis que Thor avait les yeux levés au ciel il se demanda si c'était l'après-midi, le soir ou la nuit. Il ne pouvait le dire dans cet endroit. Les cieux paraissaient être remplis de cendres, veinés d'écarlate, sans aucun changement. C'était comme un état crépusculaire permanent.

« Combien de temps jusqu'à ce que nous arrivions là-bas ? » dit une

voix.

Thor jeta un coup d'œil et vit Ange debout à côté de lui, essorant un tissu par-dessus bord. Puis il regarda au loin à l'horizon, se posant lui-même la même question.

« J'aimerais le savoir », répondit-il.

Thor entendait le doux clapotis des eaux et baissa les yeux vers la mer rouge, dont les eaux étaient si épaisses que cela ralentissait le navire, malgré la brise. La mer était étrangement calme, ponctuée çà et là par les éclaboussures d'une créature qui faisait surface puis disparaissait tout aussi rapidement.

Thor scruta l'horizon, brûlant de désir de trouver son fils, et avec la désagréable sensation qu'il était en train de le perdre. Il savait que ce bateau allait aussi vite que ses voiles pouvaient les porter et qu'il n'y avait pas grand-chose d'autre qu'il puisse faire.

Thor regarda les autres et vit à quel point ils étaient tous épuisés par leur voyage à travers les cascades, par la recherche constante de Guwayne. Il se sentait mal de les avoir entraînés dans cela, mais il savait aussi qu'ils étaient ses frères et sœurs, et qu'ils ne considèreraient pas un non comme une option. Il savait que si les rôles étaient inversés, il ferait la même chose pour eux ; en fait, il donnerait volontiers sa vie pour n'importe lequel d'entre eux.

Thor vit soudain Ange s'écrouler, le dos contre le mât, et rester assise là, les yeux lourds, les fermer puis les rouvrir en essuyant ses sourcils du dos de la main.

Thor se précipita à ses côtés et s'agenouilla.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? » demanda-t-il, les yeux pleins d'inquiétude.

Elle ferma les yeux et hocha de la tête, l'air épuisé.

« Je suis désolée », dit-elle. « C'est juste...ça a empiré ces derniers temps. »

Thor l'examina.

« Quoi ? » demanda-t-il.

Avec apathie, elle leva un bras, blanc et couvert de bosses en raison de la lèpre.

« Ma maladie » dit-elle. « Elle s'est aggravée dernièrement. Elle se propage. Parfois je me sens bien, mais d'autres fois...pas autant. »

Thor se sentait terriblement mal, impuissant. Il se pencha et l'embrassa sur le front.

« Que puis-je faire ? » demanda-t-il.

Elle sourit gentiment et attrapa sa main.

« Assieds-toi avec moi », dit-elle.

Thor s'assit à côté d'elle, et les autres arrivèrent puis s'assirent à côté d'eux, eux aussi.

« N'y a-t-il rien que je puisse faire ? » demanda Selese.

Ange secoua la tête.

« J'avais une amie, sur l'île, qui était aussi malade que moi », dit-elle.
« Quand elle a atteint mon âge, elle est devenue plus malade. Ça lui a pris à peu près six mois. »

Thor la dévisagea avec inquiétude.

« Six mois pour quoi ? » demanda-t-il.

Elle le regarda, de la terreur et de la tristesse dans les yeux.

« Pour mourir », répondit-elle faiblement.

Le cœur de Thor se brisa.

« C'est bon », dit-elle, souriant à travers ses yeux emplis de larmes, en posant une main sur son poignet. « J'ai toujours su que j'allais mourir. Je ne savais simplement pas que j'allais vivre – *réellement* vivre. Tu m'as donné ça. Et je ne pourrais jamais te remercier assez. »

Thor se sentit déterminé.

« Je ne te laisserais pas mourir », insista-t-il. Il tendit le bras et lui prit la main. « Tu me comprends ? Quoi que j'aie à faire, quoi qu'il faille, je ne te laisserais pas mourir. »

Elle essuya une larme.

« Je crois que si tu le pouvais, tu le ferais », dit-elle. « Mais tu n'es pas Dieu. Et Selese, même avec tous ses pouvoirs, a essayé de me soigner, et même elle n'a pas pu. Alistair non plus. » Elle secoua tristement la tête.
« Tout le monde n'est pas censé rester dans ce monde pour toujours. »

Thor sentit son cœur se déchirer.

« Il doit y avoir un remède », dit-il. « N'y a-t-il pas un remède ? » demanda-t-il.

Ange regarda au loin, les yeux vitreux.

« Sur l'île, ils parlaient tous, tout le temps, d'un remède », dit-elle.
« Certains jurent qu'il en existe un. D'autres pensent qu'il ne s'agit que de l'imagination de quelques désespérés. S'il existe vraiment...je ne le sais pas. »

« Qu'est-ce que c'est ? » la pressa Thor, déterminé. « Où se trouve-t-il ? »

Elle secoua la tête.

« J'ignore ce que c'est », répondit-elle. « Aussi loin où...eh bien, certains prétendent qu'il se trouve entre les Cornes Occidentales de l'Empire. Dans le Pays des Géants. »

Thor et tous les autres échangèrent un regard curieux.

« Le Pays des Géants ? » demanda Selese.

Ange acquiesça, les yeux lourds.

Thor se tourna vers Indra, l'experte sur toutes les choses ayant trait à l'Empire.

« Tu le connais ? » lui demanda-t-il.

Indra opina d'un air grave.

« J'en ai entendu parler », dit-elle. « Un lieu terrifiant. Ils constituent une nation sauvage, ne répondant à personne – pas même l'Empire. Tous ceux

qui s'y aventurent n'en reviennent pas. »

Thor se sentait pleinement résolu, le sentait brûler dans son estomac. Il se tourna vers Ange.

« Alors c'est là que nous irons », dit-il. « Nous sauverons Guwayne, puis nous trouverons ton remède. »

Ange secoua lentement la tête en souriant.

« Tu es très gentil de te soucier de moi », répondit-elle. « Mais ce serait en vain. Il se peut qu'il n'existe même pas – et vous mourrez tous en essayant. »

Thor regarda tous les autres, et ils le dévisagèrent tous en retour, également décidés.

« Alors nous mourrons tous », intervint Reece, et tous les autres opinèrent.

Ange parcourut le cercle du regard, et Thor décela un nouvel espoir dans ses yeux.

Thor serra la main d'Ange, blanche à cause la lèpre, et la tint fort. Il était déterminé donner suite à ses paroles : il trouverait un moyen de la soigner, quoi qu'il faille.

Ils continuèrent à naviguer plus profondément dans l'océan de sang, un silence confortable s'installa sur eux, ponctué par le hurlement du vent et les éclaboussures de poissons exotiques le long du bateau. La mélancolie se déploya sur eux tous, correspondant à l'humeur de Thor. Il y avait quelque chose dans cet endroit qu'il sentait, quelque chose qu'il n'aimait pas ou en quoi il n'avait pas confiance, qu'il sentait plonger de plus en plus profondément en lui. C'était comme si une dépression tournoyait dans l'air, et que plus il restait là, plus elle s'enfonçait dans son être. Pour autant qu'il essaye de les bloquer, les derniers mots de Ragon résonnaient dans sa tête : « Même avec tous tes pouvoirs...vous mourrez sûrement tous si vous allez là-bas. Vous *tous*. » Avait-il eu raison ? Aborder cette cascade, entrer dans la Terre du Sang, une prouesse trop grande même pour lui ? Se préparait-il à un échec ou à la mort – avec tous ses amis avec lui ?

Il n'avait d'autre choix que de le découvrir. Guwayne était là dehors à l'horizon, quelque part, et tant qu'il l'était, faire demi-tour n'était pas une option.

Avec les voiles au maximum et la terre encore éloignée, il leur restait peu de choses à faire. Dans le long silence, Reece était assis là, tenant Selese, qui était penchée dans ses bras ; Elden était assis à côté d'Indra, et essayait de passer un bras sur son épaule, ce qu'elle permit avec réticence ; O'Connor polissait son arc et Matus son fléau – pendant que Thor tenait l'Épée des Morts, examinant tous les détails sur son ancienne et mystérieuse garde, les sourcils froncés alors qu'il pensait à Guwayne. Était-il en sécurité maintenant ? s'interrogeait-il.

Reece, assis à côté de Thor, s'éclaircit la gorge.

« Mon vieil ami », dit-il à Thor, qui leva les yeux vers lui. « Toi et moi

avons participé à tant de quêtes ensemble – plus que je ne puis en dénombrer – et je t’ai rarement vu aussi soucieux que maintenant. Mais tu dois le laisser partir, pour que ton esprit soit clair pour la bataille à venir. Je sais ton inquiétude pour Ange. Mais si un remède existe, nous le trouverons. Et pour ton Guwayne...quoi qu’il faille, nous le trouverons aussi. Nous sommes avec toi. »

Thor fut submergé de reconnaissance pour le soutien de son ami.

« Tu as raison, mon ami », répondit Thor. « L’esprit d’un guerrier doit toujours être clair. »

Reece soupira.

« Quand j’étais jeune », poursuivit Reece, après un long moment, « tout ce que je voulais était être un membre de la Légion. Je le voulais tellement, je pouvais en sentir le goût. Je restais debout toute la nuit, nuit après nuit, le désirant ardemment. Je m’imaginais en armure, je m’imaginais maniant des armes... Mais mon père, le Roi, m’a dit que je ne pouvais pas la rejoindre – à moins que je ne l’aie mérité. »

Thor regarda son ami avec étonnement ; il n’avait jamais entendu cette histoire auparavant.

« Mais j’ai toujours supposé que l’on t’avait simplement donné un poste dans la Légion », répondit Thor. « Après tout, tu es le fils d’un Roi. »

Reece secoua la tête.

« C’est pour cela que je ne l’ai pas eu », répondit Reece. « Il voulait que je le gagne, comme n’importe qui d’autre – mais plus que cela, il exigeait que j’excelle, au-delà un membre normal de la Légion. Les tests que l’on m’a donnés étaient deux fois plus durs que les autres. Rien de ce que je faisais n’était assez bien pour lui. »

Reece soupira.

« J’éprouvais du ressentiment à l’époque, et je haïssais mon père. Je pouvais comprendre l’égalité – mais ce à quoi il m’a soumis était injuste. À cette époque-là, je le considérais comme un tyran, résolu à me garder éloigné de ce que je voulais le plus. »

Reece scruta l’horizon pendant un long moment, manifestement en train de réfléchir.

« Et maintenant ? » demanda finalement Thor, curieux.

« Et maintenant », poursuivit enfin Reece, « en regardant en arrière, je comprends pourquoi il a fait ce qu’il a fait. À présent je réalise qu’il ne m’entraînait pas pour la Légion : il me préparait pour la vie. Il *voulait* que je fasse l’expérience de l’inique, car la *vie* peut être injuste. Il voulait que j’excelle et que je m’élève au-delà de ce qui était seulement nécessaire, car dans la vie, nous avons souvent besoin d’exceller au-delà de ce qui est nécessaire de notre part. Il voulait que je fasse l’expérience de l’adversité et de la persévérance car c’est souvent grâce à elles que nous atteignons nos buts. Et il voulait m’empêcher d’avoir ce que je voulais le plus dans la vie car il voulait que, plus que tout, je me batte pour ça. »

« Par-dessus tout », continua Reece, « il voulait que j'y arrive par moi-même car, s'il me l'avait juste donné, cela aurait été dépourvu de valeur pour moi. Je lui en aurais voulu durant toute ma vie. Pour autant que je le haïssais alors, je l'aime pour cela maintenant. C'était quelque chose qu'il ne m'avait pas donné – et cela, ironiquement, était le plus grand des cadeaux. »

Reece regarda Thor avec un regard entendu.

« Cela, après tout », enchaîna Reece, « est ce que signifie être un guerrier. Rien ne lui est donné, rien ne lui est tendu. Ce qui est sien, il le prend, le gagne de ses propres mains, par son propre mérite. Pas par les mains de nos pères, et pas par le nom de notre famille. Mais par notre propre nom, par le nom que nous sommes obligés de nous forger. »

Thorgrin réfléchit à ce que Reece avait dit, et les mots résonnaient en lui encore plus qu'il le savait.

« Le monde est plein de personnes qui nous disent ce que nous ne pouvons pas réussir », dit Reece. « C'est à nous de leur prouver qu'ils ont tort. »

Thorgrin, inspiré, tendit la main et serra l'avant-bras de Reece.

« Nous sommes des frères », dit-il. « Et nous le serons jusqu'au jour de notre mort. »

« Frères », répéta Reece solennellement.

Ces hommes là, sur ce navire, réalisa Thor, étaient tous ses frères maintenant, plus que n'importe quelle famille qu'il ait jamais eue.

« Droit devant ! » s'écria une voix.

Thor bondit sur ses pieds et courut à la proue tandis qu'Indra se tenait là, pointant du doigt quelque chose à l'horizon. Thor regarda au loin et vit la masse terrestre à l'horizon se rétrécir, les rives noircies et les falaises visibles, et il vit qu'ils s'engouffraient dans un long détroit, des parois abruptes de chaque côtés.

Indra poussa silencieusement un cri de surprise.

Thor la regarda, inquiet.

« Qu'y a-t-il ? » demanda-t-il.

Indra secoua la tête.

« Le Détroit de la Folie », dit-elle, la peur dans la voix.

Elle se tourna et dévisagea les autres, et pour la première fois, Thor vit de l'hésitation sur son visage.

« C'est un endroit où aucun humain ne doit aller. Nous devons faire faire demi-tour au navire. »

Thor regarda droit devant les eaux rouges et tumultueuses, qui devenaient plus agitées dans le détroit, encadré par les falaises escarpées, et alors qu'au premier abord il ressentit de l'hésitation, il se remémora ensuite l'histoire de Reece. Il savait qu'il devait aller de l'avant.

Thor agrippa le bastingage et tint bon, tandis que les autres faisaient de même.

« Devons-nous faire demi-tour ? » s'écria Indra, de la panique dans la

voix.

Thor secoua la tête.

« Nous ne faisons jamais demi-tour », répondit-il. « Plus jamais ! »

Tout le monde se tint prêt tandis que le navire était pris dans le vent, et cela les emmena droit vers le Déroit de la Folie, et dans les mâchoires d'une mort probable.

Chapitre vingt-deux

Darius se tenait à l'entrée de l'arène de la Capitale, le rugissement assourdissant tandis qu'il regardait vers le haut vers les milliers de citoyens de l'Empire dans le colisée, faisant trembler le sol tout en criant pour avoir du sang. Darius était enchaîné à des dizaines d'autres gladiateurs, des visages qu'il ne regarda même pas cette fois, des visages qu'il ne voulait pas reconnaître : il savait que bientôt ils seraient, comme lui, tous morts.

Darius essaya d'étouffer le bruit, cette arène si vaste, si impressionnante, gigantesque à côté de la taille de l'autre. Il n'avait jamais vu quoi que ce soit de tel – c'était un spectacle au-delà de l'imagination. Tant de personnes, pensa-t-il, si fervente face aux carnages et à la cruauté.

Debout à côté de lui, dans ses robes brunes, se tenait Deklan, tenant son bâton et regardant au loin avec sérénité, comme s'il avait vu cela des milliers de fois auparavant.

Un rugissement d'approbation s'éleva de la foule, et Darius jeta un regard. Il tenta de ne pas regarder, mais ne put s'en empêcher : là, au centre de l'arène, se trouvaient des dizaines d'autres gladiateurs, enchaînés les uns aux autres, regardant nerveusement dans toutes les directions. Un cor sonna, et des soldats de l'Empire, revêtus d'armure et maniant de bonnes armes, attaquèrent les gladiateurs sans défense.

Ce fut un massacre. Certains essayèrent de riposter courageusement avec les armes grossières qui leurs avaient été donnés, leurs épées à l'acier émoussé et pratiquement inutilisables. Ceux qui survécurent furent repoussés en arrière jusqu'à ce qu'ils trébuchent dans ses puits géants qui s'ouvraient dans le sol. Ils poussèrent des cris en atterrissant sur des lances aiguisées, avant que les puits ne se referment à nouveau.

Un cor sonna et les soldats de l'Empire tombèrent au sol – quand ils le firent, des lames volèrent et tournoyèrent dans les airs, décapitant tous les gladiateurs encore en vie.

La foule rugit de plaisir alors qu'un autre cor sonnait et que les soldats de l'Empire se mettaient debout. Des dizaines de corps jonchaient le sol du stade, et des serviteurs de l'Empire sortirent et commencèrent à la traîner à l'extérieur, nettoyant le sol et préparant la vague suivante.

Darius ressentit une nouvelle vague d'angoisse pendant qu'il se tenait là. Il savait qu'il était le suivant.

Deklan se tourna vers lui.

« Oublie tout ce que tu sais », dit Deklan, pressant. « Cette arène est différente de tout ce à quoi tu es habitué. L'Empire ne se bat ni proprement ni équitablement. Il n'y a pas d'ennemi ordinaire : l'ennemi est de tous les côtés. Le danger est partout. Ce n'est pas un affrontement honorable entre deux chevaliers. C'est un spectacle de mort. »

« Et c'est ce pour quoi vous m'avez entraîné ? » demanda Darius.
« Alors quel était le but ? »

Le visage de Deklan se décomposa, et Darius sentit une faille dans sa façade calme dans un nouvel air de regret.

« Je voulais que tu aies une chance », répondit-il.

« Une chance ? » répéta Darius. « Quelle chance pourrais-je potentiellement avoir ? »

Deklan demeura silencieux.

« Vous pensez que vous êtes mieux », poursuivit Darius. « Mieux qu’eux. Pas de l’Empire. Mais vous *êtes* l’un d’eux. Vous pensez que si vous nous entraînez, cela vous met au-dessus d’eux. Vous êtes toujours de leur côté, pas du nôtre. Et quand je mourrai aujourd’hui, mon sang sera sur vos mains, autant que sur les leurs. »

Deklan fronça les sourcils.

« Je n’ai pas le choix », répondit-il. « Je suis détenu en captivité par eux, tout comme toi. Je n’apprécie pas ce que je fais. Mais au moins j’utilise le peu de vie que j’ai pour aider à te maintenir en vie. »

Darius secoua la tête.

« Vous avez tort », répondit-il. « Vous avez un choix. Il y a toujours le choix. Cela dépend seulement de combien vous voulez lui sacrifier. »

Darius jeta un regard éloquent dans les yeux de l’homme et il sentit une grande guerre se dérouler en lui, une vie ratée ; il sentit un guerrier jadis grand et honorable profondément enfoui en lui. Il voulait en appeler à la chevalerie de cet homme, son code d’honneur, et il sentit qu’il était juste là – mais hors d’atteinte, refoulé à peine un peu trop profondément après toutes ces années.

Deklan le fixa des yeux en retour, incapable de répondre, et Darius put voir l’air hanté dans ses yeux.

Un cor sonna, la foule entra en éruption, et Darius se sentit poussé dans l’arène, enchaîné à tous les autres gladiateurs, plissant les yeux dans le soleil éclatant tandis que la foule se déchaînait. La terre trembla sous eux pendant qu’ils avançaient, aiguillonnés de plus en plus profondément dans l’arène.

Darius toussa dans les grands nuages de poussière, et alors qu’il sentait la chaleur des deux soleils cognant sur lui, il serra fermement la petite épée quelconque qui lui avait été donnée, dont la lame n’était même pas assez affûtée pour trancher ses propres entraves. Finalement, son groupe s’arrêta au milieu, la foule debout, et Darius regarda nerveusement tout autour de lui avec les autres, se demandant depuis quelle direction le danger frapperait.

Un cor grave sonna, et Darius sentit ses poils se hérissier dans son dos quand il entendit un soudain grognement horrifant, un qu’il ne reconnut pas. La foule poussa des acclamations, comme si elle était familière avec, et Darius sut que cela ne pouvait être bon.

Darius fut stupéfait en voyant des portes dissimulées s’ouvrir de tous les côtés de l’arène, et des animaux semblables à des pumas – sauf qu’ils faisaient deux fois leur taille, avec des yeux jaunes et luisants – venir en courant vers eux. Les gladiateurs firent volte-face et regardèrent dans toutes les directions, pétrifiés.

Ils couraient plus vite que tout ce que Darius avait pu voir, et l'un d'eux jeta son dévolu sur Darius. Il se concentra et fonça droit vers lui, en grognant, s'apprêtant à bondir.

Darius se tint prêt tandis que l'animal sautait dans les airs, les crocs tendus vers sa gorge. Darius leva son épée, mais la créature lui fit simplement perdre prise d'un coup.

Elle atterrit sur Darius, le premier des gladiateurs à être attaqué, et la foule hurla pendant qu'ils luttèrent au sol. L'animal entailla son bras, faisant couler le sang avec ses trois griffes aiguës, et Darius poussa un cri de douleur.

Elle pivota ensuite au-dessus de lui et la bête ouvrit son énorme mâchoire pour la refermer sur son visage.

Darius empoigna sa gorge, pleine de muscle, la maintenant à peine pendant que la bave de la bête dégoulinait sur son visage. Les mains tremblantes, Darius savait qu'il devait agir vite.

Darius réussit, en fin de compte, à esquiver sur le côté, et les crocs de la bête plongèrent dans la poussière. Il roula autour d'elle, l'agrippa par derrière, enroula ses bras autour de son cou, et tordit de toutes ses forces.

Un craquement s'éleva – puis la bête devint inerte dans ses bras. Morte.

La foule rugit, et toute autour de lui Darius entendit les cris des autres gladiateurs, pendant qu'ils affrontaient les autres animaux, la plupart mourant et quelques uns, comme Darius, luttant.

Darius sentit un mouvement, vit une autre bondir vers lui, et il roula, se saisit de son épée, la tint haut, et laissa le poids de la bête l'empaler elle-même dessus, tombant droit sur lui, morte.

Darius la repoussa et se retourna, haletant, la douleur des égratignures tuant son bras, et il se prépara tandis qu'une autre venait en bondissant dans sa direction. Darius se dépêcha de se mettre à genoux, le cœur battant, se demandant ce qu'il allait faire alors que plusieurs bêtes couraient vers lui en même temps. Il regarda de tous les côtés en entendant les gémissements, et remarqua que déjà plusieurs gladiateurs étaient morts, les bêtes se tenant sur leur torse et en train de les mordre.

Soudain un cor sonna, et toutes les bêtes, aussi soudainement qu'elles étaient apparues, tournèrent les talons et s'enfuirent, disparaissant à nouveau par les portes cachées tout autour de l'arène. D'abord, Darius laissa échapper un profond soupir de soulagement – mais ensuite il se rendit compte : l'Empire préparait seulement quelque chose de bien pire à venir.

Darius entendit soudain un sifflement déchirer l'air, trop fort, et venant bien trop vite. Il ne pouvait pas déterminer de quoi il s'agissait, et quand il se retourna, il ne put en croire ses yeux : des chaînes de métal se balançaient dans les airs, suspendues depuis le point le plus élevé de l'arène, et à leur extrémité se trouvaient d'immenses boules de fer cloutées, presque aussi grandes que Darius. Il y en avait des dizaines, se balançant soudain à travers le stade, s'entrecroisant dans toutes les directions – et dirigées droit vers le

centre de l'arène.

« Attention ! » cria Darius au gladiateur à côté de lui, le poussant hors du passage tout en tombant tête la première au sol.

Quand Darius heurta le sol il leva les yeux et vit le gladiateur de l'autre côté se retourner pour voir ce qu'il se passait – mais trop tard. La boule de métal le percuta, l'empala et continua à s'élever avec lui dessus, pendant que la foule applaudissait, comme folle.

Darius garda la tête baissée contre le sol tandis que les boules de métal se balançaient dans toutes les directions, empalant plusieurs autres gladiateurs, les tuant sur place. Cette arène, réalisa-t-il, était grandement différente de celle de Volusia : elle était construite pour le divertissement. Elle était cruelle et imprévisible. Sans merci, dépourvue d'honneur. Au moins, à Volusia, d'autres étaient assez braves pour se tenir devant lui.

Alors que les chaînes et boules qui se balançaient s'éloignaient, finalement un autre cor sonna, et alors que les chaînes étaient retirées, Darius se retrouva debout là, un parmi une demi-douzaine de gladiateurs restants, faisant face aux grandes portes de fer au centre du mur de l'arène. Darius sentit son cœur battre dans l'attente, tandis qu'un grand gémissement de métal emplissait l'air et que les portes s'ouvraient lentement en grand.

La foule rugit, se mit debout pour voir tandis que d'immenses créatures étaient amenées, enchaînées les unes aux autres, faisant lourdement un pas après l'autre. Elles ressemblaient à des humains, mais étaient trois fois plus grandes, mesurant peut-être six mètres de haut, larges, aux muscles saillants, avec trois grands yeux sur leur tête, sans nez, et une bouche faite de dents irrégulières. Elles marchaient avec un bruit écœurant, et à chaque pas qu'elles faisaient, la foule devenait folle.

Un soldat de l'Empire se précipita et coupa leurs chaînes, et quand il l'eut fait, les créatures furent libres. Elles se penchèrent en arrière et rugirent, un son répugnant, puis leur regard se fixa sur Darius et les autres. Darius sentit un frisson remonter sa colonne vertébrale : il savait que ce seraient les adversaires les plus redoutables qu'il ait jamais rencontré.

Les créatures se précipitèrent en avant, courant plus vite que Darius aurait pu l'imaginer, faisant d'énormes enjambées, et les atteignirent en un rien de temps. Alors qu'une lui tombait bruyamment dessus en maniant une immense hache de guerre, Darius leva son épée et la bloqua. Ce fut le coup le plus intense qu'il ait jamais reçu, et il fit trembler son corps jusqu'à l'os, l'envoyant par terre et brisant son épée en deux.

Darius vit des étoiles tout en étant étendu là, regardant d'un côté et de l'autre en entendant des cris ; il vit d'autres gladiateurs être écrasés par ces créatures, des haches de combat les couper en deux, et d'autres être piétinés. Ces créatures étaient simplement trop grandes, trop puissantes, pour s'y opposer.

Alors que Darius clignait des yeux, en un instant tous les autres gisaient morts. Darius était le seul encore en vie.

Darius roula hors de la trajectoire d'une hache balancée vers sa tête ; elle se logea dans le sol à côté de lui, manquant de justesse sa tête, et pendant que Darius esquivait, il utilisa ses chaînes pour faire trébucher la créature.

Cette dernière, prise au dépourvu, atterrit sur le dos, ses jambes balayées. La foule rugit, choquée par ce développement, ne s'attendant manifestement pas à ce qu'une des créatures ne chute.

Darius ne perdit pas de temps : il roula, brandit son épée, et la plongea dans la gorge de la créature alors qu'elle était étendue, face contre terre, et la tua.

La foule bondit sur ses pieds et se déchaîna, ses applaudissements tonitruants.

Darius, enhardi, essoufflé, se remit sur pieds, s'empara de l'épée de la créature, qui était tombée, et fit face au reste. Cela faisait du bien de tenir de l'acier véritable.

Immédiatement, une autre vint à lui avec une hache. Darius se remémora soudain ce que Deklan lui avait appris : *reste calme, reste centré, soit dans l'instant. Ne laisse pas tes émotions te troubler.*

Darius, concentré, attendit jusqu'au bon moment, puis se baissa rapidement. La hache de la créature passa horizontalement juste au-dessus de sa tête ; alors que Darius se baissait, il leva sa nouvelle épée et coupa le ventre de la créature, la faisant tomber à genoux. Morte.

La foule fut de nouveau en délire.

Darius se tourna alors que plus de ces créatures le chargeaient. Furieuses, elles convergeaient vers lui, rugissant féroce, leurs crocs aiguisés apparents. Darius ne recula pas, s'armant de courage pour la confrontation, sachant qu'il pouvait le faire, sachant qu'il était plus fort que ce qu'il pensait, même si l'ennemi était effrayant.

Quand ils l'atteignirent, Darius tint bon. Il leva son épée et para les coups des grandes haches, un après l'autre après l'autre, tournant d'un côté et de l'autre, esquivant et zigzaguant, repoussant les créatures. Exténué, c'était tout ce qu'il pouvait faire pour seulement rester sur ses pieds. Mais il ne se retourna pas pour courir.

Finalement, une d'elles lui donna un coup de pied, et Darius fit un vol plané. Il atterrit au sol à plat ventre, perdant son épée. Il se retourna et leva les yeux vers le ciel, et ce faisant, il vit une hachette s'abattre vers sa tête.

Il était trop tard. Sans rien d'autre à faire, Darius se tint prêt à enfin connaître sa fin.

Chapitre vingt-trois

Stara se promenait dans les jardins de la cour royale de la Crête, serpentant à travers eux, sentant les fleurs mais sans vraiment les voir, tant elle était perdue dans ses pensées, ses souvenirs, et la tristesse. Stara ne pouvait chasser le passé de son esprit, ne pouvait chasser les images de Reece, de son amour pour lui – de leur amour l'un pour l'autre. Elle continuait à revivre dans son esprit le dernier moment où elle l'avait vu, débarquant du navire de Gwen pour rejoindre Thorgrin à la recherche de son fils.

Cela la déchirait à l'intérieur. Elle l'avait supplié de ne pas partir, mais elle n'avait pas pu faire grand-chose pour lui faire changer d'avis. C'était rageant et la faisait se sentir impuissante en même temps.

Stara ne pouvait pas oublier la dispute qu'ils avaient eu la nuit auparavant, dans la cale du navire, chacun essayant de s'éloigner de l'autre, mais incapable de le faire. Ils se blâmaient mutuellement pour la mort de Selese, et cela entachait chaque regard qu'ils se lançaient.

Mais au plus profond d'elle, Stara savait que Reece l'aimait. Elle pouvait le sentir, même s'il ne pouvait l'exprimer. Et elle l'aimait en retour, comme elle l'avait toujours fait, depuis qu'elle était enfant. Elle l'avait toujours aimé, et elle ne pourrait jamais lâcher prise.

Tout comme elle ne pouvait pas abandonner maintenant. Stara savait qu'il était à l'autre bout du monde, qu'elle devrait le laisser partir, présumer qu'il était mort. Après tout, comment aurait-il pu survivre là dehors ? Et s'il l'avait fait, la trouverait-il un jour ?

Elle haïssait Thorgrin pour cela – pourquoi ne pouvait-il pas partir seul pour trouver son fils ? Pourquoi avait-il dû entraîner Reece dans cela, frère de Légion ou non ?

Mais quoi qu'elle fasse pour tenter de chasser Reece de son esprit, pour avancer, chaque jour depuis, Stara ne pensait à rien d'autre qu'à lui, quand il reviendrait, quand elle le reverrait. Cela la déchirait à l'intérieur. Et maintenant, enfin, ici, si loin de tout, si bien caché, la réalité commençait à s'insinuer. Elle ne reverrait jamais Reece. Il ne viendrait jamais pour elle. Il ne la trouverait jamais.

Et c'était une réalité qu'elle ne pouvait pas accepter.

Stara entra à l'intérieur comme un ouragan pendant qu'elle marchait, déterminée à trouver une réponse. Il devait y avoir un moyen. Il devait y avoir un moyen de le trouver. Autrement, la vie ne signifiait plus rien pour elle. Elle refusait de passer le reste de sa vie cachée dans ce lieu paisible qu'était la Crête, pendant que Reece était là dehors, en danger. Ce lieu, même avec toute sa beauté, ne contenait aucune paix pour elle tant que Reece n'y était pas.

« Ce sont des pivoines, ma dame », dit une voix.

Stara se retourna, surprise, prise au dépourvu par la voix, et fut surprise de voir un membre de la famille royale debout devant elle, souriant. D'après son menton fier et ses étincelants yeux bleus, elle put immédiatement voir la

ressemblance avec la famille du Roi, même s'il n'était pas un membre qu'elle puisse reconnaître ; il paraissait ne pas être âgé de plus de seize ans, vêtu du costume royal de la cour.

L'homme tendit le bras, sourit, prit sa main et l'embrassa, un éclat dans les yeux.

« Ce sont les plus fines fleurs de la cour, ma dame », ajouta-t-il. « Vous avez bon goût. »

Il la dévisagea, et elle reconnut ce regard dans ses yeux. Elle avait vu chez bien trop de prétendants au fil des ans : l'air d'un homme captivé par sa beauté. Cela l'ennuyait. Et en fait, elle ne l'appréciait pas, étant donné sa préoccupation pour Reece.

« Mon nom est Fithe », dit-il. « Je suis un membre de la famille royale. »

« L'êtes-vous ? » demanda-t-elle. « Vous en portez les couleurs, pourtant à la fête je ne vous ai pas vu assis à la table du Roi. Vous n'êtes pas non plus un des fils du Roi. »

Il sourit.

« Vous êtes assez perspicace », répondit-il. « Vous avez raison. Je suis son neveu – l'un d'entre eux, au moins – auxquels sont difficilement accordés les privilèges des fils, mais un cousin par rapport à eux néanmoins. Mais au moins je suis admis dans les Jardins Royaux, ce qui m'a mené à vous. »

Il esquissa un large sourire et Stara se détourna, si ennuyée par les avances des hommes. Il était assez charmant, mais lui parler était la dernière chose qu'elle voulait.

Elle lui tourna le dos et retourna à son examen des rangées de fleurs, se promenant à travers eux, ne souhaitant que la paix et le calme, ne voulant penser qu'à Reece et à rien d'autre.

Il commença à marcher à côté d'elle, et elle soupira bruyamment, manifestant clairement qu'elle était ennuyée.

« Je préférerais le plaisir de ma propre compagnie », dit-elle courtoisement.

« Je ne voulais pas vous offenser, ma dame », dit-il, marchant toujours avec elle. « C'est juste que...je n'ai pas pu m'empêcher de vous remarquer depuis que vous êtes arrivée ici dans la Crête. J'ai attendu un moment pour vous parler. Votre beauté surpasse même ce que les autres disent. »

Elle détourna le regard en soupirant, ne voulant pas lui parler.

« S'il vous plaît, ma dame », la pressa-t-il. « Je ne vous veux aucun mal. J'aimerais simplement vous parler, passer un peu de temps en votre compagnie. Permettez-moi au moins de vous montrer notre cité royale. »

Elle lui fit face en fronçant les sourcils.

« J'ai vu votre cité », répondit-elle. « Assez, de toute façon. Je m'en fiche. J'aurais préféré mourir dans la Désolation. »

Il resta bouche bée, pris au dépourvu. Il la dévisagea, surpris, manifestement il n'était pas habitué à ce qu'une femme lui parle de cette

manière.

« Je ne souhaite rien ici », répondit-elle. « Il ne reste qu'une chose à laquelle je rêve dans ce monde, et c'est quelque chose que vous ne pourrez jamais me donner. Donc vous feriez mieux de me laisser. »

Il la surprit en ne bougeant pas et en la fixant des yeux, qui n'était pas emplis de dédain ou de colère, mais de compassion.

« Et quelle est cette chose que vous souhaitez ? » demanda-t-il. « Dites-le-moi simplement, et ce sera à vous. »

Elle le regarda, surprise, son intérêt piqué.

« J'en doute », dit-elle. « Mais si vous vous en souciez tellement je vais vous le dire : je veux que l'amour de ma vie me soit rendu. »

Elle s'attendit à ce qu'il s'éloigne, et fut surprise quand il resta là debout et la fixa des yeux, sourcils froncés.

« Et où est-il ? » demanda-t-il.

Stara ne s'attendait pas à ce qu'il lui demande cela, ou s'en soucie même, maintenant qu'il était clair qu'elle n'était pas intéressée.

« Reece est loin d'ici », dit-elle, « au-delà de la Grande Désolation, au-delà de la mer. Il est un naufragé, je suppose, en mer, sur un navire. S'il vit. »

Il la dévisagea pendant un long moment et Stara attendit, s'attendant à ce qu'il rit, qu'il parte, pour se débarrasser d'elle – ce qui était en partie ce qu'elle voulait.

Elle fut abasourdie quand il répondit enfin, avec sérieux.

« Vous l'aimez énormément, n'est-ce pas ? » lui demanda-t-il.

Stara fut déconcertée par sa sincérité, et de voir les larmes lui monter aux yeux.

« Oui », répondit-elle, sentant ses propres yeux pleurer. « Je l'aime. »

Fithe se fit silencieux, le regard baissé ; il sembla réfléchir à sa requête pendant un long moment.

En fin de compte, il releva les yeux vers elle et hocha de la tête.

« Je vous aiderai », dit-il.

Elle l'examina, sans voix.

« Vous le ferez ? » demanda-t-elle, sentant son cœur battre plus vite.

« Je respecte votre amour, votre dévotion », lui dit-il. « J'aurais adoré vous aimer, mais je vois que vous êtes attachée à quelqu'un d'autre. Et si je ne peux pas vous avoir, alors j'aurais la meilleure chose suivante : une place dans votre cœur pour vous avoir aidée. »

Stara le dévisagea, touchée. Pour la première fois, elle sentit son cœur rempli d'espoir.

« Nous avons des règles strictes ici dans la Crête », poursuivit-il. « Pour notre propre protection. On ne peut pas simplement quitter la Crête. Cela laisserait une piste à trouver pour l'Empire, et nous mettrait tous en danger. Quitter cet endroit n'est pas un petit exploit ; si vous êtes capturée, vous serez emprisonnée, et moi avec vous. »

Elle acquiesça.

« Je le sais », répondit-elle. « Je ne m'attends pas à ce que vous m'aidiez. »

« Je le ferais, cependant », dit-il.

Elle l'examina, vit sa sincérité et essaya de comprendre.

« Vous risqueriez la prison pour moi ? » demanda-t-elle. « Vous ne me connaissez même pas. »

Il sourit.

« C'est vrai, je ne vous connais pas », dit-il. « Mais, dans mon cœur, j'ai l'impression que si. »

« Et pourtant on dirait qu'il n'y a pas d'autre voie », dit-elle. « Je veux le trouver, et pour le faire, je dois quitter la Crête. »

« Vous seriez obligée d'aborder les montagnes, de traverser la Désolation, de trouver un bateau, d'appareiller seule... », dit-il. « Ce n'est pas un exploit facile. »

« Je m'en fiche », dit-elle. « Aucune de ces choses ne m'effraie. »

Il hocha de la tête.

« Très bien, alors », dit-il. « Si votre cœur est assez plein, alors il y a toujours un moyen. »

Il tendit une seule main, et la regarda avec toute son intensité.

« Venez avec moi. »

Stara plaça sa main dans la sienne, et alors qu'il la menait à nouveau dehors, à travers les jardins, elle sentit pour la première fois une nouvelle impression de but dans sa vie, sentit que, finalement, quels que soient les risques, elle serait à nouveau réunie avec Reece.

Chapitre vingt-quatre

Godfrey se tenait là, encerclé par une pièce pleine de soldats de l'Empire hostiles, s'attendant à être tué – quand soudain, un grand cor sonna, faisant trembler la pièce. Cela venait de quelque part au loin, persistait, sonnait encore et encore, un son sombre et de mauvais augure, quelque chose que Godfrey n'avait jamais entendu – et les soldats se tournèrent tous comme un seul homme puis partirent en courant de la pièce.

Godfrey se tint là, en sueur, perplexe, fixant la pièce vide du regard – seuls Akorth, Fulton, Merek et Ario à côté de lui, avec le barman derrière le bar.

Godfrey se tourna vers les autres, mais ils avaient aussi le regard fixe, également décontenancés.

« Les cors de guerre », expliqua le barman, arrêtant ce qu'il faisait, la voix grave.

« Qu'est-ce que cela signifie ? » demanda Merek.

Le barman secoua la tête.

« Un ennemi est aux portes. Volusia est assiégée. »

Godfrey se précipita hors de la taverne avec les autres, tous bondirent dans les rues de Volusia. Godfrey était vaguement conscient de combien il avait été chanceux que les cors de guerre aient sonné quand ils l'avaient fait, lui épargnant d'être roué de coups, voire même la mort là-bas dans la taverne. Mais tandis qu'il courait à travers les rues pleines de panique, il ne fut pas aussi certain de sa bonne fortune. Il vit des milliers de soldats Volusiens en cours de mobilisation, se précipiter vers les portes de la cité, les fermer, les verrouiller, et se préparer pour la guerre.

Ils coururent tous vers les portes de la cité, tous impatients de voir ce qu'il se passait, et quand ils arrivèrent plus près et jaillirent d'une ruelle, Godfrey eut enfin un aperçu à travers les portes de la cité – et quand il l'eut, son cœur s'arrêta à la vue : là, alignés à l'horizon, se tenaient des dizaines de milliers de soldats de l'Empire, vêtus de leur armure toute noire, arborant les bannières de l'Empire – et marchant droit vers Volusia.

Godfrey n'avait jamais vu une armée de cette taille, et à la manière dont ils marchaient, si disciplinés, il pouvait voir qu'il s'agissait d'une armée de métier. Ils transportaient un équipement de siège professionnel, aussi, roulant sur des plates-formes de bois massives, avec une nuée de catapultes – et Godfrey réalisa qu'ils n'avaient pas seulement l'intention de conquérir la cité – mais de l'annihiler.

Godfrey était dérouté. Il ne comprenait pas pourquoi l'armée de l'Empire marcherait sur une cité de l'Empire, quelles affaires ils pouvaient avoir ici. L'Empire avait-il sombré dans une guerre civile ?

Godfrey scruta la cité et, parmi le chaos, vit les esclaves de Volusia être tous vendus aux enchères sur les places, vit des milliers d'autres esclaves dans les rues, menés vers le quartier des enchères – et se souvint de qui était le

véritable ennemi. Les Volusiens. L'Empire voulait détruire cette cité – et lui aussi. Il voulait que tous ces esclaves soit libérés, et peut-être, réalisa-t-il, était-ce une opportunité.

Les conquérants aux portes, il le savait, pourraient être pires que ceux ici ; mais si les Volusiens l'emportaient, les esclaves ne seraient jamais libres. En outre, Godfrey voulait désespérément venger Darius et les siens. C'était une chance aussi bonne qu'il puisse obtenir.

Des lances et des flèches commencèrent à voler à travers les barreaux de fer de la porte de la cité, et des soldats Volusiens commencèrent à pousser des cris et à tomber tandis qu'ils traversaient la cour pour prendre position tout le long des murs. Des soldats Volusiens, méticuleusement disciplinés, marchaient en file unique le long des remparts, obéissant aux ordres criés par leurs commandants, prenant position. Ils préparaient des chaudrons d'huile bouillante, s'agenouillaient et tiraient à l'arc, envoyaient des lances, tuant des dizaines de soldats de l'autre côté des portes. C'était une grande armée qui assaillait, mais c'était une grande cité à laquelle ils s'attaquaient, bien fortifiée, et Godfrey savait que ce serait une bataille épique. Cela pourrait se poursuivre pendant des mois.

À moins qu'il ait quelque chose à dire.

Godfrey et les autres s'agenouillèrent dans l'ombre, le long du mur de la cité, tous regardant dehors, observant la guerre se dérouler devant eux. Godfrey échangea un regard avec les autres.

« Est-ce que tu penses à ce que je pense ? » demanda Merek avec un sourire espiègle.

Godfrey sourit en retour.

« Et qu'est-ce que ça pourrait être ?, intervint Akorth, inquiet.

« Laisser l'Empire rentrer », expliqua Godfrey. « Les laisser avoir la main mise sur la cité. »

« C'est de la folie ! » dit Fulton. « Ils pourraient nous tuer ! »

Godfrey haussa les épaules.

« Les Volusiens vont définitivement nous tuer », répondit-il.

« L'Empire pourrait ne pas le faire. Et s'ils le font, au moins de cette manière ils tueront les Volusiens d'abord, appliqueront notre vengeance pour nous, et nous pouvons libérer ces esclaves.

Akorth et Fulton, paniqués, froncèrent les sourcils et secouèrent la tête.

« Et comment proposes-tu que nous fassions cela ? » demanda Ario, calme et serein, comme toujours.

Godfrey observa les soldats Volusiens tourner l'énorme manivelle de la porte encore et encore, commençant à fermer les portes en or massif derrière les portes de la cité – et il eut une idée. Il se pencha et caressa la tête de Dray.

« Dray », ordonna-t-il. « Va. Venge Darius. Attaque ces hommes ! »

Dray n'avait pas besoin d'encouragements : il aboya et bondit à travers la cour, faisant exactement ce que Godfrey avait commandé, soulevant un nuage de poussière dans son sillage.

Drake atteignit le premier soldat et plongea ses dents dans ses chevilles – et le soldat poussa un cri, lâchant la manivelle.

« Maintenant ! » s'écria Godfrey.

Godfrey se mit sur pieds et chargea, les autres suivirent sur ses talons, Akorth et Fulton, soufflants, étaient à la queue du groupe.

Ils atteignirent la manivelle et l'empoignèrent tous – mais ils ne purent la faire bouger.

« Tournez-la dans l'autre sens ! » dit Godfrey.

Ils tournèrent tous dans l'autre sens, et alors que Godfrey tirait de toutes ses forces, lentement, les portes de la cité commencèrent à se rouvrir.

Rapidement, les Volusiens percutèrent. Godfrey se baissa brusquement quand une lance vola près de sa tête, et alors qu'il levait les yeux, il vit un escadron de Volusiens les fixer du regard et quitter le rempart droit vers eux.

« Attention ! » hurla Ario.

Ario ramassa une lance, visa, et la lança – poussant la tête de Godfrey juste à temps pour éviter une hache de lancer. Godfrey se tourna pour voir une lance empaler un soldat Volusien qui se tenait à quelques trentaines de centimètres, l'attaquant par derrière.

Merek dégaina son épée et tua un autre Volusien alors qu'il les assaillait depuis une autre direction.

Ils se concentrèrent tous à nouveau sur la manivelle, et Godfrey continua à tourner, les mains brûlantes, déterminé à ne pas lâcher. Il savait, cependant, que leur temps était limité, le groupe de Volusien se ruait vers eux et se rapprochait à chaque instant. La porte s'ouvrait de plus en plus largement, bougeant à une allure d'escargot.

Godfrey leva les yeux et vit que les Volusiens n'étaient plus qu'à quelques mètres, sur le point de les tuer – mais pourtant il ne voulait pas abandonner la manivelle. Il souleva la manivelle une dernière fois, avec tous les autres et, finalement, les portes s'ouvrirent juste assez largement.

Une grande clameur s'éleva tandis qu'apparaissaient, se précipitant à travers les portes ouvertes, des centaines de soldats de l'Empire, se déversant à l'intérieur. Les soldats Volusiens, dépassés, n'avaient pas d'autre recours hormis de faire demi-tour et fuir alors que l'élan les repoussaient dans leur propre cité. Sous leurs yeux, les Volusiens furent massacrés, abattus par l'armée de l'Empire à leur poursuite, et enfin Godfrey se sentit disculpé. Il se rappela de Darius et ses hommes, massacrés dans ces mêmes rues par les Volusiens – et il sut qu'il y avait une justice dans ce monde.

Godfrey savait que, dans le chaos, c'était leur chance de s'échapper de cette cité.

« Partons ! » pressa Akorth, pointant du doigt les ruelles qui pouvaient mener à la liberté.

Godfrey voulait quitter cet endroit, il le voulait vraiment.

Mais il savait qu'il ne le pouvait pas. Silis, la Finienne, serait vulnérable dans cette invasion. S'ils ne l'aidaient pas, elle mourrait. Elle

l'avait sauvé – et il lui était redevable.

« Non ! » s'écria Godfrey. « Pas encore. Nous avons une obligation à remplir d'abord. Suivez-moi ! »

Il pivota et courut à travers la cour, Dray aboyant sur ses talons, espérant que les autres suivraient – mais décidé à agir, même si eux ne l'étaient pas. Pour la première fois de sa vie, ce n'était pas l'idée d'un gain personnel qui le poussait – mais la bravoure. Le devoir.

Il entendit des bruits de pas, se tourna et vit les autres juste derrière lui, tous déterminés, quel qu'en soit le coût, à faire ce qu'il fallait.

Chapitre vingt-cinq

Kendrick s'élançait avec les autres à travers la Grande Désolation, dans une course contre le soleil couchant, tous se hâtaient pour y arriver à temps, sachant ce qui était en jeu s'ils ne réussissaient pas. La température commençait à chuter radicalement, la lumière diminuait à chaque instant qui passait, et Kendrick se rappela de ce à quoi ressemblaient les nuits dans la Grande Désolation. Chaque nuit passée là, on risquait sa vie.

Même s'ils avaient survécu par le passé, Kendrick savait que ce serait différent cette fois-ci ; ici, plus près de la Crête, les nuits étaient plus traîtresses. Chaque fois qu'il s'était allongé pour dormir, il s'était réveillé pour découvrir quelques-uns de ses hommes morts, soit mangés par des insectes, ou par d'étranges créatures qui disparaissaient, ne laissant rien que des marques de morsure.

Kendrick jeta un regard en arrière par-dessus son épaule et vit les balais attachés à l'arrière des chevaux, larges et épais, couvrant leurs traces en chemin, enlevant tous les signes de leur passage. C'étaient des dispositifs ingénieux, et Kendrick éprouva au moins un sentiment de satisfaction qu'ils accomplissaient leur mission. Le temps qu'ils atteignent la Crête, il n'y aurait plus de signe qu'ils aient été là, et tout danger que lui et les siens avaient causé en arrivant là serait effacé.

Kendrick jeta un coup d'œil en chevauchant et vit le corps ensanglanté du soldat de la Crête, posé sur le dos d'un cheval, et son cœur fut avec lui. À cause de lui et de son peuple, ce brave soldat s'était aventuré là dehors, et à présent gisait mort. Kendrick ne pouvait s'empêcher de se sentir responsable – même s'il avait personnellement sauvé beaucoup de leurs vies.

Kendrick repéra Naten chevauchant devant ses hommes, un rictus permanent sur le visage, ne regardant toujours pas dans la direction de Kendrick. Même si ce dernier lui avait sauvé la vie, il n'avait reçu rien d'autre que de l'amertume en retour. Cependant, Kendrick avait remarqué un changement dans l'attitude des autres membres de la Crête envers lui. Depuis le combat sous l'arbre noueux, depuis qu'il avait aidé à les sauver comme s'ils étaient les siens, ils l'avaient considéré avec un nouveau respect. Il savait que, lentement, ils en arrivaient à l'accepter, même s'il était un étranger.

Ils fonçaient et fonçaient, le bruit des chevaux cognait dans ses oreilles, et Kendrick examinait l'horizon à la recherche d'un signe quelconque du Mur de Sable, sachant qu'il s'agissait du premier repère qu'il avait besoin de voir. Mais il était frustré de voir qu'il était toujours hors de vue.

Un cri résonna soudain au-dessus du vacarme des chevaux, et Kendrick fut surpris quand, en jetant un regard, il vit un des soldats de la Crête chuter de son cheval tandis que ce dernier s'effondrait sous lui. Ils roulèrent tous deux au sol, alors que les deux autres s'arrêtaient, et Kendrick fut dérouté. D'abord il avait présumé que le cheval avait trébuché – mais il ne voyait pas

comment, étant donné que le terrain était plat.

Mais ensuite il fut stupéfait de voir un autre cheval s'effondrer – puis un autre – envoyant leurs cavaliers par terre, le premier poussa un cri tandis qu'il était écrasé sous son cheval.

Rapidement, il y eut une avalanche de chevaux s'effondrant, roulant, projetant d'énormes nuages de poussière.

Kendrick tourna hors du chemin des chevaux tombés, juste à temps, et alors qu'il pensait être sauf, soudain son propre cheval s'effondra sans explication sous lui, et Kendrick se sentit voler, tête la première, vers le dur sol du désert. À l'allure où il allait, ce fut un rude atterrissage, lui coupant le souffle et lui donnant l'impression d'avoir brisé chacun des os de son corps.

Kendrick roula encore et encore, toussant de la poussière, se défaisant rapidement de son cheval tandis qu'il le dépassait, et se demandant ce qui avait bien pu arriver.

Quand il s'arrêta, haletant, serrant ses côtes, il se tourna et examina le sol, se demandant s'ils s'étaient engagés dans une série de fissures.

Mais il n'y avait pas de crevasses, nulle part. Le sol était aussi lisse que possible.

Le mystère ne fit que s'assombrir tandis que Kendrick regardait autour de lui et entendait les chevaux hennir, comme s'ils avaient mal, et ensuite il entendit un horrible bourdonnement. Il observa de plus prêt et fut horrifié de voir les membres des chevaux complètement recouverts d'insectes grouillants – les mangeant vivants.

Les chevaux hennissaient et se tordaient pendant que leur chair était dévorée, et Kendrick réagit, bondit sur ses pieds, tira son épée, et la balança dans la direction des pattes des chevaux, tentant de les enlever.

Kendrick réalisa rapidement que c'était inefficace, car il ne pouvait prendre le risque de blesser les chevaux. Il tendit la main vers son bouclier à la place – mais le temps qu'il se retourne, il était déjà trop tard : les insectes étaient si vicieux, si bien coordonnés, qu'ils avaient déjà mangé la plupart des membres des chevaux, fourmillant si rapidement que, sous les yeux de Kendrick, ils commencèrent à disparaître. En quelques secondes, ils avaient mangé leurs jambes jusqu'à l'os.

Kendrick ne pouvait pas le croire. Pendant qu'il regardait, sous ses yeux, les chevaux, à présent entièrement envahis d'insectes, ne devinrent rien d'autres que des os, des fossiles, comme s'ils avaient reposé sur le sol du désert pendant ses milliers d'années.

Tout aussi rapidement, l'essaim d'insectes s'éleva des os et s'envola dans une grande confusion, obscurcissant le ciel avant de disparaître dans un nuage.

Kendrick se tenait debout et, alors qu'il s'époussetait, il échangea un regard avec les autres – qui avaient tous le regard fixe, également abasourdis. Il baissa les yeux sur les carcasses des chevaux et réalisa, avec un trou à l'estomac, qu'ils n'avaient désormais plus aucun moyen de transport pour

retourner dans la Crête. Il regarda au loin vers l'horizon, vers le soleil couchant, et la Crête parut à présent très lointaine. Il ne pouvait croire qu'il se retrouvait à nouveau dans la même position, de retour dans la Grande Désolation, à pied. Il sentait la température chuter, et il savait qu'ils étaient tous dans une très mauvaise posture.

« C'est *votre* faute ! »

Kendrick se tourna pour voir Naten, enragé, se ruant vers lui.

Kendrick était trop stupéfait pour réagir, et avant de pouvoir réaliser, Naten était sur lui, le tacla et le fit tomber au sol.

Les autres se mirent en cercle autour d'eux et commencèrent à les encourager, alors que Kendrick se retrouvait pris dans un match de lutte. Naten, sur lui, le cloua au sol puis tendit les mains et tenta de l'étouffer. Kendrick sentait ses mains puissantes sur sa gorge, et prit conscience que c'était sérieux. Il était fatigué de calmer cet homme.

Kendrick, enragé, tendit les bras et appuya sur un point de pression au niveau des avant-bras de l'homme, immédiatement Naten relâcha sa prise, et Kendrick le chassa ensuite sur le côté, en même temps leva sa tête et lui frappa le nez.

Naten, ahuri, serra son nez et roula sur le côté.

Kendrick s'éloigna et se remit sur pieds, et Naten, qui s'en remit vite, fit de même. Tous deux se faisaient face au milieu d'un cercle de soldats.

Naten, furieux, dégaina son épée, dont le son transperça l'air du désert – mais avant qu'il n'ait pu faire un pas, Brandt et Atme apparurent, chacun tenant la pointe de leur épée contre sa gorge.

« N'allez pas plus loin », le prévint Brandt.

« C'est notre commandant que vous menacez », ajouta Atme.

Le bruit d'épées supplémentaires dégainées emplit l'air, et Kendrick jeta un coup d'œil pour voir deux soldats de la Crête, des amis de Naten, tirer leurs épées et les pointer vers Brandt et Atme.

« Abaissez vos épées ! » cria Koldo à ses propres hommes, s'avançant en colère.

« Et vous, abaissez les vôtres », dit Kendrick à Brandt et Atme. « Je vous remercie, mais nous ne sommes pas ici pour nous battre les uns contre les autres. »

Les deux soldats de la Crête baissèrent les leurs, Brandt et Atme suivirent, et rapidement ce fut seulement Naten qui tenait une épée.

« J'ai dit : baisse-la », grogna Koldo, parlant avec mépris, près de son visage.

À contrecœur, Naten abaissa la sienne.

Kendrick se tint là et fit face à Naten, qui lui jetait un regard furieux, saignant de la lèvre.

« Ami », s'écria Kendrick, déterminé à apporter la paix. « Vous ne pouvez pas me blâmer pour la mort de votre ami, ou pour celle des chevaux. Je ne suis pas l'ennemi. Si vous vous en rappelez, c'est *moi* qui vous ai sauvé

la vie il y a seulement quelques heures. »

Naten ricana.

« Sans l'apparition de vous ou de vos hommes ici, mes hommes seraient en vie », dit Naten. « Nos chevaux vivraient encore, et nous ne serions pas dans ce pétrin. Maintenant nous allons tous mourir là dehors. »

« Accuser est chose facile », répondit Kendrick. « C'est l'arme de l'homme le moins accompli. Je ne sais pas pour vous », dit Kendrick en se tournant vers les autres, « mais je ne prévois pas de mourir. Nous trouverons un moyen de revenir à la Crête. Je ne souhaite pas vous affronter, ou votre peuple. Je me suis porté volontaire pour cette mission dans le but d'aider. »

Kendrick décida qu'il serait le plus grand homme. Alors que tous les soldats observaient, il tendit une main pour la paix, faisant un pas en avant pour serrer celle de Naten.

Naten se tint là, dans un silence à couper au couteau. Il le dévisagea en retour, comme s'il débattait.

« Serre sa main », ordonna Koldo.

Mais Naten ricana, cracha aux pieds de Kendrick, tourna les talons, et partit comme un ouragan.

Kendrick n'en attendait pas moins.

Koldo vint à côté de lui et posa une main sur son épaule.

« Vous êtes un homme bien », dit-il. « Le plus grand. Merci pour votre retenue. »

Kendrick hocha de la tête, appréciant le sentiment.

« Comme c'est, nous serions chanceux de survivre à cela », dit Ludvig, venant à côté d'eux. « Si nous nous retournons les uns contre les autres, nous n'avons aucune chance. »

Kendrick se tourna avec les autres et regarda au loin vers le soleil couchant, et il sut que leur situation était peu réjouissante.

Kendrick se tourna vers ses hommes.

« Rassemblez ce que vous pouvez des restes de vos chevaux », dit-il. « Ce soir, nous campons ici. »

Koldo donna des ordres à ses hommes, lui aussi, et bientôt tous fouillaient les selles, étendues au sol, cherchant dans les os de leurs chevaux, d'autres rassemblaient du bois sec et des mauvaises herbes sur le sol du désert, et rapidement un tas pour un feu de camp fut rassemblé. Le ciel s'assombrit et Kendrick leva les yeux vers la dernière faible lueur, et malgré lui, il ressentit un frisson : il ne pouvait s'empêcher de sentir, comme les autres, qu'ils n'arriveraient jamais à rentrer.

*

Kendrick était assis autour du feu, la seule lumière dans une mer de ténèbres, avec à côté de lui Brandt, Atme et ses hommes, tandis que Koldo, Ludvig et les autres étaient assis autour du cercle de son autre côté. Ils étaient

tous sur le qui-vive. Il n'y avait pas de bruit dans le désert hormis le craquement du bois, et l'air glacé s'était insinué, les flammes du feu étaient la seule chose le tenant à l'écart. Kendrick, exténué par les événements de la journée, scruta les visages des autres hommes, tous autour du feu, et put voir la lassitude sur eux aussi. Ils s'étaient retrouvés dans une situation à laquelle aucun ne s'était attendu.

Kendrick regardait fixement les flammes, réfléchissant à la manière dont la vie l'avait amenée jusqu'à ce point, et il sentait ses yeux devenir lourds quand un son féroce ponctua le silence. Kendrick sentit ses poils se hérissier à l'arrière de sa nuque, se retourna avec les autres et jeta un coup d'œil dans les ténèbres. Cela se produisit encore : le hurlement distant d'une créature, quelque part là dehors.

Kaden, le plus jeune fils du Roi et le plus jeune du groupe, assis près de Kendrick, tressaillit au bruit et saisit la garde de son épée.

Naten rit cruellement et s'en prit à lui. « De quoi as-tu peur, mon garçon ? » se moqua-t-il. « Tu as peur que des choses viennent te manger ? »

Une poignée des autres soldats gloussa, tandis que Kaden rougissait.

« Je n'ai peur de rien », dit Kaden, indigné.

Naten rit à nouveau.

« Tu as l'air effrayé pour moi. »

Katen se redressa et lui jeta un regard noir.

« Quoi que ce soit, cela peut venir ici, et je l'affronterais sans crainte », insista-t-il.

Naten se moqua de lui.

« Je suis sûr que te le feras », dit-il.

Kendrick pouvait voir l'embarras de Kaden et il se sentit mal pour lui – et en colère contre Naten pour être la brute qu'il était.

Le hurlement se fit à nouveau entendre, mais plus distant cette fois, quoi que ce soit, cela se retirait dans la nuit ; ils se réinstallèrent progressivement dans le silence.

« Je ne sais pas comment vous avez tous réussi à survivre là dehors », dit une voix.

Kendrick se tourna pour voir Kaden le regarder ; il avait un visage affable et amical, honnête, prompt à sourire, et empli de l'assurance d'un garçon de quatorze ans, qui avait plus de courage que de connaissances au combat. Kendrick pouvait apercevoir en lui le guerrier qu'il deviendrait, pouvait voir empressement à faire ses preuves.

Kendrick lui fit un grand sourire.

« Nous sommes entraînés pour l'adversité », répondit Kendrick. Il pouvait voir les autres soldats regarder de son côté, curieux, et pendant qu'il parlait, il s'adressait à eux tous. « Dans l'Anneau, nous étions envoyé en patrouille dès que nous pouvions marcher. En rejoignant la Légion, puis l'Argent, nous étions envoyés dans les endroits les plus terribles – la base du Canyon, le cœur des Terres Sauvages – pendant des lunes à la fois, forcés

d'être jetés dans les plus hostiles terres sauvages. C'était notre rituel d'initiation. Tous ne revenaient pas. Mais cela nous apprenait à vivre sans craindre pour la sûreté ou la sécurité. Notre sécurité devint nos deux mains, et les armes que nous portions. »

Koldo hocha de la tête, appréciant manifestement l'histoire.

« Nous avons un rituel similaire », dit Koldo. « Nous envoyons nos initiés en patrouille dans les pics de la Crête. Les *Loups*, c'est ainsi que nous les appelons. »

« Mais la Crête est à l'écart », dit Kendrick. « Pour quoi patrouillent-ils ? »

« À l'occasion », répondit Koldo, « des créatures du désert traversent le Mur de Sable, et tentent de franchir les murs de la Crête. Nous devons maintenir la surveillance, jour et nuit, sur tous les pics de la Crête. Quand ils traversent, nous envoyons des patrouilles pour affronter ces monstres, avant qu'ils n'approchent trop. Cela garde la Crête en sécurité, et cela nous garde endurcis au combat. Ce sont des adversaires vicieux, et ils attaquent en meute, des ennemis même pires que l'Empire. »

« Vous ne pourriez pas savoir », interrompit Naten. « Aucun de vos précieux Argent n'a jamais été testé contre nos ennemis. »

« Ils ont dû affronter des adversaires, j'en suis certain, bien plus mortels qu'eux », intervint Ludvig, prenant le parti de Kendrick.

Kendrick hocha de la tête, appréciant cela, et Naten haussa à peine les épaules.

« *Je* serais un Loup bientôt », dit fièrement Kalden. « Mon rituel de passage à l'âge adulte sera le prochain. Je patrouillerais dans la Crête, avec seulement quelques amis. Nous nous battons et tuons toutes les créatures que nous trouverons. »

Kendrick sourit, admirant son courage.

« Alors ainsi c'est ta première fois dans la Désolation ? » demanda Kendrick.

Kalden hocha solennellement de la tête.

« Je me suis porté volontaire », dit-il. « Mon père a refusé d'abord, mais mon frère l'a permis et l'a convaincu de me laisser venir. »

Koldo se tourna vers Kendrick.

« Nous traitons nos jeunes, ici », dit Koldo, « avec le plus grand des respects. Dans notre royaume, le plus grand honneur est réservé aux plus jeunes. C'est le plus jeune fils, pas l'aîné, qui a toute notre fierté et joie. Car quelle que soit la manière dont les plus jeunes se battent est source de réflexion pour non seulement son père mais aussi son frère aîné. Nous devons tous être un exemple d'honneur et de courage, et cela doit se trouver chez le plus jeune. Le rituel de passage à l'âge adulte est quelque chose que nous considérons avec la plus grande estime. »

« Nos jeunes guerriers », ajouta Ludvig, « reflètent ce qui est de mieux en nous. Le moment de la vie où l'on évolue, de garçon à homme, est un

moment sacré. C'est, en fait, le moment le plus important pour notre peuple. »

Un silence confortable tomba sur le groupe de guerriers, et pendant que le feu craquait, Kendrick se perdit dans ses pensées, les yeux lourds, jusqu'à ce que Kaden se tourne vers lui.

« Pour quoi vivez-vous maintenant ? » lui demanda-t-il.

Kendrick se tourna vers lui et put sentir que ce garçon honnête avait du mal à comprendre.

« Votre terre natale bien aimée a disparue », poursuivit Kaden. « Vos hommes sont pour la plupart morts. Je ne peux imaginer continuer. Qu'est-ce qui vous fait tenir bon ? Que souhaitez-vous ? »

Kendrick réfléchit longuement à cela. Cela le rendait nostalgique de l'Anneau, et de ses camarades de l'Argent, plus que jamais auparavant.

« Je vis pour, un jour, retourner dans ma terre natale », répondit finalement Kendrick. « Pour voir l'Anneau à nouveau restauré. Pour voir les rangs de l'Argent renfloués. Pour que nos hommes deviennent la grande armée et les grands chevaliers que nous étions autrefois. »

Les hommes hochèrent de la tête, respectant sa réponse.

« Et pourtant », ajouta Kendrick, « j'ai aussi appris qu'être un chevalier signifie l'être où que l'on soit. Dans n'importe quel endroit, dans n'importe quelle circonstance. J'ai appris que je n'ai pas besoin d'être dans l'Anneau, à la Cour du Roi, dans un château ou une cité raffinée, ou même dans mon armure. Ce n'est pas ce que signifie être un chevalier. Le véritable chevalier laisse toutes ces choses derrière ; il est là dehors à combattre pour une cause, et cette cause est toujours à l'extérieur des portes bien fortifiées de sa cité. Quand tu es là dehors, quelque part, au cœur des dangers, quand tu as l'impression d'être dans le lieu le plus isolé et désert, quand tu regardes autour et qu'il ne reste personne à tes côtés, quand tu progresses – c'est alors que tu embrasses la cause du véritable chevalier. C'est ce que tu fais ton foyer. Le véritable chevalier n'a pas de foyer – il le crée. Et il en crée toujours un nouveau. Et c'est là que mon foyer réside désormais. »

« Je boirais à cela », dit Ludvig.

Il leva son outre, Kendrick et les autres levèrent les leurs, tandis qu'ils buvaient tous autour du feu.

« À l'honneur ! » s'écria Koldo.

« À l'honneur ! »

Kendrick prit une longue gorgée de son vin, regard fixé sur les flammes, tandis qu'il s'attardait sur son dernier mot. *Honneur*. Cela, plus que tout, était ce pour quoi il vivait.

« Je comprends comment vous vous sentez, mon ami », dit Koldo, avec sa voix grave, à côté de lui. « Moi-même, j'étais autrefois étranger à cet endroit. »

Kendrick le dévisagea, dubitatif. Étant donné la peau noire de Koldo, son apparence si différente de tous ceux ici, et qu'il soit l'aîné du Roi, Kendrick s'était toujours interrogé quant à lui. Mais il n'avait jamais voulu

s'immiscer.

« Comme vous pouvez le voir », continua Koldo, « je ne suis pas né du Roi, ni de la Reine. Ils m'ont trouvé, dans la Désolation, au cours d'une patrouille du Roi, et ils m'ont pris comme le leur. Plus encore, étant leur aîné, ils m'ont nommé leur premier-né – et hériter du royaume. Ils m'ont fait le plus âgé dans tous les sens du terme, même quand ils n'en avaient pas besoin. C'est ainsi que sont faits les gens de la Crête. »

Kendrick était intrigué par son histoire.

« Ils vous ont trouvé ? » demanda-t-il. « Comment ? »

« Le Roi et ses hommes ont autrefois fait un raid contre un village d'esclaves, loin dans la Désolation, pour tuer des soldats de l'Empire qui s'étaient trop approchés, et pour libérer les esclaves. Quand ils sont arrivés là, l'Empire était déjà parti, et le village fumait. Tout le monde était mort – excepté moi. Ils auraient pu me laisser là, pour mort. Mais c'est tout notre Roi, mon père, mon véritable père : il a un grand cœur, et il fait ce qui est bien. »

Koldo soupira.

« Je n'oublie pas. Je n'oublie jamais, quand on en vient à la loyauté. Je mourrais pour notre Roi en un clin d'œil. Je mènerais ses hommes n'importe où, n'importe où dans le monde où il voudrait qu'ils aillent. »

« Koldo est mon frère », dit Ludvig. « Mon véritable frère. Il est peut-être né de parents différents, a une peau de couleur différente, mais cela ne veut rien dire. Ce n'est pas ce que signifie être un frère. Son honneur, son courage et sa loyauté sont ce qui en font mon frère. Je le considère comme étant de mon sang, comme le font mes autres frères, et je mourrais pour lui en un clin d'œil. »

« Tout comme moi », dit Kaden. « Koldo est autant mon frère que Ludwig. »

Kendrick pouvait voir l'intense loyauté que Koldo inspirait, et il l'admirait grandement. Cela lui faisait penser au Roi MacGil, qui l'avait accepté comme son fils. MacGil voulait nommer Kendrick comme étant son premier-né, son héritier – mais cela avait été son seul échec : il n'avait jamais été assez fort pour dépasser les coutumes de son peuple, pour permettre à un bâtard d'être le Roi. Le Roi de la Crête, toutefois, Kendrick pouvait le voir, était différent : il avait défié la tradition pour faire ce qui était juste. Kendrick enviait un père tel que lui.

« Je suppose que nous avons quelque chose en commun », dit Kendrick. « Nous avons tous deux été élevés par des parents qui ne sont pas les nôtres. Pourtant, d'une manière ou d'une autre, nous nous sommes élevés pour devenir les chefs de nos troupes. »

Koldo sourit en retour, c'était la première fois que Kendrick le voyait faire cela.

« Qu'est-ce qu'ils disent déjà ? » demanda Koldo. « Que ce sont toujours les étrangers, ceux qui sont les moins acceptés, ceux dont le peuple

n'attend rien, qui s'élèvent au sommet. »

Kendrick comprenait – plus qu'il ne pouvait le dire.

Chapitre vingt-six

Volusia sortit des ténèbres et entra dans la lumière vive du soleil, sur sa terrasse privée dans le colisée – et quand elle le fit, la foule se déchaîna. Elle se tint là, leva les bras et se tourna de tous les côtés en recevant les acclamations et l’adulation de milliers d’admirateurs en adoration, tous les citoyens de sa capitale. Le stade rugissait et secouait à sa seule présence, et elle sut qu’ils l’aimaient. Elle, l’héroïne conquérante. Ils aimaient sa puissance ; ils aimaient son pouvoir. Elle, dont on n’avait jamais rien attendu. Enfin, ils avaient appris ce qu’elle avait su tout du long : qu’elle était une déesse. Qu’elle était invincible.

Déjà, les statues d’elle étaient omniprésentes dans cette cité, les rituelles prières du matin à son image avaient été mises en place, et les gens s’inclinaient à son passage partout où elle allait. Pourtant ce n’était pas encore assez pour elle. Elle en voulait plus.

Si son peuple ne l’aimait pas sincèrement, Volusia le savait, à la vue de son visage ils ne pousseraient pas des acclamations comme ils le faisaient, ils ne la couvriraient pas d’affection. Ce n’était pas seulement par peur, mais par admiration. Elle pouvait le sentir. Elle avait conquis une cité qui ne pouvait pas l’être, s’était emparée d’un trône qui ne pouvait être pris. Elle leur avait prouvé à tous qu’ils avaient tort, et ils l’aimaient pour cela. Ils savaient qu’avec elle, tout était possible.

Volusia tendit les bras, et ce faisant, des trompettes sonnèrent. Lentement, la foule se calma. Ils regardaient tous vers elle, si silencieux et respectueux que l’on aurait pu entendre une mouche voler.

« Citoyens de l’Empire ! » s’écria-t-elle, la voix tonnante, résonnant dans les murs. « Peuple de ma capitale ! Vous n’êtes plus des sujets. Vous êtes désormais libres ! Libres de ne plus servir des gens, des commandants, des soldats – mais seulement la Déesse Volusia ! »

La foule applaudit, piétinant le long des rangées, et cela se poursuivit si longtemps, que Volusia était certaine que cela ne s’arrêterait jamais.

Finalement, elle leva à nouveau les bras, et ils se calmèrent.

« Quant à mon présent pour vous », tonna-t-elle, « quand à mon cadeau pour avoir libéré cette grande cité, je vous présente ce qu’aucun dirigeant ne vous a jamais donné : cent jours de jeux ! Que les jeux du sang commencent ! »

Des trompettes sonnèrent tandis que la foule hurlait de plaisir, le stade tout entier tremblait dans une grande frénésie. Volusia recula de la lumière, retourna dans l’ombre et s’assit au bord de sa terrasse sur son trône d’or, flanquée par ses conseillers, et contempla le tout.

Loin en contrebas, les grandes portes de fer de l’arène s’ouvrirent, avec un grincement si bruyant qu’il étouffa même le chant de la foule, et ce faisant, les premiers gladiateurs de la journée, enchaînés les uns aux autres, furent amenés. La foule explosa de joie tandis que des dizaines de gladiateurs

venaient en trébuchant au centre de l'arène, regardant dans toutes les directions, paniqués.

Un cor sonna, une autre porte s'ouvrit, et en sortirent des dizaines de soldats de l'Empire, chevauchant des zertas, leur armure noire étincelant sous les soleils, et brandissant des lances affûtées. Ils chargèrent droit vers le groupe, et la foule les encouragea alors que la première des lances était projetée dans les airs.

Rapidement l'air fut empli de dizaines de lances, toutes visant les gladiateurs paniqués, pleuvant sur eux depuis toutes les directions.

Les gladiateurs tentèrent de se détourner et de courir, se percutant les uns les autres – mais il n'y avait nul endroit où aller pour eux.

Promptement, ils furent tous empalés. Certains essayèrent de se baisser rapidement, pendant que d'autres plongeaient au sol – mais ceux-là furent transpercés dans le dos. D'autres levèrent leurs petits boucliers – mais les lances, si aiguisées, les traversèrent simplement. La mort était partout – et elle les trouva.

Pendant que la foule applaudissait, les cavaliers décrivirent un cercle, se penchèrent, et empoignèrent les chaînes reliant les gladiateurs ensemble – puis les tirèrent sur le sol, paradant avec leurs trophées autour de l'arène. La foule se mit debout et cria tandis qu'ils passaient.

Un cor sonna, une autre porte s'ouvrit, et encore un autre groupe de gladiateurs fut mené dans l'arène.

Volusia s'imprégna de toute la cruauté affichée, et cela égaya son humeur. En effet, cette arène particulièrement vicieuse, ici dans la capitale, était l'une des raisons pour laquelle elle voulait prendre la ville pour commencer. Regarder des gens mourir de manières inhabituelles était un de ses passe-temps favoris.

« Déesse », dit une voix.

Volusia, irritée d'être interrompue, se tourna pour voir Rory, le nouveau commandant de ses forces, la dévisager avec inquiétude. Elle lui avait donné le titre après avoir tué les trois précédents commandants sur un coup de tête. Elle pensait qu'il était toujours bon de garder les hommes à ses pieds.

« Déesse, veuillez m'excuser de vous interrompre », dit-il, de l'inquiétude dans la voix.

« Je ne te pardonne *pas* », dit-elle froidement. « Je ne pardonne pas les interruptions. »

Il déglutit.

« Déesse, j'implore votre pardon. Mais c'est urgent. »

Elle le regarda fixement.

« Rien n'est urgent dans mon monde. Je suis une Déesse. »

Il paraissait incertain de savoir s'il devait continuer.

« J'apporte des nouvelles, Déesse », dit-il. « Le million d'hommes de Romulus, revenant tout juste de l'Anneau, se rapprochent de nos rivages dans

une vaste flotte. Ils approchent de la Baie Occidentale, pendant que nous parlons – et nous n’avons prévu aucune défense contre eux. D’ici demain, notre capitale sera envahie. »

Elle le regarda fixement et posément.

« Et qu’est-ce qui est urgent ? » demanda-t-elle.

Il cligna des yeux, sans voix.

« Déesse », poursuivit-il, incertain, « il n’y a que deux manières pour nous de fuir la capitale – vers l’est ou vers l’ouest. Avec les Chevaliers des Sept et leurs millions d’hommes avançant depuis l’est, nous n’avons que l’issue occidentale – et maintenant cette issue est piégée par le million d’hommes de Romulus. Nous sommes encerclés, sans nulle part où aller. »

Volusia le dévisagea calmement, entendant les hurlements distants de la foule et contrariée d’être distraite, qu’on l’empêche de voir quiconque était juste en train d’être tué.

« Et qui a parlé de fuir ? » demanda-t-elle.

Il la regarda, interloqué.

« Je ne bas jamais en retraite, Commandant », dit-elle.

« Mais quelque chose doit être fait ! » dit-il avec empressement.

Elle esquaissa un large sourire. Finalement, elle se leva et s’éloigna de la terrasse, ne voulant plus en entendre parler.

« Suis-moi », dit-elle.

*

Volusia s’approcha de la rive de la Baie Occidentale, flanquée par son énorme entourage de conseillers, de généraux et de commandants, marchant rapidement devant eux, tandis qu’elle traversait la plage de petits galets, en direction de front de mer. L’eau clapotait légèrement, et au loin, contre l’après-midi nuageux et les rayons d’un coucher de soleil étincelant, elle vit la marée de navires de Romulus, fraîchement revenue de l’Anneau, même avec leur précieux Romulus mort, tous réunis dans une cause commune, à l’évidence sur ordre des Chevaliers des Sept. Ils pensaient encore que les Sept avaient le contrôle ; ils n’avaient pas encore réalisé que l’Empire était sien à présent.

Volusia se sentait honorée que tous ces hommes se mobilisent depuis l’autre bout du monde, qu’ils évacuent leur précieux Anneau, juste pour elle. Et elle avait pitié d’eux. Ils n’avaient aucune idée qu’ils s’opposaient à une déesse. Qu’elle était intouchable.

« Voyez-vous, Déesse ? » continua Rory, la panique montant dans sa voix. « Nous devons mobiliser nos hommes, rapidement ! Nous perdons un temps précieux ! »

Volusia, l’ignorant, marchait au-devant de ses hommes, droit vers le bord de l’eau. Elle se tint là, leva le menton, sentit les vents forts sur son visage, et les accueillit. Ils rafraichissaient la chaleur du désert, du matin

insupportablement chaud de la capitale.

Volusia entendit le battement distant des tambours des navires de guerre, martelant sans cesse au loin, comme pour l'effrayer, et elle regarda les navires commençant tous à rentrer dans la baie. Comme si ces idiots croyaient vraiment qu'ils pouvaient l'alarmer.

Volusia se tint là, une femme contre une armée, et observa tandis qu'ils rentraient, de plus en plus près, emplissant l'immense baie, bloquant la sortie à l'ouest – juste comme elle le voulait.

« Déesse ! » répéta Rory dans le vide. « Nous devons battre en retraite ! »

Volusia leva les yeux et vit les torches sur tous les navires, toutes les flèches enflammées, toutes les lances, tous les hommes attendant seulement d'être à portée. Elle savait que dans à peine quelques minutes ils feraient pleuvoir l'enfer sur elle et ses hommes, une vague de mort et de destruction.

Toutefois elle avait d'autres plans – elle n'était pas prête à mourir là maintenant. Et certainement pas des mains de ces hommes, les restes d'un commandant médiocre, Romulus, son prédécesseur, et un imbécile.

Volusia se tourna et fit un signe de la tête à Volk, qui se tenait à côté d'elle. Il hocha de la tête en retour, et plusieurs de ses petits hommes vers se précipitèrent en avant, émettant de petits couinements, répugnants même pour elle. Ils levèrent lentement leurs mains et les tendirent devant eux, leurs doigts étirés dans une forme triangulaire qu'ils dirigent vers la mer.

Lentement, une lueur verte se répandait depuis leurs paumes ; elle s'écoula sur les eaux comme de la vase, s'étalant et s'étalant, jusqu'à ce qu'elle rampe sous les navires de Romulus. Les Volks tournèrent ensuite leurs paumes lentement vers le haut, les levant de plus en plus.

Ce faisant, ils invoquèrent des créatures des profondeurs, les soulevant de plus en plus haut, depuis la mer noire. Lentement, l'eau tout entière fut emplie de petits crabes verts et luisants, émettant un horrible cliquetis tandis qu'ils se répandaient et s'accrochaient aux coques de tous les navires.

Ils grimpèrent aux coques, les recouvrant comme des fourmis, et pendant qu'ils le faisaient s'éleva le bruit du bois craquant et explosant. Ils dévoraient les navires, tels des piranhas, et des morceaux de bois commencèrent à voler dans tous les sens.

Volusia contempla avec satisfaction, tandis qu'un après l'autre tous les navires commençaient à gîter, puis tomber – puis à s'effondrer. Ils s'effondrèrent dans l'eau, leurs coques mangées sous eux.

Les hommes hurlèrent, un bruit terrible, tandis que des milliers et des milliers chutaient, battant des mains et des pieds dans les airs et dans l'eau. Ce faisant, ils furent accueillis par des milliers de crabes, qui les attendaient. Les cris devinrent encore plus horribles dès que les eaux devinrent rouge du sang du million d'hommes de Romulus.

Volusia se tint là, avec un large sourire, digérant tout cela avec satisfaction.

Elle se retourna et scruta les visages de ses commandants hébétés.
« Maintenant », dit-elle, « je vais retourner à mes jeux. »

Chapitre vingt-sept

Godfrey courait, Merek, Ario, Akorth et Fulton à ses côtés, hors des ténèbres de la cour de la cité, s'éloignant de l'armée de l'Empire qui se déversait à travers les portes, déterminés à sauver Silis. Alors qu'il atteignait une ruelle et s'apprêtait à y plonger, il se retourna et regarda. Il était à la fois ravi et effrayé de voir les hordes de soldats de l'Empire se précipitant à travers les portes, massacrant des soldats Volusiens de gauche à droite. D'un côté, c'était grâce à lui et à ses hommes, et c'était exactement ce qu'il voulait ; de l'autre, la tempête qu'il avait libérée paraissait sur le point de tuer tout sur son passage – y compris lui.

Il ne pouvait toujours pas comprendre pourquoi l'Empire combattait l'Empire, et en regardant leur armure de plus près, il réalisa qu'il s'agissait d'une différente sorte, toute noire, avec des heaumes au nez pointu. Il leva les yeux, vers les bannières qu'ils arboraient, et remarqua qu'elles portaient un blason différent. Il lutta pour le lire.

« Quelle armée est-ce ? » demanda Merek, se demandant tout haut la même chose que lui.

« Pourquoi l'Empire tue-t-il l'Empire ? » demanda Ario.

Godfrey plissa des yeux, tentant de discerner les lettres sur la bannière, écrite dans l'ancienne langue de l'Empire ; elle lui avait été apprise quand il était jeune, mais il avait séché trop de cours, sortant en cachette dans des tavernes. Maintenant il aurait aimé avoir étudié plus.

Godfrey essayait de la déchiffrer à travers son regard enivré, le cœur encore battant, toujours couvert de sueur de leur exploit fou d'avoir ouvert la porte et laissé entrer ces gens. Ils se rapprochaient, mais il mourait d'envie de savoir qui ils étaient avant de disparaître.

En fin de compte, il déchiffrâ le blason, les mots : *Les Chevaliers des Sept*.

Tout lui revint soudain à l'esprit, toutes ses leçons d'histoire.

« Ils représentent les quatre cornes et les deux pointes », dit Godfrey. « Ils proviennent de l'autre extrémité de l'Empire. Ils n'attaqueraient pas Volusia à moins qu'elle n'ait fait quelque chose pour les trahir. » Il comprit enfin. « C'est une vengeance personnelle », ajouta-t-il. « Ils vont tuer tout le monde ici – y compris nous. »

Godfrey observa tandis que plus d'hommes – un flot incessant – s'engouffraient dans la cité, massacrant les Volusiens dépassés de tous côtés, lançant leurs haches dans leurs dos pendant qu'ils couraient, les piétinant avec leurs chevaux, et une grande armée de mort et de destruction prenant le contrôle de la cité comme des fourmis. Il regarda l'armée s'approcher d'un groupe d'esclaves, et eut l'espoir de les voir les libérer. Mais il fut choqué et outré de voir l'armée de l'Empire massacrer les esclaves sans défense, eux aussi, tous enchaînés les uns aux autres sur leur chemin.

Peut-être, s'interrogea Godfrey, n'aurait-il jamais dû les laisser rentrer.

Peut-être étaient-ils même pires que les Volusiens.

« Ils ne sont pas venus pour nous libérer », dit Akorth. « Mais pour assassiner tout ce qu'ils voient ! »

Godfrey, qui pensait la même chose, les regarda renverser une immense statue de Volusia : l'œuvre de quinze mètres de haut, faite de marbre, tomba lentement, atterrit sur une dizaine de soldats Volusiens, les écrasa et vola en éclats dans une énorme explosion, les pièces se dispersant dans toutes les directions. Une autre division de soldats de précipita en avant et commença à mettre feu à tout ce qui était dans leur ligne de mire.

« Là ! » cria Akorth.

Godfrey se tourna et le vit pointer du doigt vers le port de l'autre côté de la cour ; il y avait une rangée de bateaux, vides.

« Nous pouvons arriver jusqu'au port ! » ajouta-t-il. « Nous pouvons encore nous échapper dans la confusion, avant que quiconque sache que nous sommes là. Voilà notre chance ! »

Ils regardèrent tous vers Godfrey, et ce dernier sut qu'ils avaient raison. Ils étaient à un embranchement : à leur gauche, les ruelles, et une chance de libérer Silis. À leur droite, enfin, la liberté.

Il n'y a pas si longtemps Godfrey aurait sauté sur la chance de s'échapper, aurait couru dans sa brume alcoolique, bondi dans ce bateau, poussé au large, et aurait vogué n'importe où les courants l'auraient emmené.

Mais maintenant, Godfrey était en train de changer ; quelque chose s'agitait en lui. Quelque chose qu'il détestait en lui, mais qu'il ne pouvait contrôler. Une fichue chose qui ressemblait beaucoup à de la chevalerie. À l'honneur.

« Silis », dit Godfrey. « Elle nous a sauvé quand elle n'y était pas obligée. Elle a fait ce qu'il fallait pour nous », dit-il en se tournant vers les autres, réalisant qu'il parlait avec son cœur. « Nous avons juré de l'aider, et nous ne pouvons pas l'abandonner maintenant. Elle mourra. »

« Nous l'avons aidée », rétorqua Akorth. « Nous l'avons aidé à détruire sa cité – elle a eu ce qu'elle voulait. »

Godfrey secoua la tête.

« Elle ne voulait pas la mort », dit-il. « Elle ne s'attendait pas à cela. Ils vont la tuer, tuer tous ceux qu'ils voient. » Godfrey soupira, détestant ce qu'il était sur le point de dire, mais il avait le sentiment de ne pas avoir le choix.

« Nous ne pouvons pas lui tourner le dos maintenant. »

Ils le regardèrent tous bouche bée, incrédules.

« C'est la liberté là », dit Akorth, pointant du doigt, dans tous ses états. « Tu ne comprends pas ? »

« Tu me déçois », dit Fulton. « Toi, Godfrey, parmi tous, infecté avec ce trait que l'on nomme honneur ? »

Godfrey les regarda en retour avec fermeté, résigné.

« Je ne quitterais pas cette cité », dit-il, « pas sans l'avoir sauvée. Si vous souhaitez partir, je le comprends. Je ne vous arrêtera pas – et je ne vous

en blâme pas. »

Les autres échangèrent un regard, puis finalement Akorth secoua la tête.

« Nous sommes bien trop stupides pour te laisser mourir seul », dit-il.

« Si nous survivons à cela », ajouta Fulton, « tu me devras le meilleur verre de toute ma vie. »

Godfey esquissa un grand sourire, tandis que les autres lui donnaient un tape sur l'épaule, puis ils pivotèrent tous et coururent, se plongeant dans les ruelles avant que l'armée de l'Empire ne puisse les rattraper.

Ils foncèrent dans les ruelles, faisant des tours et détours, prenant des raccourcis, rasant les murs et se dissimulant dans les ombres, jusqu'à ce qu'enfin ils atteignent le palais de Silis, encore sûr de l'autre côté de la cité. L'armée de l'Empire ne l'avait pas encore atteint, bien que Godfrey puisse entendre leurs cris non loin derrière, et il sut qu'ils y parviendraient bientôt.

Godfrey courut à travers la large entrée voûtée de son palais, se ruant dans les marches trois par trois, dépassa les gardes sans s'arrêter tandis qu'ils lui criaient après. Il grimpa les étages en courant jusqu'à ce qu'enfin, à bout de souffle, il atteigne le sien et s'élança dans le hall vers sa chambre, les gardes non loin derrière.

Il ouvrit brusquement la porte, dont le bois vola en éclats, et la trouva étendue là, se relaxant sur une chaise longue. Elle bondit sur ses pieds, alarmée, tandis qu'ils rentraient tous – et au même moment, ses gardes arrivèrent de derrière en courant et se saisirent de Godfrey.

« Que signifie tout cela ? » demanda-t-elle.

Plusieurs autres de ses gardes affluèrent dans la pièce, encerclant Godfrey et ses hommes.

« Volusia est envahie ! » s'écria Godfrey, haletant. « Venez avec nous ! Vite ! Il y a encore une chance de s'échapper ! »

Stilis, les yeux écarquillés de stupeur, tourna les talons, se précipita vers les portes de son balcon et les ouvrit. Ce faisant, une vague de bruit pénétra dans la pièce – les cris catastrophiques d'hommes tuant et pillant.

Elle recula du balcon, horrifiée tandis qu'elle regardait dehors, et Godfrey sut qu'elle devait être témoin de la dévastation de sa cité.

« Laissez-le », ordonna-t-elle à ses hommes, et Godfrey fut soulagé de sentir les mains le lâcher.

Elle se tourna et examina Godfrey, le fixant dans les yeux, et son visage s'emplit de gratitude et de surprise.

« Vous êtes revenus pour moi », dit-elle en s'en rendant compte.

« Vous avez risqué vos vies pour moi. Pourquoi ? »

« Car j'ai promis que je le ferais », répondit honnêtement Godfrey.

Elle posa une main douce sur son poignet.

« Je ne l'oublierai jamais », dit-elle.

« Partons maintenant ! » s'écria Merek. « Nous avons encore une chance d'arriver aux bateaux ! »

Elle secoua la tête.

« Nous ne les atteindrions jamais », dit-elle. « Nous n'arriverions jamais à sortir du port. »

Godfrey se rendit soudain compte qu'elle avait raison, et prit conscience qu'en venant là, en agissant par altruisme, il avait en fait sauvé sa propre vie.

Elle les regarda et parla sérieusement.

« J'ai l'endroit parfait, construit pour des temps tels que celui-ci », dit-elle. « Une chambre secrète, cachée profondément sous ce palais. Vous me rejoindrez. »

« Ma dame ! » protesta un de ses hommes. « Il n'y a pas de place pour eux tous ! »

Elle se tourna froidement vers lui.

« Ils sont revenus pour moi », dit-elle. « Je ferais de la place. »

Elle se tourna et se hâta hors de la pièce, et ils la suivirent tous tandis qu'elle ouvrait une porte secrète dans le mur et pénétrait dans un escalier en spirale dissimulé. Alors que Godfrey la suivait avec les autres, le mur de pierre se referma parfaitement derrière eux, les dissimulant dans les ténèbres. Silis prit une torche du mur et les mena vers le bas, volée après volée, de plus en plus profondément dans l'obscurité. Pendant qu'ils descendaient, Godfrey pouvait entendre les cris de l'armée qui se rapprochait, encerclant le palais.

Quand ils s'arrêtèrent enfin, Godfrey fut confus, car les escaliers semblaient s'arrêter dans un mur de pierre. Mais Silis fit un signe de la tête à ses gardes, qui tirèrent un levier, et le mur de pierre s'ouvrit en glissant, révélant une porte cachée, de deux mètres et demi d'épaisseur. Ils l'ouvrirent en poussant de toutes leurs forces, pendant que Godfrey et les autres observaient, stupéfaits.

Silis se tourna vers eux et sourit.

« La loyauté », dit-elle, « a ses récompenses. »

Chapitre vingt-huit

Erec se tenait à la proue de son navire, regardant au loin tandis que le soleil matinal se levait à l'horizon, heureux d'être à nouveau en mouvement. Enfin de retour sur la rivière après la longue nuit de festivités, il menait sa flotte pendant qu'ils continuaient à remonter la rivière, vers Volusia. Alistair se tenait à côté de lui, et Erec tendit le bras pour lui serrer la main. Elle leva les yeux vers lui et sourit, et il se sentit ravi à la pensée de leur petite fille. C'était le plus grand honneur qu'il puisse imaginer, et cela lui donnait une nouvelle raison d'être dans la vie.

Erec vérifia par-dessus son épaule et, à l'horizon, disparaissant, il vit tous les villageois, encore alignés le long du rivage, faisant des signes de la main par gratitude et pour dire au revoir. Son cœur se brisa en les regardant s'estomper, se rappelant combien ils avaient été bienveillants et bons envers lui et ses hommes, et combien ils avaient été reconnaissants qu'ils les aient libérés. Ils faisaient signe avec amour, même s'ils savaient qu'il se dirigeait vers Volusia au lieu de bifurquer dans l'autre direction pour sauver leur village voisin et aider à les libérer une bonne fois pour toutes. Leur reconnaissance inconditionnelle le faisait se sentir encore plus mal.

Erec vérifia l'horizon, et à l'aval de la rivière, au loin, il put commencer à voir le faible contour de la flotte de l'Empire, des milliers de navires, encore à une bonne journée de lui, mais qui se rapprochaient rapidement tandis qu'ils le poursuivaient vers l'amont de la rivière. Apparemment ils avaient brisé le blocus, et maintenant que leur peur de naviguer sur la rivière de nuit était passée, ils étaient partis dès la première lueur de l'aube. Erec savait qu'il ne pourrait les éviter pour toujours ; une bataille épique s'annonçait à l'horizon.

Erec s'assura de ses voiles, satisfait de les voir gonflées, son navire avançant rapidement tandis qu'ils prenaient la marée à contre-courant. Il regarda droit devant, et ce faisant, il vit que se profilait rapidement une énorme fourche dans la rivière. Vers la droite, il le savait, la rivière serpentait vers Volusia ; vers la gauche, comme les villageois le lui avaient dit, elle se frayait un chemin vers leur village-sœur, vers le fort de l'Empire, vers l'endroit où ils l'avaient supplié d'aller. Erec savait que s'il bifurquait vers la droite et passait le fort, les villageois seraient sûrement condamnés à mort ; et pourtant s'il bifurquait vers la gauche, il risquerait la vie de ses hommes, donnerait à l'Empire une chance de les rattraper, et retarderait son entrée dans Volusia, si jamais c'était possible. Ce serait mettre en péril ses hommes pour une bataille qui n'était pas la leur, et sur une rivière pleine de monstres. En effet, même de là, alors qu'Erec regardait vers la gauche, il vit les eaux dans cette direction grouiller de serpents, même dans la lumière du jour.

« Que décideras-tu, mon frère ? » dit une voix.

Erec se tourna pour voir Strom debout à côté de lui, mains sur les hanches, observant la fourche, une expression inquiète sur le visage.

« Je sais ce à quoi tu penses, mon frère », continua Strom. « Même si

nous avons été séparés depuis l'enfance, je te connais encore mieux que tu te connais toi-même. Tu es en train de penser que tu veux aller sauver ces villageois. Quel qu'en soit le coût. Quelles que soient les chances. Je le sais, car c'est *qui tu es*. »

Erec le dévisagea en retour, réalisant qu'il avait raison.

« Et toi, mon frère ? », demanda-t-il. « Pourrais-tu faire différemment ? »

Après un long et sombre silence, Strom secoua la tête.

« Toi et moi », répondit-il, « sommes les mêmes. Poussés par l'honneur. Quel qu'en soit le prix. Ce n'est pas simplement ce que nous faisons – *c'est ainsi que nous vivons*. »

Erec examina les eaux, l'embranchement imminent, et sut qu'il avait raison.

« Même si je suis un meilleur combattant, bien entendu », ajouta Strom avec un sourire.

« Ce ne serait pas une sage décision, mon seigneur. »

Erec se retourna pour voir un de ses commandants de confiance, venant à son côté. Il savait qu'il avait raison.

« La sagesse est importante », répondit Erec. « Mais parfois elle doit s'en remettre à l'honneur. La vie est sacrée – mais l'honneur est plus sacré que la vie. »

« Beaucoup d'hommes mourront », ajouta le commandant.

Erec acquiesça.

« Nous mourrons tous », répondit-il. « À un moment ou un autre. Ce que vous échouez encore à comprendre est que je ne crains pas une mission dangereuse quand l'honneur est en jeu. Plutôt je l'étreins avec joie, du fond du cœur. Le défi, les risques insurmontables de cette rivière, c'est ce pour quoi nous vivons. »

Erec regarda droit devant lui, étudiant la rivière dans le matin silencieux, le seul son étant celui de l'eau léchant la coque, les courants se faisant plus rudes comme ils se rapprochaient de la fourche. Erec jeta un regard en arrière et vit la flotte de l'Empire, déjà bien plus proche. Et il sut ce qu'il devait faire.

« Pleine voile devant ! » cria-t-il en s'avançant. Il tourna la barre et dirige son navire vers la gauche, s'éloignant de Volusia.

Erec jeta un coup d'œil et vit le visage approbateur d'Alistair à côté de lui, vit Strom lui sourire, la main déjà sur la garde de son épée, et il regarda à nouveau vers l'embranchement imminent. Tandis que leurs navires se détournaient, vers les eaux inconnues, il sut, il sut simplement, que c'était là où il était censé aller.

Chapitre vingt-neuf

Le petit groupe de soldats de l'Empire chargeait à travers la Grande Désolation, galopant à toute vitesse sur leurs zertas, plus vite que n'importe quel cheval, et soulevant un énorme nuage de poussière dans leur sillage. À leur tête chevauchait leur commandant, le cruel et impitoyable vétéran de l'Empire qui avait pris un grand plaisir à torturer Boku avant qu'il ne rende son dernier souffle – et découvre exactement d'où Gwendolyn et son équipée étaient partis dans la Grande Désolation.

À présent le commandant menait le petit groupe de traqueurs de l'Empire de plus en plus loin dans la Désolation, suivant la piste du peuple de Gwendolyn qui s'éloignait du village, la pistant comme ils l'avaient fait pendant des jours, décidés à découvrir où elle était allée. Les ordres étaient venus de Volusia elle-même, et le commandant savait que s'il ne réussissait pas, cela signifierait sa mort. Il devrait la trouver, quoi qu'il arrive, morte ou vive. S'il pouvait la ramener à Volusia en trophée, cela impliquerait sa promotion, son élévation au grade de commandant d'une de ses armées. Pour cela, il donnerait n'importe quoi.

Le commandant leva son fouet et frappa son zerta en travers de la tête, le faisant crier et ne s'en souciant pas. Il avait conduit ses hommes impitoyablement, aussi, ne leur permettant pas de dormir, ou même de s'arrêter, pendant un jour entier. Ils traversaient le désert, suivant la piste que le commandant était déterminé à ne pas laisser refroidir. Après tout, ce pourrait ne pas être que Gwendolyn à sa fin ; ce pourrait être la fameuse Crête, celle qui avait évité les commandants de l'Empire pendant des siècles. Si la piste de Gwendolyn menait à cela – si cela existait – alors il reviendrait en tant que plus grand héros des temps modernes. Volusia pourrait même faire de lui son Commandant Suprême.

Le commandant observait le sol endurci pendant qu'ils avançaient, utilisant son regard affûté pour chercher la moindre variation, le moindre mouvement. Il avait déjà remarqué là où ; plusieurs kilomètres avant, beaucoup d'hommes de Gwendolyn étaient tombés morts. Un bon pisteur savait que la piste n'était pas statique, mais une chose vivante, toujours sujette au changement – et racontant toujours une histoire, si l'on savait comment regarder.

Le commandant ralentit son zerta en remarquant un autre changement dans la piste. Elle se rétrécissait radicalement droit devant, indiquant moins de personnes et, enterrés dans le sable, il vit aussi les restes de corps. Droit devant, il vit quelques os éparpillés, et il arrêta son zerta.

Ses hommes stoppèrent brusquement à côté de lui.

Le commandant mit pied à terre, marcha jusqu'aux os, depuis longtemps séchés, et s'agenouilla à côté d'eux. Il fit courir sa main le long des os, et ce faisant, il fit appel à son expertise pour chercher des signes. L'Empire – Volusia elle-même – l'avait choisi pour cet objectif même. En plus d'être un

expert en torture, il était connu comme étant le meilleur pisteur de l'armée de l'Empire, capable de trouver n'importe qui, n'importe où, sans faillir.

Alors qu'il se faisait silencieux, les examinant, ses hommes arrivèrent et s'agenouillèrent à côté de lui.

« Ils sont secs », dirent ses hommes. « Ces personnes sont mortes il y a des lunes. »

Le commandant les étudia, cependant, et secoua la tête.

Finalement, il répondit : « Non, pas il y a des semaines. Vous êtes induits en erreur. Les os sont propres, mais pas à cause du temps. Ils ont été nettoyés par des insectes. Ils sont en fait assez frais. »

Le commandant en ramassa un, pour le démontrer, et tenta de le briser dans sa main – il ne se cassa pas.

« Il n'est pas aussi fragile qu'il en a l'air », répondit-il.

« Mais qu'est-ce qui les a tués ? » demanda un de ses hommes.

Il examina le sable autour des os, faisant courir sa main au travers.

« Il y a eu une échauffourée ici », dit-il finalement. « Un affrontement entre des hommes. »

Ses hommes étudièrent le sol du désert.

« Il semblerait qu'ils ont tous été tués », observa l'un.

Mais le commandant n'était pas convaincu : il regarda au loin dans le désert, étudia le sol, et entraperçut une piste droit devant, même si elle était faible.

Il secoua la tête et se tint dans toute sa hauteur.

« Non », répondit-il catégoriquement. « Quelques-uns ont survécu. Le groupe a éclaté. Ils sont faibles maintenant. Ils sont blessés – et ils sont à moi. »

Il bondit sur son zerta, le fouetta à travers la face, et se mit au galop, suivant la piste, les yeux rivés sur elle, déterminés à les pourchasser, où qu'ils soient, et à tuer tous ceux qui avaient survécu à ce groupe.

*

Le commandant chargeait dans le ciel de l'après-midi, les deux soleils bas, comme deux grandes balles à l'horizon, s'enfonçant de plus en plus dans la Grande Désolation. Son zerta haletait et ses soldats avaient la nausée derrière lui, tous sur le point de s'effondrer. Le commandant s'en fichait. Ils pouvaient tous tomber raides morts là dans le désert pour ce que cela lui faisait. Il ne voulait qu'une seule chose, et il ne s'arrêterait pas avant de l'avoir : trouver Gwendolyn.

Le commandant fantasmait tout en chevauchant ; il s'imaginait trouver Gwendolyn en vie, la torturant pendant des jours entiers, puis l'attachant à son zerta et chevaucher durant tout le chemin du retour. Ce serait amusant de voir combien de temps cela prendrait avant que cela ne la tue. Non, réalisa-t-il – il ne pouvait pas faire cela. Il perdrait son prix. Peut-être qu'il la torturerait juste

un peu.

Ou peut-être, seulement peut-être, sa piste le mènerait à la fabuleuse Crête, le saint Graal des quêtes de l'Empire. S'il le trouvait, il reviendrait en douce et la signalerait à l'Empire, et mènerait personnellement une armée ici pour revenir et la détruire. Il esquissa un grand sourire – il serait célèbre pendant des générations.

Ils chargeaient et chargeaient, chaque os de son corps était douloureux, sa gorge si sèche qu'il pouvait à peine respirer, et il s'en fichait. Les soleils commencèrent à plonger sous l'horizon et il sut que la nuit tomberait bientôt là dehors. Il ne ralentirait pas pour ça non plus, mais chevaucherait toute la nuit s'il le devait. Rien ne l'arrêterait.

Finalement, droit devant, le commandant repéra quelque chose au loin, une pause dans la monotonie de ce paysage plat. Ils se ruèrent dessus, et ce faisant, il reconnut ce que c'était : un arbre. Un gigantesque arbre noueux, seul au milieu de nulle part.

Il suivit la piste jusqu'à ce qu'elle se termine, juste sous l'arbre. Bien entendu qu'elle allait s'arrêter là, pensa-t-il : ils chercheraient de l'ombre, un abri. Il pouvait s'en servir lui-même.

Il s'arrêta sous l'arbre et ses hommes suivirent tous, tous haletant quand ils mirent pied à terre, au-delà de l'épuisement. Il l'était, lui aussi, mais il n'y prêta pas attention. À la place, il était trop concentré sur la piste. Il baissa les yeux et l'examina, dérouter. La piste semblait disparaître dans les airs. Elle ne se poursuivait pas dans n'importe quelle direction une fois qu'ils l'atteignirent.

« Ils ont dû mourir sous cet arbre », dit l'un des hommes.

Le commandant fronça les sourcils, irrité par leur stupidité.

« Alors où sont leurs os ? » demanda-t-il.

« Ils ont dû être mangés », ajouta un autre. « Os et tout ! Regardez là ! »

Un bruissement s'éleva, et le commandant suivit les regards inquiets de ses hommes tandis qu'ils pointaient les branches du doigt, bien plus haut, dissimulant des dizaines de Grimpeurs d'Arbres. Les bêtes les regardaient attentivement, comme si elles hésitaient à bondir.

Ses hommes se précipitèrent hors du couvert de l'arbre, mais le commandant ne bougea pas, sans peur. S'ils le tuaient, ainsi soit-il – il n'était pas inquiet. Il l'était plus par l'idée de perdre la trace, de rapporter à Volusia son échec.

« Partons », dit un de ses hommes, posant une main sur son épaule.

« La nuit tombe. Je suis désolé. Notre recherche est terminée. Nous devons nous en retourner maintenant. Ils sont morts ici, et c'est ce que nous devons dire à Volusia. »

« Et ne ramener aucune preuve ? » demanda le commandant. « Es-tu aussi stupide que tu en as l'air ? Ne sais-tu pas qu'elle nous tuerait ? »

Le commandant ignore ses hommes et, à la place, se tint là et regarda au loin, scrutant le désert, mains sur les hanches. Il écouta pendant un long

moment, le son du vent, les branches crissant, écoutant tous les signes, les plus faibles indices. Il ferma les yeux et renifla l'air poussiéreux, utilisant tous ses sens.

Quand il ouvrit les yeux, il regarda par terre et étudia le sol, son nez lui disant quelque chose – et cette fois, il repéra un petit point rouge.

Il s'agenouilla à côté et goûta la poussière.

« Du sang », signala-t-il. « Du sang frais. » Il leva les yeux et examina l'horizon, ressentant une nouvelle certitude s'élever en lui. « Quelqu'un est mort ici récemment. »

Il sourit en se mettant debout, baissa les yeux et commença à réaliser.

« Ingénieux », dit-il.

« Quoi, commandant ? » demanda un de ses hommes.

« Quelqu'un a essayé de le recouvrir », dit-il. C'était en effet astucieux, se rendit-il compte et, il le savait, cela aurait trompé n'importe quel autre pisteur – mais pas lui.

« Gwendolyn est en vie », dit-il. « Elle est allée dans cette direction – et elle n'est pas seule. Il y a de nouvelles personnes avec elle. Et je parierais n'importe quoi, n'importe quoi au monde, qu'elle nous mènera droit dans le giron de la Crête. »

Le commandant enfourcha son zerta et partit, sans attendre les autres, suivant son instinct, qui les menait, il le savait, vers un nouvel horizon – et vers la gloire ultime.

Chapitre trente

Kendrick se réveilla avec une brise fraîche sur le visage, la tête sur le sol dur du désert, et il sut immédiatement que quelque chose n'allait pas.

Il s'assit rapidement et parcourut les alentours du regard, sur le qui-vive. Le guerrier en lui l'informait tout le temps quand le danger rôdait, quand quelque chose d'imperceptible changeait dans l'air. Il vit Brandt et Atme, Koldo et Ludvig et tous les autres étendus près du feu, à présent réduit à seulement des braises, tandis que le premier des deux soleils commençait à se lever, illuminant le ciel d'un rouge écarlate. Tout était calme, et au premier regard tout le monde semblait là et tout paraissait aller bien. Il plissa les yeux vers l'horizon et ne vit aucune menace, aucun monstre d'aucune sorte.

Pourtant, un sens en son for intérieur lui disait que quelque chose n'allait pas. Kendrick se demanda s'il s'agissait juste de cauchemars qu'il avait eus, le tourmentant toute la nuit tandis qu'il remuait sur le dur sol du désert, chassant les insectes. Pourtant, il était plus avisé.

Kendrick se mit lentement sur ses pieds pendant que le soleil se levait plus haut, le ciel s'éclaircissant juste un peu et, en examinant une fois de plus le camp, il le vit soudain : là, au loin, des traces, s'éloignant du camp. Des empreintes de pas.

Kendrick regarda en arrière et énuméra tous les corps étendus autour du feu et se rendit soudain compte, son cœur en sauta un battement, qu'un manquait :

Kaden.

Un léger cliquetis d'armure se fit entendre, et Kendrick se retourna pour voir les hommes lentement se lever dans le matin du désert, tous le regard tourné vers lui, debout là plein d'interrogations. Ils virent Kendrick observant prudemment le désert, et posèrent les mains sur les gardes de leurs épées, eux aussi.

Koldo vint à côté de lui.

« Là », dit Kendrick.

Koldo suivit son regard, sur le sol, et en voyant les empreintes, ses yeux s'écarquillèrent. Il se retourna immédiatement et examina le camp.

« Kaden », dit Koldo, la voix alarmée. « Il manque à l'appel. »

Tous les autres se mirent sur pieds et commencèrent à marcher vers les empreintes, les examinèrent, pendant que Ludvig s'agenouillait à côté, passait son doigt à l'intérieur, et levait les yeux vers l'horizon.

« Kaden était le dernier à être de patrouille la nuit dernière », dit un jeune soldat, qui se tenait là, l'air paniqué. « Je lui ai donné la torche avant de m'endormir. Il était dans la patrouille de l'aube. Je me souviens, il s'est aventuré là dehors tout seul. »

« Pourquoi ? » demanda Koldo.

Le soldat leva les yeux, nerveux, incertain.

« Il a dit qu'il voulait aller plus avant. Il voulait prouver aux autres qu'il

n'était pas effrayé. »

Kendrick baissa les yeux vers les empreintes, et soudain tout s'expliqua. Ce jeune homme, partant là dehors seul, voulait faire ses preuves après que Naten se soit moqué de lui devant les autres. Ce qui faisait que Kendrick haïssait encore plus Naten.

Ils se mirent tous en route, suivant sans un mot la piste, et après environ vingt pas, Kendrick regarda par terre et fut surpris de voir que la trace changeait radicalement. Au lieu d'une paire d'empreintes, il y en avait des dizaines d'autres. Des empreintes de créatures à la forme inhabituelle. Elles disparaissaient à l'horizon.

Ils les examinèrent tous avec une profonde inquiétude.

Ludvig s'agenouilla, étudia les empreintes, frottant le sable entre ses doigts. Ensuite, il leva les yeux et regarda la piste mener vers l'horizon plat et implacable, dans la direction opposée à celle du Mur de Sable.

« Des Marcheurs des Sables », prononça sombrement Ludvig. « Ils l'ont pris. »

Un lourd silence s'abattit sur eux tous tandis que la réalité de la situation rentrait : le plus jeune fils du Roi, leur joyau de la couronne, avait été enlevé. Le silence était si lourd et la tension si dense, que Kendrick aurait pu la couper au couteau.

« Ces traces s'éloignent de la Crête », dit Naten en faisant un pas en avant, fronçant les sourcils d'un air accusateur vers Kendrick, comme si tout était de sa faute. « Si nous le poursuivons, nous mourrons tous là dehors. »

Koldo lui jeta un regard noir.

« Si tu es si inquiet pour ta vie, fais demi-tour et dirige-toi vers la Crête. »

Koldo maintint son regard jusqu'à ce que Naten détourne le sien, honteux.

« En fait », dit Koldo, élevant la voix, « Je veux que vous tous fassiez demi-tour. Ce dont nous n'avons pas besoin est d'avoir nous tous, à pied, se dirigeant vers la Grande Désolation. Nous avons besoin de chevaux. Et de rapidité, pour les rattraper. Vous tous, rentrez, rapportez notre mort, et revenez à moi avec des chevaux. »

« Et vous ? » demanda Naten. « Vous voyagerez seul, à pied, loin de la Crête, contre une tribu de Marcheurs des Sables ? Vous mourrez. »

Koldo le dévisagea avec fermeté.

« Il n'y a aucune honte dans la mort », répondit-il. « Seulement quand on tourne le dos à nos frères. »

Kendrick sentit son cœur enfler, et à ce moment-là, il sut ce qui était la bonne chose à faire.

« J'irais avec vous », dit Kendrick.

« Et moi », dirent Brandt et Atme, ainsi que tous les membres de l'Argent.

« Et moi, mon frère », dit Ludvig, posant une main sur l'épaule de

Koldo. « Après tout, il est aussi mon frère. »

Kendrick pouvait voir l'expression de reconnaissance et d'admiration mutuelle dans les yeux de Koldo.

« Loin de moi l'idée de repousser le courage de quelqu'un d'autre », répondit Koldo.

Kendrick, résigné, se tourna vers ses hommes.

« Brandt et Atme, vous pouvez vous joindre à nous », dit Kendrick, « mais le reste de l'Argent, repartez avec les hommes de la Crête. Si nous devons mourir, quelques membres de l'Argent doivent vivre, pour transmettre notre histoire aux générations futures. Revenez nous voir avec des chevaux. »

Les autres hochèrent de la tête à contrecœur et reculèrent.

Kendrick observa tandis que les hommes de la Crête, avec les restes de l'Argent, s'en retournaient et commençaient à rapidement s'éloigner, de retour vers la Crête. Il se tourna et fit face à Koldo, Ludvig, Brandt et Atme. À présent il n'y avait plus que cinq d'entre eux, seuls, là dans la grande Désolation, et sur le point de s'y engager encore plus profondément.

Ils échangèrent un regard d'honneur, de courage, de résignation, de respect mutuel. Rien de plus n'avait besoin d'être dit : Kaden était là quelque part, et tous, chacun d'eux, risquerait sa vie pour le ramener.

Les cinq d'entre eux, ensemble, tournèrent bravement les talons et marchèrent vers la Désolation, vers les soleils levants, un pas à la fois, dans leur ultime quête d'honneur.

Chapitre trente-et-un

Volusia était assise sur sa terrasse surplombant le colisée, soulagée d’être de retour, sans distractions, après avoir tué les hommes de Romulus, et d’être capable de se concentrer sur les jeux. Elle était particulièrement excitée de contempler ce combat qui, pour la première fois, la gardait au bord de son siège – c’était celui qu’ils appelaient "Darius" qui se battait. Il était différent des autres gladiateurs, un combattant brillant, un qui avait en fait survécu. Elle admirait son courage – mais elle admirait plus la soif de sang, et était impatiente de le voir se faire couper en pièces.

« Déesse », dit une voix.

Volusia pivota, en rage, pour voir plusieurs de ses généraux se tenant non loin.

« La prochaine personne qui m’interrompt sera jetée dans le cercle », dit-elle sèchement.

Un général, nerveux, terrifié, échangea un regard avec un autre.

« Mais Déesse, c’est urgent— »

Volusia bondit de son siège et fit face à un de ses généraux, qui se tenait là, de la peur en travers du visage. Tous ses autres conseillers se turent de peur tout en regardant.

« Je vais vous proposer un marché », dit-elle. « Si c’est vraiment urgent, alors je vous laisserais vivre. Mais si ça ne l’est pas, et que vous avez interrompu mon plaisir de regarder pour rien, alors je vous tuerais ici et maintenant. »

Elle saisit son poignet, et il essuya la sueur de son front, manifestement hésitant. En fin de compte, il parla :

« C’est urgent, Déesse. »

« Très bien, alors », répondit-elle. « C’est votre vie qui est à perdre. »

Il déglutit, puis dit, précipitamment :

« J’apporte des nouvelles des rues de Volusia », dit-il. « Il y a un grand tollé parmi vos citoyens. Partout, les Volks se sont dispersés, tuant et égorgeant des gens innocents. Ils arrachent leur tête avec leurs dents, et sucent leur sang. Au début, c’étaient seulement quelques-uns – mais à présent ils massacrent notre peuple partout. Ils torturent et tuent les notre et ont les rênes libres dans les rues. De plus », poursuivit-il, « la nouvelle arrive de l’est : les Chevaliers des Sept sont proches, et ils amènent avec eux une armée plus grande que toute la terre. Ils disent qu’il y a sept millions d’hommes – et ils se rapprochent tous de la capitale.

Volusia le regarda, son esprit fourmillant de millions de pensées, mais surtout de l’agacement d’être distraite de l’arène. Elle relâcha sa prise sur son poignet, et il se tint plus droit, clairement soulagé.

« Vous avez dit la vérité », dit-elle. « Votre message *était* urgent. Pour cela, je vous remercie. »

Puis dans un mouvement rapide, elle sortit une dague et lui trancha la

gorge.

Il la regarda fixement, les yeux écarquillés sous le choc, puis s'effondra par terre, mort à ses pieds.

Elle sourit.

« La partie à propos de vous épargner », ajouta-t-elle. « J'ai changé d'avis. »

Volusia sentit son corps se réchauffer dans un éclair de rage à la pensée des Volks, là dehors, en train d'égorger tous ses citoyens. Elle leur avait bien trop laissé le champ libre.

« Trop c'est trop, Déesse, » dit Aksan, son fidèle conseiller et assassin. « Les Volks sont devenus incontrôlables. Vous ne pouvez pas les contrôler. Ils se retourneront contre vous, un jour. Ils doivent être stoppés, en dépit du pouvoir qu'ils exercent. »

Volusia avait pensé à la même chose.

Elle se leva à contrecœur de son siège et sortit de sa chambre, commençant à emprunter les marches descendant vers les rues de Volusia.

Les Volks, elle le savait, étaient la source de tout le pouvoir qu'elle avait. Elle avait besoin d'eux. Mais en même temps, ils étaient pour elle une menace encore plus grande.

Elle savait qu'elle n'avait pas le choix. Elle ne pouvait pas avoir dans son entourage des gens qu'elle ne pouvait pas contrôler – en particulier des sorciers dont les pouvoirs étaient plus grands que les siens. Peut-être ses conseillers avaient eu raison tout du long quand ils lui avaient recommandé de ne pas s'engager dans un pacte avec les Volks, peut-être y avait-il une raison pour laquelle ils avaient été bannis à travers l'Empire.

Volusia, suivie par son entourage, marchait à travers les rues de la capitale, et en chemin, elle leva les yeux et au loin vit des centaines de citoyens sur leur dos, les Volks verts sur eux et les clouant au sol, suçant leur sang de leur cou tandis que leurs corps se tordaient.

Partout où elle regardait, elle vit des Volks se gavant, massacrant son peuple. Et là, au centre, sous une statue d'elle, se tenait le chef des Volks, Vokin, s'empiffrant sur plusieurs corps à la fois.

Volusia s'approcha de lui, décidée à mettre fin à ce chaos, à l'expulser lui et les siens. Son cœur cognait violemment tandis qu'elle se demandait comment il réagirait – elle craignait que ce ne soit pas bon. Mais elle se confortait dans le fait qu'elle avait tous ses généraux derrière elle et qu'il n'oserait pas la toucher à elle, une déesse.

Volusia monta vers et se tint au-dessus de lui, et quand elle le fit, il cessa enfin de se nourrir et leva les yeux vers elle, grognant encore, ses crocs aiguisés dégoulinant encore de sang. Il reconnut Volusia avec un air glacial, les ténèbres dans ses yeux, paraissant furieux d'avoir été interrompu.

« Et que voulez-vous, Déesse ? » demanda-t-il, la voix gutturale, grondant presque.

Volusia était furieuse, non seulement à cause de ses actes, mais aussi

son manque de respect.

« Je veux que vous partiez », ordonna-t-elle. « Vous allez quitter mes services immédiatement. Je vous expulse de la capitale. Vous allez prendre vos hommes, passer les portes et ne plus jamais revenir. »

Vokin se mit lentement et de manière menaçante debout et s'éleva de toute sa taille – qui n'était pas grande – et le souffle haletant, rauque, il lança un regard noir à Volusia. Pendant qu'elle le regardait ses yeux changèrent de couleur, démoniaques, et pour la première fois elle ressentit vraiment de la peur.

« Vraiment ? » se moqua-t-il.

Il fit plusieurs pas vers elle et ce faisant, tous les Volks se précipitèrent soudain à ses côtés – pendant que tous ses généraux dégainaient nerveusement leurs épées derrière elle.

Une tension exacerbée planait dans l'air tandis que les deux côtés se faisaient face.

« Seriez-vous assez effrontés pour défier une déesse ? » demanda Volusia.

Vokin rit.

« Une déesse ? » répéta-t-il. « Qui a dit que vous en étiez une ? »

Elle lui jeta un regard noir, mais elle sentit une réelle peur monter en elle quand il fit un autre pas vers elle. Elle pouvait sentir son odeur infecte même de là.

« Personne ne congédie les Volks », poursuivit-il. « Pas vous, ni personne. Pour le déshonneur que vous nous avez infligé aujourd'hui, pour l'injustice que vous avez servi, pensez-vous vraiment qu'il n'y aura aucun prix à payer ? »

Volusia se tint fièrement, sentant la déesse en elle prendre le dessus. Elle savait, après tout, qu'elle était invincible.

« Vous partirez », dit-elle, « car mes pouvoirs sont plus grands que les vôtres. »

« Le sont-ils ? » répondit-il.

Il esquaissa un grand sourire, un air horrible dont elle se rappellerait toute sa vie, gravé dans son esprit, tandis qu'il tendait ses longs doigts verts et gluants, et caressait le côté de son visage.

« Et pourtant, je le crains », dit-il, « vous n'êtes pas aussi puissante que vous le pensez. »

Alors qu'il caressait sa pommette, Volusia hurla ; elle ressentit soudain une douleur fulgurante traverser ses joues, courir sur son visage, sur toute sa peau. Partout où ses doigts l'avaient touchée, elle avait l'impression que sa peau fondait, brûlant de ses pommettes.

Volusia tomba à genoux et cria, éprouvant plus de douleur qu'elle ne pouvait le concevoir, choquée qu'elle, une déesse, puisse ressentir de telles souffrances.

Vokin rit pendant qu'il se baissait et tendait un petit miroir pour qu'elle

puisse se voir dedans.

Quand Volusia regarda son propre reflet, sa douleur empira : elle se vit et voulut vomir. Alors que la moitié de son visage demeurait beau, l'autre avait fondu, était devenu déformé. Son apparence était la chose la plus terrifiante qu'elle ait jamais vue, et elle eut le sentiment de mourir à sa propre vue.

Vokin rit, un son horrifiant.

« Regardez-vous longuement, Déesse », dit-il. « Autrefois vous étiez renommé pour votre beauté – maintenant vous le serez pour être grotesque. Tout comme nous. C'est notre cadeau d'au revoir pour vous. Après tout, ne savez-vous donc pas que les Volks ne peuvent pas partir sans offrir un cadeau de départ ? »

Il rit et rit tout en se retournant, et il s'éloigna, à travers les portes de la cité, suivi par son armée de sorciers, la source du pouvoir de Volusia. Et Volusia ne pouvait rien faire d'autre hormis rester agenouillée là, agrippant son visage, et hurlant vers les cieux avec la voix cassée d'une déesse.

Chapitre trente-deux

Gwendolyn gravissait les escaliers de pierre en spirale dans le coin le plus éloigné du château du Roi, le cœur battant dans l'attente, tandis qu'elle se dirigeait vers la chambre d'Argon. Le Roi avait gracieusement donné à Argon la grande chambre au sommet de la tour en spirale pour se rétablir, et avait aussi juré à Gwendolyn qu'il lui donnerait les meilleurs soigneurs. Gwendolyn avait été nerveuse de le voir depuis ; après tout, la dernière fois qu'elle l'avait vu, il était encore comateux, et elle doutait qu'il se relève un jour.

Les paroles de Jasmine l'avaient réconfortée en lui disant qu'Argon guérissait, et sa référence énigmatique à ce qu'Argon savait à propos de trouver Thor et Guwayne la consumait. Y avait-il quelque chose qu'il lui cachait ? Pourquoi ne pas la révéler ? Et comment une jeune fille savait-elle tout cela ?

Gwen, désespérée d'avoir une chance, une piste, de pouvoir être réunie avec son mari et son fils, brûlait de désir en atteignant l'étage supérieur et se précipita vers la grande porte cintrée menant à sa chambre.

Deux des gardes du Roi se tenaient devant elle, mais quand ils virent l'expression sur son visage, ils se ravisèrent.

« Ouvrez immédiatement cette porte », dit-elle, utilisant la voix d'une Reine.

Ils échangèrent un regard et s'écartèrent, ouvrant la porte tandis qu'elle se précipitait à l'intérieur.

Gwendolyn entra dans la chambre, les portes claquèrent derrière elle, et ce faisant, elle fut étonnée par la vue s'offrant à elle. Là, dans la magnifique tour en spirale, se trouvait une belle chambre, en forme de cercle, aux murs faits de pavés, où s'alignaient des vitraux. Encore plus stupéfiant était ce qu'elle vit : Argon assis dans son lit, réveillé, alerte, regardant droit vers elle, portant ses robes blanches et tenant son bâton. Elle était ravie de le voir en vie, conscient, à nouveau lui-même. Elle était encore plus surprise de voir, assise à côté du lit, une femme, qui paraissait atemporelle, avec de longs cheveux soyeux et la raie au milieu, et qui portait une robe de soie verte. Ses yeux étaient d'un rouge luisant, et elle était assise parfaitement droite, avec une main dans le dos d'Argon, l'autre sur son épaule, et fredonnait doucement, les yeux fermés. Gwen réalisa sur le champ qu'elle devait être le guérisseur personnel du Roi, celle responsable pour le rétablissement d'Argon.

Qui plus est, Gwen sentit immédiatement la connexion entre eux deux, sentit qu'ils s'appréciaient l'un l'autre. C'était étrange – Gwen n'avait jamais imaginé Argon tomber amoureux. Mais en les regardant tous deux, ils semblaient parfaits ensemble. Chacun était un sorcier puissant.

Gwen s'arrêta net, si surprise par cette vue, elle ne savait ce que dire.

Argon la regarda, et ses yeux s'illuminèrent avec intensité tandis qu'il

s'asseyait de toute sa taille, tenant son bâton. Elle sentit avec soulagement que son grand pouvoir était revenu en lui.

« Vous vivez », dit-elle, éberluée.

Il acquiesça et sourit légèrement.

« Je vis en effet », répondit-il. « Merci de m'avoir transporté à travers le désert. Et jusqu'à l'aide de Celta. »

Celta hocha de la tête vers Argon, leurs yeux se scellèrent.

Gwen voulait se précipiter en avant et l'étreindre, mais elle était partagée : elle était furieuse contre lui pour ne pas lui avoir dit ce qu'il savait qui l'empêchait de trouver son mari et son fils.

« Que savez-vous à propos de Thor ? » demanda-t-elle. « Et Guwayne ? Et pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous aviez un frère ? »

Argon ne fit que la dévisager, les yeux étincelants, sans jamais faiblir, perdu dans des mondes distants qu'elle ne comprendrait jamais. Une part de lui était toujours inaccessible, même pour elle.

« Toutes les connaissances ne sont pas faites pour être révélées », répondit-il finalement.

Gwen fronça les sourcils, refusant d'accepter un non comme réponse.

« Guwayne est *mon* fils », dit-elle. « Thor est mon mari. Je mérite de savoir où ils sont. J'ai *besoin* de savoir où ils sont », dit-elle en s'avançant, désespérée.

Argon la scruta pendant un long moment, puis au bout du compte soupira, se tourna, et marcha vers la fenêtre, regardant dehors.

« Il y a plusieurs siècles », lui dit-il, « avant que le père de ton père, et son père avant lui, mon frère et moi étions très proches. Mais le temps a une manière de diviser même les rivières les plus puissantes, et avec le temps, nous nous sommes éloignés. L'univers n'était pas assez grand pour contenir deux frères – pas des frères comme Ragon et moi. »

Argon retomba dans le silence pendant un long moment, regardant par la fenêtre.

« Il devint évident que la place de Ragon était ici, dans la Crête, de ce côté du monde », poursuivit-il, « pendant que la mienne était ailleurs, dans l'Anneau. Nous sommes deux faces d'une même pièce, deux faces du même père – très similaires aux deux côtés de l'Anneau et de la Crête. »

Pendant qu'Argon redevenait silencieux, Gwen analysait tout cela. C'était difficile à imaginer : le père d'Argon et de Ragon. Elle débordait de questions, mais tint sa langue.

Finalement, il reprit.

« Ma place était dans l'Anneau, à protéger le Canyon, maintenir le Bouclier. Gardant l'Épée de Destinée, pendant que Ragon gardait la Crête. Nous avons vécu ainsi pendant bien des siècles. »

« Mais il n'est pas ici maintenant », dit Gwen, perplexe.

Argon secoua la tête.

« Non, il ne l'est pas. »

« Où est-il alors ? » demanda-t-elle.

« Ragon a pressenti la fin de la Crête », répondit Argon, « et il a pris les mesures nécessaires pour la sauver. Il est en exil, sur l'Île de Lumière, préparant la deuxième arrivée. »

« La deuxième arrivée ? », demanda Gwen, déroutée.

Argon soupira longuement et demeura silencieux. Gwen ne voulait pas s'immiscer, mais elle avait besoin de savoir où tout cela menait, et comment c'était en lien avec Thor. »

« Ce que je veux savoir concerne Thor et Guwayne », insista-t-elle finalement. « Qu'est-ce que vous ne me dites pas ? »

Argon parut angoissé tandis qu'il regardait par la fenêtre, jusqu'à ce qu'en fin de compte il se tourne et la dévisage. L'intensité de son regard était écrasante.

« Certaines choses nous sont données dans la vie », dit-il gravement, « alors que d'autres nous sont enlevées. Nous devons célébrer ce que dont nous disposons pendant que nous l'avons. Et quand quelque chose est perdu pour nous, nous devons le laisser partir. »

Gwen sentit son cœur se serrer à ses mots.

« Qu'êtes-vous en train de dire ? » l'interrogea-t-elle.

Il fit deux pas vers elle, se tenant à quelques trentaines de centimètres d'elle, la fixant des yeux avec une telle intensité qu'elle dut détourner le regard. Elle ne l'avait jamais vu arborer une expression aussi sérieuse.

« Ton époux est parti », prononça-t-il avec gravité, chacun de ses mots paraissant être un coup dans son cœur. « Ton fils est parti lui aussi. Je suis désolé, mais ils ne reviendront jamais. Pas comme tu les connais. »

Gwen eut l'impression de s'effondrer.

« Non ! » hurla-t-elle, tout jaillissant d'elle. Elle courut en avant et empoigna la robe d'Argon, et frappa son torse avec ses poings, encore et encore.

Argon se tint là, immobile, ne la repoussant pas, mais sans la reconforter non plus.

« Je suis désolé », dit-il après quelques instants. « J'aimais Thorgrin comme un fils. Et Guwayne, aussi. »

« Non ! » hurla-t-elle, refusant de l'accepter.

Gwen se détourna et sortit en courant de la chambre, le long du couloir, et bondit sur les remparts au sommet du château. Elle se tint là, toute seule, serrant la rambarde et scrutant l'horizon. Elle regarda au loin vers les pics distants, la brume planant sur la Crête. Quelque part au-delà se trouvait la Grande Désolation, et au-delà de cela, la grande mer. Portant Thorgrin et Guwayne.

Elle ne pouvait pas accepter son sort. Jamais.

« Non ! » hurla Gwen vers les cieux. « Reviens à moi ! »

Chapitre trente-trois

Thor éprouva un mauvais pressentiment croissant tandis qu'il serrait le bastingage, debout à la proue de son navire, et fixait des yeux le Détroit de la Folie, qui se profilait devant eux. Des eaux rouges de sang s'agitaient en contrebas en portant l'embarcation sur leurs courants, dans le détroit. Thor regardait d'un côté à l'autre, observant avec admiration, tout comme les autres, tandis que les falaises noires et nues, déchiquetées, s'élevaient à la verticale, faites d'une pierre noire qu'il ne reconnaissait pas. Ils étaient proches ensemble, ne laissant que vingt mètres d'eaux tumultueuses pour passer à travers, et Thor se sentit claustrophobe, le ciel presque bouché. Il se sentait aussi vulnérable aux attaques, en particulier quand il examina les falaises et repéra des milliers de paires de petits yeux jaunes, luisants, dépassant de minuscules trous dans les rochers, puis disparaissant. Il avait l'impression d'être observé par des millions de créatures.

Mais ce n'était pas ce qui l'inquiétait le plus. Alors qu'ils entraient dans la Détroit, l'eau s'agita violemment, faisant tanguer leur navire transversalement et de haut en bas – et Thor commença à entendre quelque chose, s'élevant au-dessus du vacarme des vagues et du vent. C'était doux au premier abord, comme un chantonement distant ; comme ils avançaient cependant, cela se fit plus fort. C'était presque comme une psalmodie, comme un chœur de voix fredonnant dans un registre grave. Cela sonnait comme un battement de tambour, donnait l'impression que son cœur battait hors de sa tête ; cela résonnait à l'intérieur de son tympan le plus profond, et la sensation le rendait fou.

Thor serrait le bastingage, faisant l'expérience d'une sensation qu'il n'avait éprouvée auparavant ; c'était presque comme si un envahisseur importun avait pénétré dans son corps. Il sentit, pour la première fois de sa vie, qu'il le perdait contrôle de lui-même. Comme s'il ne pouvait plus réfléchir correctement.

La psalmodie se fit plus forte, et ce faisant, il se sentit de plus en plus sur les nerfs, chaque petit bruit était amplifié à l'intérieur de lui : les éclaboussures de l'eau contre la coque ; le battement des voiles ; le son de ces insectes bourdonnants ; le cri d'un oiseau au-dessus de leur tête. Il ne pouvait pas l'éteindre, et cela le rendait fou.

Thor commença à éprouver une rage augmentant dans ses veines, une qu'il ne pouvait ni contrôler ni comprendre. Cela le consumait, lui faisait vouloir s'en prendre à quelqu'un, tuer quelque chose – n'importe quoi. Il ne comprenait pas d'où cela venait, et alors qu'ils s'enfonçaient de plus en plus dans le Détroit, il le sentit prendre entièrement contrôle de lui. Comme s'il possédait son âme.

Thor agrippa le bastingage si fort que ses articulations devinrent blanches, tandis qu'il tentait de se contrôler, de s'exorciser de ce qui le consumait. Il regarda vers les autres, espérant qu'ils verraient l'horreur qu'il

traversait et qu'ils se précipiteraient pour l'aider.

Mais en les voyant, son appréhension ne fit qu'augmenter. Il put voir d'un regard que la folie qui s'était saisie de lui avait pris les autres aussi. Il y avait Elden, qui s'élançait vers l'avant et frappait le mât de la tête, encore et encore ; il y avait Ange, roulée en boule sur le sol, tenant sa tête ; il y avait Selese, qui se balançait de gauche à droite, les bras enroulés autour d'elle ; Matus était agenouillé sur le pont, s'arrachant les cheveux ; Reece dégainait son épée puis la remettait dans son fourreau, encore et encore ; O'Connor faisait frénétiquement les cent pas sur les ponts, se ruant de haut en bas, comme s'il essayait de descendre du bateau ; et Indra levait sa lance, la projetait dans le pont, seulement pour l'enlever et recommencer.

Thor réalisa qu'ils étaient tous devenus fous. Pour la première fois dans sa vie il ne pouvait pas réfléchir clairement, ne pouvait pas présenter une stratégie pour sortir de là, pour sauver tout le monde, pour se libérer. Il ne pouvait pas penser du tout. Il avait seulement l'impression de devenir une boule de rage, grossissant encore et encore, une qu'il ne pouvait pas contrôler, même avec ses grands pouvoirs. Une lutte titanesque était engagée en lui.

Et il était en train de perdre.

Thor cria en s'écroulant à genoux, avec l'envie d'arracher sa propre peau, sa tête sur le point d'exploser, les psalmodies devenaient de plus en plus fortes dans sa tête tandis que le bateau tanguait plus violemment. Thor avait l'impression de devoir tuer quelque chose – n'importe quoi – pour le faire cesser.

Thor baissa les yeux et se vit serrant l'Épée de la Mort, serrant et desserrant, serrant et desserrant, sa main bougeait presque de son propre chef. En l'examinant, il vit les petits visages sur la garde commencer à bouger, fronçant les sourcils, comme si l'épée elle-même prenait vie. L'épée, elle aussi, était affectée par ce Déroit de la Folie.

Thor se retrouva à sortir l'épée de son fourreau, contre sa volonté ; il essaya de la remettre de toutes ses forces, mais il en fut incapable. L'Épée le tenait, et la folie le commandait. Thor brûlait d'envie de tuer n'importe quel ennemi possible, pour faire cesser tout cela.

Mais le problème était qu'il n'y avait pas d'ennemis. Il n'y avait rien d'autre que de l'air.

Thor entendit un cri, et alors qu'il se retournait, il ne put croire ce qu'il voyait : O'Connor passa, courant à travers le navire en criant – puis il sauta sur le bastingage et bondit sur un côté, plongeant dans les airs.

« O'Connor ! » cria Thor.

Mais il était trop tard. Thor ne put rien faire hormis regarder, impuissant, tandis qu'O'Connor sautait par-dessus bord, tête la première, plongeant de neuf bons mètres vers les eaux rouges faisant rage en contrebas. O'Connor tendit les bras et s'agita dans tous les sens avant d'être immédiatement emporté par elles – puis aspiré sous la surface.

Personne ne lui vint en aide – tous, Thor inclus, étaient trop préoccupés

par leur propre enfer. Rapidement, les cris d'O'Connor cessèrent, et Thor ressentit une souffrance épouvantable, alors qu'il savait qu'ils avaient tout juste perdu un membre de la Légion pour toujours.

Thor brûlait d'envie de sauter et de le sauver, mais il ne le pouvait pas. Alors qu'il tentait de toutes ses forces de rengainer son épée, il ne pouvait pas le faire non plus. Ses mains tremblaient sous l'effort – mais c'était plus fort que lui.

Soudain, à la grande horreur de Thor, il réalisa qu'il dirigeait la pointe de son épée vers lui, vers son propre cœur. Ses mains tremblèrent en prenant conscience qu'il allait se tuer lui-même.

Thor sentit un mouvement et leva les yeux pour voir Reece marcher vers lui, se battant contre lui-même, dégainant et rengainant son épée, une expression douloureuse et confuse sur le visage. Pendant un moment Reece sembla reprendre le contrôle de lui-même, devenir plus fort que ce c'était.

« Sois fort, Thorgrin ! » s'écria Reece, au-dessus du tumulte du vent et de la mer déchaînée. « Nous pouvons combattre cela. Nous sommes plus forts ! »

Thor essaya d'entendre les mots de son ami, mais le chant en lui devenait trop fort, le battement de la rage, qui le poussait.

« Nous y sommes presque, Thorgrin ! » cria Reece. « Juste quelques mètres de plus ! »

Thor suivit son regard et se retourna pour voir la fin du Déroit de la Folie imminente, les falaises se séparaient, les eaux se calmaient, le ciel s'illuminait.

Mais même si ce n'étaient que quelques mètres, c'était trop loin pour lui. Cela aurait tout aussi bien pu être à l'autre bout du monde.

Thor ne pouvait le supporter une seconde de plus. Il ne pouvait plus contenir sa rage, le désir de tuer.

Dans un moment horrifiant, un moment qui hanterait Thorgrin pour le restant de ses jours, il se retrouva debout et, avec des mains tremblantes, à rediriger la pointe de son épée, l'éloignant de son torse. À la place, il fut terrifié de le voir, il la tournait – et la dirigeait vers Reece.

Reece baissa les yeux et regarda, et son visage se décomposa d'effroi tandis que lui aussi réalisait ce que Thor était sur le point de faire.

Mais aucun des deux ne pouvait le contrôler, tous deux aux prises de quelque chose de bien plus puissant qu'eux.

Thor, incapable de faire autrement, se retrouva à faire un pas en avant, levant son épée, et alors que Reece tendait la main pour le réconforter, il la plongea droit dans le cœur battant de son meilleur ami.

Thor ne put rien faire d'autre à part se tenir là et avoir le souffle coupé tandis qu'il tenait fermement Reece, et tuait l'homme qu'il aimait le plus au monde.

Chapitre trente-quatre

Darius était étendu sur le dos, leva les yeux et regarda une de ces créatures lever sa hache au-dessus de sa tête et l'abattre droit vers son visage. L'univers bougeait au ralenti : il sentait chaque courant d'air, voyait le visage figé de la bête, entendait les cris distants de la foule. C'était ce à quoi cela ressemblait, réalisa-t-il, de vivre son dernier souffle.

Darius voulait réagir à temps, rouler hors de la trajectoire du coup – pourtant il savait qu'il ne le pouvait pas. Son épée gisait à soixante centimètres de lui, et cette fois-ci la créature était arrivée trop vite pour qu'il puisse réagir à temps. Du coin de l'œil Darius vit ses camarades gladiateurs, tous morts par terre, et il sut que son temps, à lui aussi, était venu. Ici il connaîtrait sa fin, sur ce sol poussiéreux, dans cette arène détestée, avec tous ces gladiateurs qu'il ne connaissait pas, tué par cette bête horrificante.

Darius n'avait pas de regrets. Il s'était fièrement battu, n'avait pas reculé, et avait fait face à tout ce qui lui avait été envoyé. Au moins il aurait une chance d'être réuni avec ses frères d'armes –Raj, Desmond, Kza et Luzi – et de les rejoindre dans le monde à venir. Darius pensa à Loti, et il se demanda si elle aussi était morte, attendant pour l'accueillir, ou si elle était encore en vie quelque part. Il ne savait pas lequel était le pire.

La lame se rapprocha, Darius sentit son souffle et s'apprêta à mourir – quand soudain, un bruit métallique résonna dans ses oreilles. Darius cligna des yeux et regarda vers le haut pour voir la lame de la hache géante arrêtée par un long bâton argenté, à quelques centimètres au-dessus de son visage.

Darius jeta un coup d'œil et fut stupéfait de voir Deklan, debout là calmement dans sa robe brune, regardant fixement la bête avec un air de défi tandis qu'il tendait son bâton d'argent, parant ses coups et sauvant la vie de Darius.

Ce dernier cligna plusieurs fois des yeux, ne comprenant pas ce qu'il voyait. Que faisait Deklan ici ? Pourquoi avait-il risqué sa vie pour lui ? Comment pouvait-il être si fort qu'il pouvait bloquer des coups terribles avec son bâton d'argent ?

Tandis que Darius observait avec incrédulité, tentant d'enregistrer le fait qu'il était encore en vie, il regarda Deklan passer à l'action. Il fit pivoter son bâton dans un cercle, projetant la hache de la main de la créature, puis tira son bâton et lui donna un coup sec entre les yeux, la faisant tomber en arrière.

La grande hache tournoya dans les airs, Deklan tendit la main et l'attrapa sans heurts, puis alors que plusieurs créatures le chargeaient, il la lança. Elle tournoya dans les airs puis se logea dans la tête d'une des créatures – pour le plaisir de la foule – l'abattant.

Dans le même mouvement Deklan balança son bâton autour de lui et heurta une autre créature sur le côté de la tête, lui faisant lâcher sa hache au milieu d'un geste en l'envoyant à genoux. D'autres créatures se ruèrent sur lui, mais Deklan leur fit face calmement, semblant à peine ébranlé, tandis

qu'il les esquivaient et balançait son bâton dans toutes les directions, frappant l'un ici et l'autre là, bougeant comme un éclair tandis qu'il filait comme une flèche entre eux. Il était constamment en mouvement, comme un chat, se mouvant à une vitesse et une dextérité stupéfiante, il était plus agile et gracieux qu'aucun autre combattant que Darius ait vu.

Deklan pivota et en frappa un au poignet, le désarma, puis en percuta un sur le côté, pour ensuite esquiver et en toucher un derrière les genoux, puis il roula et frappa vers le haut, en frappant un entre les jambes. Il créa un vaste cercle de destruction autour de lui, bloquant et esquivant leurs coups, bougeant si rapidement que personne ne pouvait le toucher. Il était comme un tourbillon, et il ne s'arrêta pas jusqu'à ce que toutes les créatures gisent sur le sol devant lui.

Avec une pause dans le combat, Deklan marcha vers Darius, calme et détaché, et il lui tendit une main.

Darius leva les yeux, abasourdi, il avait encore du mal à croire ce qu'il s'était passé. Il prit la main de Deklan et il le tira sur ses pieds.

Deklan sourit en retour.

« Je me suis dit que je ne pouvais pas te laisser avoir tout l'amusement », dit-il avec un sourire.

Deklan ramassa une hache, s'avança, et trancha les chaînes de Darius, le libérant.

La foule rugit de surprise et de plaisir, Darius se tourna et digéra tout cela, debout là avec Deklan dans l'œil de la tornade, voyant toutes les créatures tombées, toutes sur le point de se relever. Il dévisagea Deklan avec admiration, plein de questions. Il n'avait jamais rencontré un si grand guerrier. Qui était cet homme ?

Tout autour de lui, les créatures se levaient lentement, et alors que Darius resserrait sa prise sur le manche de la hache, il se sentit enhardis. Debout côte à côte avec Deklan, il avait l'impression que, pour la première fois, il pouvait gagner.

« Je ne comprends pas », dit Darius, tandis qu'ils attendaient, dos à dos, que les créatures reviennent. « Pourquoi avez-vous risqué votre vie pour moi ? »

« Je me suis rendu compte que tu avais raison », dit-il. « La vie est peu. L'honneur compte plus. Quelque part en chemin, je me suis égaré. Tu m'as aidé à le retrouver. J'en ai fini de survivre : maintenant je choisis de vivre – et de vivre avec honneur. »

« Mais pourquoi moi ? » insista Darius, quelque chose le dérangeant. « Pourquoi tout abandonner, pourquoi risquer votre vie pour *moi*, un inconnu ? »

Il y eut une pause, parmi le grondement de la foule, tandis que d'autres créatures se remettaient sur pieds, se rassemblant comme une petite armée pour revenir sur eux. Darius se tint prêt, en sachant que le combat de sa vie était s

ur le point d'arriver.

« Parce que, Darius », répondit finalement Deklan, « tu n'es pas un inconnu. »

Darius le dévisagea, dérouter, et ce faisant, il reconnut enfin quelque chose dans les yeux de cet homme, quelque chose qui avait été au bord de sa conscience, quelque chose qui prenant enfin un sens.

« Parce que toi, Darius », dit-il, se préparant pour les coups à venir, « tu es mon fils. »

Maintenant disponible !

Le tome final de l'Anneau du Sorcier !



Le Don du Combat

(TOME 17 DE L'ANNEAU DU SORCIER)

« L'Anneau du Sorcier a tous les ingrédients pour un succès immédiat : intrigue, contre-intrigue, mystère, de vaillants chevaliers, des relations s'épanouissant remplies de cœurs brisés, tromperie et trahison. Cela vous tiendra en haleine pour des heures, et conviendra à tous les âges. Recommandé pour les bibliothèques de tous les lecteurs de fantasy. »

--Books and Movie Review, Roberto Mattos (à propos de la Quête des Héros)

Le Don du Combat (Tome 17) est le final de la série bestseller de l'Anneau du Sorcier, qui a débuté avec La Quête des Héros (Tome 1) !

Dans Le Don du Combat, Thor rencontre son plus grand et dernier défi, tandis qu'il s'aventure plus profondément dans la Terre du Sang pour tenter de secourir Guwayne. Rencontrant des adversaires plus puissants qu'il n'aurait pu l'imaginer, Thor prend rapidement conscience qu'il affronte une armée de ténèbres, une contre laquelle ses pouvoirs ne font pas le poids. Quand il apprend qu'un objet sacré pourrait lui donner le pouvoir dont il besoin – un objet qui a été tenu secret pendant une éternité – il doit s'embarquer dans une dernière quête pour le récupérer avant qu'il ne soit trop tard, avec le destin de l'Anneau pesant dans la balance.

Gwendolyn tient sa promesse faite au Roi de la Crête, entre dans la Tour se confronte au chef du culte pour apprendre le secret qu'il dissimule. La révélation l'envoie vers Argon, et en fin de compte au maître d'Argon – où elle apprend le plus grand des secrets, un qui pourrait changer le destin de son

peuple. Quand la Crête est découverte par l'Empire, l'invasion commence et, attaqués par la plus grande des armées connues, il échoit à Gwendolyn de la défendre, et de mener pour un dernier exode de masse.

Les frères de Légion de Thor, seuls, font face à des risques inimaginables, tandis qu'Ange est en train de succomber à sa lèpre. Darius se bat pour sa vie aux côtés de son père dans la capitale de l'Empire, jusqu'à ce qu'un développement inattendu le pousse, sans plus rien à perdre, à finalement exploiter ses propres pouvoirs. Erec et Alistair atteignent Volusia, se battant pour se frayer un chemin pour remonter la rivière, et ils poursuivent leur quête pour Gwendolyn et les exilés, tandis qu'ils font face à des batailles inopinées. Et Godfrey réalise qu'il doit, en fin de compte, prendre une décision pour être l'homme qu'il veut être.

Volusia, encerclée par tous les pouvoirs des Chevaliers des Sept, doit se soumettre à un test en tant que déesse et découvrir si elle seule a le pouvoir d'écraser les hommes et diriger l'Empire. Pendant qu'Argon, qui fait face à la fin de ses jours, réalise que le temps est venu de se sacrifier.

Tandis que le bien et le mal pèsent dans la balance, une dernière bataille épique – la plus grande de toutes – déterminera l'issue de l'Anneau pour toujours.

Avec un univers élaboré et des personnages sophistiqués, *Le Don du Combat* est un récit épique d'amis et d'amants, de rivaux et de prétendants, de chevaliers et de dragons, d'intrigues et de machinations, de passage à l'âge adulte, de cœurs brisés, de déceptions, d'ambition et de trahisons. C'est une histoire d'honneur et de courage, de sort et de destinée, de sorcellerie. C'est un ouvrage de fantasy qui nous emmène dans un monde inoubliable, et qui plaira à tous. *Le Don du Combat* est le plus long des livres de la série, avec 93.000 mots !

Et la nouvelle série épique de fantasy de Morgan Rice, *Le Réveil des Dragons* (Rois et Sorciers – Tome 1) est aussi disponible !

« Rempli d'action... L'écriture de Rice est respectable et la prémisse intrigante. »

—*PublishersWeekly* (à propos de *La Quête des Héros*)



Le Don du Combat
(TOME 17 DE L'ANNEAU DU SORCIER)